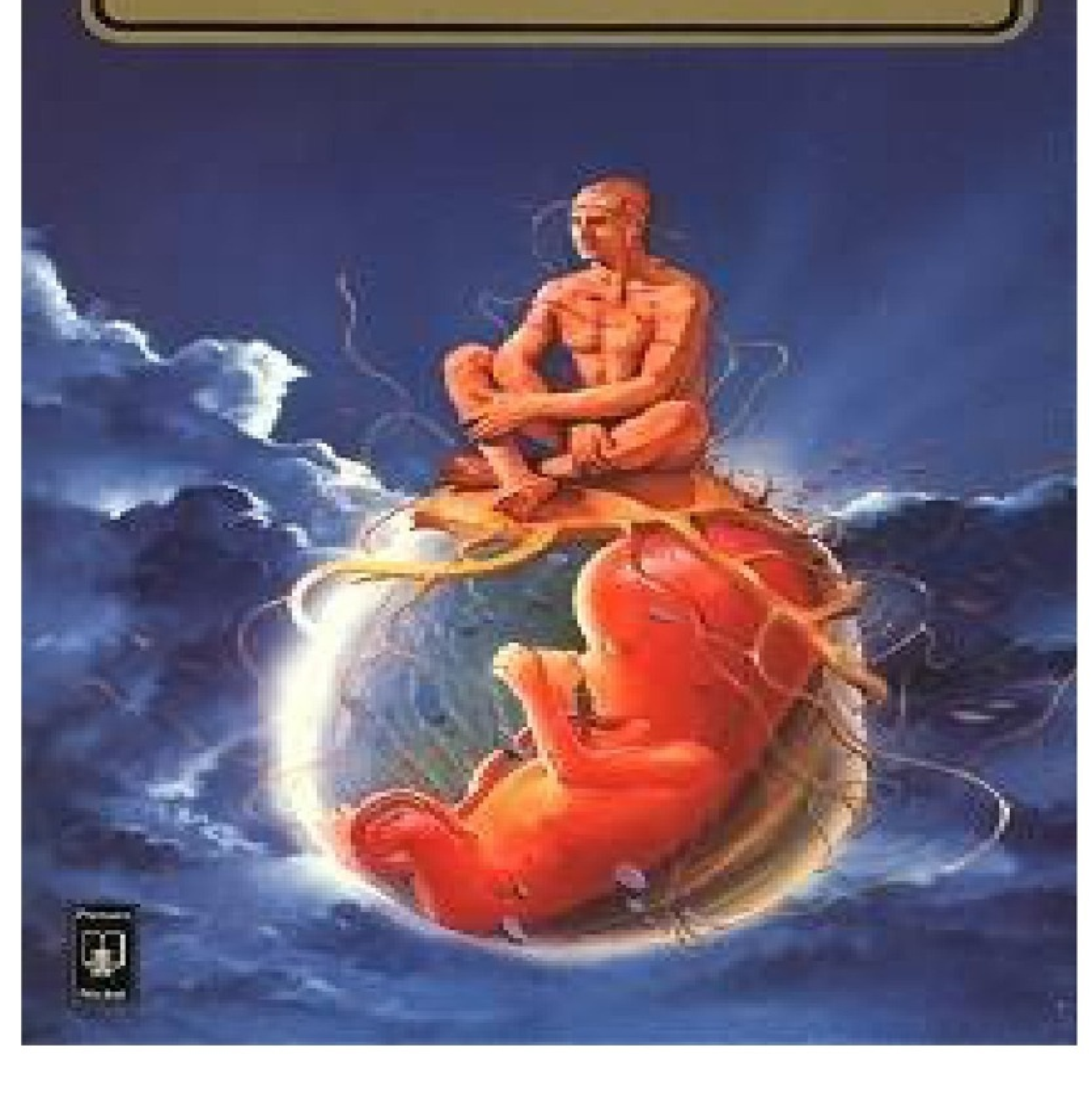
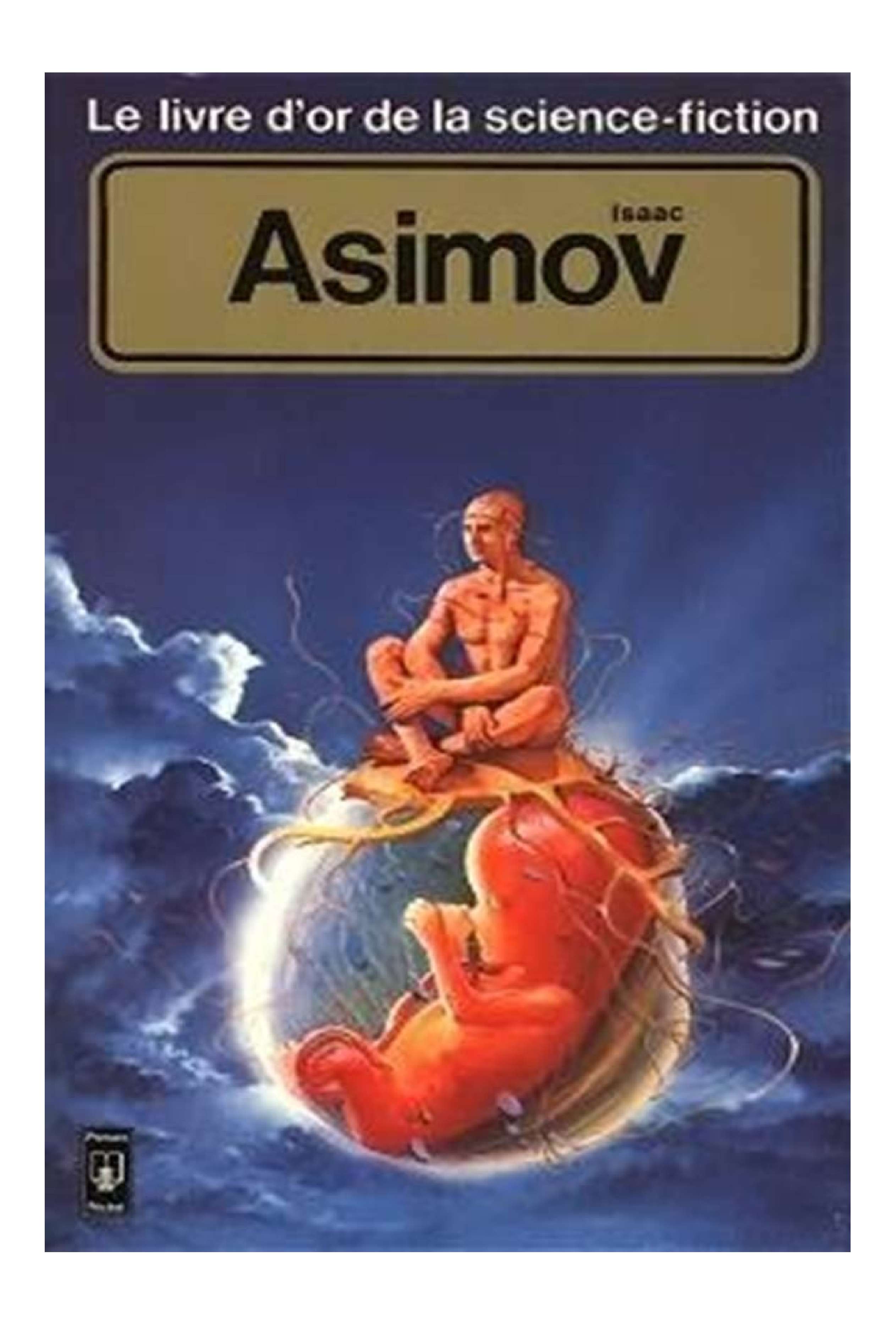
Le livre d'or de la science-fiction

Isaac Asimov




Le livre d'or de la science-fiction
Isaac
Asimov

LE LIVRE D'OR DE LA SCIENCE-FICTION

ISAAC ASIMOV

LA PREUVE

Il fut un temps, durant l'âge d'or de la science-fiction, où celui qui disait robots *pensait Asimov. Celui-ci n'a évidemment inventé ni le thème ni le mot (lequel dérive de la racine tchèque qui signifie travail, et a été introduit par Karl Capek sous le titre d'une pièce,* R.U.R. *ou* Rossum Universal Robots). *Asimov n'a même pas été le premier à réfuter le thème du monstre de Frankenstein en postulant que la créature ne se révolte pas nécessairement contre le créateur.*

Asimov – selon ses propres termes – a considéré un robot simplement comme un dispositif de plus, une machine comportant des systèmes de sécurité notamment lors de l'action des processus imitant la pensée humaine. Les trois lois de la robotique résument ces convictions, et fournissent en principe des limites à l'activité des robots. Ces lois forment une base de travail, aussi bien pour Asimov lui-même que pour Susan Calvin, la robopsychologue qu'il met en scène dans plusieurs de ses récits. Dans les moments difficiles, c'est à Susan Calvin que font appel les responsables de U.S. Robots *pour assurer la compréhension entre les hommes et leurs créatures. Dans La* Preuve, *Susan Calvin intervient dans une enquête d'identité insolite. Elle fait une remarque qui mérite d'être méditée, lorsqu'elle observe que les trois lois de la robotique traduisent pratiquement les principes fondamentaux sur lesquels se fondent bien des préceptes moraux acceptés par les sociétés humaines.*

Francis Quinn était un politicien de la nouvelle école.

Cette expression, comme toutes celles de ce type, n'a bien sûr aucun sens. La plupart de nos «nouvelles écoles » existaient déjà dans la Grèce antique, et peut-être aussi – mais encore faudrait-il en savoir davantage – dans la vie sociale de l'ancienne Sumer, ainsi que da ns les habitations lacustres de la Suisse préhistorique.

Mais afin d'éviter un début compliqué et ennuyeux, il serait préférable de déclarer sans ambages que Quinn n'a jamais cherché à se faire nommes à un poste quelconque, ni sollicité les suffrages, ni fait de discours, ni bourré les urnes.

Pas plus que Napoléon à Austerlitz, il n'a tiré la moindre balle. Comme la politique produit de curieux personnages, Alfred Lanning était assis de l'autre côté du bureau, les sourcils blancs, féroces, froncés au-dessus de ses yeux où l'impatience chronique avait fait place à une vive attention. Il n'était pas content.

Mais il n'aurait voulu, pour rien au monde, que Quinn s'en aperçoive. Il parlait d'une voix amicale, peut-être par déformation professionnelle.

— Je présume que vous connaissez Stephen Byerley, docteur Lanning.

— J'en ai entendu parler. Comme tout le monde.

— Oui, moi aussi. Vous avez peut-être l'intention de voter pour lui aux prochaines élections ?

— Je ne saurais vous dire. (Il y eut une pointe d'aigreur dans la réponse.) Je n'ai pas suivi la politique ces temps-ci. Je ne suis pas au courant de sa candidature.

— Il pourrait être notre prochain maire. Bien sûr, à l'heure actuelle il n'est qu'avocat, mais les petits ruisseaux…

— Oui, interrompit Lanning. Je connais ce dicton. Mais venons-en plutôt au sujet qui nous occupe.

— C’est bien de *cela* dont il s’agit, dit Quinn d’une voix très douce. Il est dans mon intérêt que M. Byerley reste dans le meilleur des cas à sa place de procureur, et il est dans le vôtre de m’aider.

— Dans *mon* intérêt ? Allons donc !

Les sourcils du scientifique se rapprochèrent sensible ment l’un de l’autre.

— Disons, alors, dans l’intérêt de la *U.S. Robots et Androïdes.* En fait c’est le directeur honoraire de recherches que je suis venu voir. Je sais que vous tenez auprès de la direction la place du «vétéran ». On vous écoute avec respect, bien que vous ne soyez plus en relation étroite avec eux… Vous jouissez encore d’une liberté d’action considérable, et même si celle-ci s’avérait ne pas être très catholique…

Le docte Ur se tut un moment, comme absorbé dans ses pensées. Il dit plus bas :

— Je ne vous suis pas, du tout, monsieur Quinn.

— Cela ne m’étonne pas. Mais en fait c’est très simple. Vous permettez ?

Il alluma une cigarette longue et fine avec un briquet d’une sobriété de bon goût. Son visage osseux prit une expression amusée.

— Nous avons parlé de M. Byerley. Un personnage étrange et original. Il était inconnu il y a trois ans. Il est célèbre maintenant. C’est un homme énergique, habile, certainement le procureur le plus intelligent et le plus capable que j’ai jamais connu. Malheureusement il n’est pas mon…

— Je comprends, fit Lanning mécaniquement.

Il fixa ses ongles.

— J’ai eu l’occasion l’année dernière, continua Quinn d’un ton égal, de me renseigner sur lui de façon très détaillée.

C’est toujours utile, vous savez, de soumettre le passé des politiciens réformateurs à une enquête approfondie. Vous ne pouvez imaginer à quel point cela aide… (Il s’arrêta et dirigea un sourire glacé vers le bout incandescent de sa cigarette.) Mais celui de Byerley ne présente aucun intérêt. Une vie tranquille dans une ville de province, une petite

formation supérieure, une femme morte prématurément, un accident d'auto dont il s'est remis lentement, l'école de droit, l'arrivée dans la capitale, enfin le poste de procureur.

Le politicien secoua la tête doucement, puis ajouta :

— Mais quant au présent, il est digne du plus haut intérêt. Notre procureur général ne mange jamais !

Lanning se redressa brusquement, ses yeux usés devinrent étonnamment perçants.

— Vous dites ?

— Notre procureur général ne mange jamais, répéta Quinn en martelant chaque syllabe. Je vais tout de même nuancer cette affirmation. Il n'a jamais été vu en train de manger ou de boire. Jamais ! Comprenez- vous la signification de ce mot ?

Pas rarement. Jamais !

— C'est positivement incroyable. Pouvez-vous vous fier à vos informateurs ?

— Je peux leur faire entière confiance, et je ne trouve pas cela incroyable le moins du monde. En outre notre procureur n'a jamais été observé en train de boite, que ce soit de l'eau ou de l'alcool, ni de dormir. Il y a encore d'autres éléments, mais je pense en avoir dit assez.

Le scientifique se renversa sur son siège. Un profond silence s'installa entre eux, marqué par le défi de l'un et la réponse de l'autre.

— Non. Si j'ajoute à vos affirmations le fait que vous m'en faites part, je vois très bien où vous voulez en venir, et c'est tout à tait impossible.

— Mais cet homme n'a vraiment rien d'humain, docteur Lanning.

— Si vous m'aviez annoncé qu'il était le Diable en personne déguisé en homme, j'aurais peut-être pu vous croire.

— Je vous dis que c'est un robot.

— Et moi, je vous répète que c'est impossible, monsieur Quinn.

Ils s'affrontèrent de nouveau sans mot dire.

— Toutefois (le politicien écrasa sa cigarette avec un soin extrême) vous allez être obligé d'étudier cette impossibilité avec tous les moyens

dont dispose votre société.

— Il n'en est pas question. Vous n'imaginez tout de même pas que la *U.S. Robots* va se mêler de politique.

— Vous n'avez pas le choix. Supposez que je rende ces faits publics. Même sans preuves, ils parlent d'eux-mêmes.

— Faites donc comme il vous plaira.

— Cela ne me suffit pas. Je préfère avoir des preuves.

D'ailleurs vous n'y trouverez pas davantage votre compte. La publicité ferait un grand tort à votre entreprise. Je sup pose que vous connaissez les lois sévères contre l'utilisation des robots dans les mondes habités.

— Évidemment, répliqua le docteur sèchement.

— Vous savez que la *U.S. Robots et Androïdes* est la seule à produire des robots positroniques dans le système solaire. Si Byerley est un robot, il ne peut être que *positronique*. Comme vous le savez aussi, ils sont loués, et non vendus. La société en reste donc propriétaire. Elle est responsable de tous leurs agissements.

— Il est très facile de prouver que notre société n'a jamais fabriqué un robot personnifiant un être humain.

— On peut en faire ? Histoire de discuter les possibilités.

— Oui, c'e st possible.

— En secret aussi, j'imagine. Sans que cela rentre dans vos livres.

— Pas le cerveau positronique. Trop de facteurs entrent en jeu. Le gouvernement contrôle très étroitement cette partie- là.

— Bien sûr, mais les robots s'usent, se détériorent, tombent en panne, et on les envoie à la casse.

— Les cerveaux positroniques sont réutilisés ou détruits.

— Vraiment ? (Francis Quinn se permit un soupçon de sarcasme.) Et s'il y en avait un qui, accidentelle ment bien sûr, avait échappé à la destruction, et s'il avait une structure humaine prête à recevoir un cerveau.

— Impossible !

— Il faudra le prouver au gouvernement et au public, alors pourquoi

ne pas le prouver tout de suite ?

— Mais dans quel but le ferions-nous ? demanda Lanning exaspéré. Pour quelle raison ? Accordez-nous donc un peu de bon sens.

— Monsieur, je vous en prie. La *U.S. Robots* serait trop contente de voir les Provinces utiliser des robots dans les mondes habités. Les bénéfices seraient considérables. Mais les préjugés du public contré cette pratique sont encore trop forts.

Alors vous commencez par les habituer à l'idée : regardez, nous avons un avocat habile, un bon maire, c'est un robot. Achetez donc nos robots domestiques !

— C'est une vue de l'esprit, voyons. Votre humour frise le ridicule.

— Sans doute. Mais pourquoi ne pas me le prouver ? Ou préféreriez-vous le prouver au public ?

La lumière baissait dans le bureau, mais pas assez pour cacher la frustration qui se lisait sur le visage d'Alfred Lanning. Les doigts du savant effleurèrent une touche et les éclairages muraux s'allumèrent doucement.

Stephen Byerley a un visage difficile à décrire. Il a quarante ans sur son acte de naissance. Physiquement aussi, il les porte, mais avec l'apparence d'une personne saine, bien nourrie et débonnaire. De celles qui mettent automatique ment hors d'état de nuire le casse-pieds de service, et son discours sur ceux qui « paraissent leur âge ».

C'était particulièrement vrai quand il riait ; or en ce moment même, il riait de bon cœur. Un rire fort, continu, qui faiblissait pour reprendre de plus belle…

Le visage d'Alfred Lanning s'était contracté en un mouvement amer et rigide de désapprobation. Il esquissa un geste vers la femme assise près de lui, mais elle se contenta de pincer légèrement ses lèvres pâles et minces.

Byerley réussit enfin à retrouver son sang- froid.

— Enfin, docteur Lanning… Vraiment, moi… Je… Un robot ?

Le docteur s'empressa de répliquer :

— Cette affirmation ne vient pas de moi, monsieur. Je serais tout à fait content de vous voir faire partie du genre humain. Notre société ne

vous a jamais fabriqué, je suis donc sûr que vous êtes un homme, en tout cas sur le plan légal. Mais l'hypothèse a été avancée par un homme en vue…

— Ne dites pas son nom. Vous ébranleriez le bloc de granit de votre morale, mais imaginons, pour les besoins de la cause, que c'est Frank Quinn et continuons.

Lanning émit un reniflement impatient, furieux d'avoir été interrompu. Il s'arrêta avec férocité avant de reprendre d'un ton glacial :

— Par un homme en vue. Cela ne m'amuse pas du tout de jouer aux devinettes. Je suis obligé de vous demander votre collaboration pour la réfuter. Le simple fait qu'une telle affirmation puisse être avancée et rendue publique par les moyens dont cet homme dispose constituerait un coup dur pour la compagnie que je représente, même si cette accusation reste sans fondement. Vous me comprenez bien ?

— Oh oui, votre position n'est que trop claire. La présomption elle-même est ridicule. Mais pas votre situation. Je vous prie d'excuser mon fou rire. Comment puis-je vous aider ?

— Ce serait très simple. Vous entrez dans un restaurant en présence de témoins, vous vous asseyez, vous vous faites photographier et vous mangez.

Lanning s'appuya sur le dossier de son siège, le pire de cette entrevue était passé. La femme à côté de lui observait Byerley avec une expression apparemment absorbée, mais sans participer à la conversation.

Son regard rencontra un moment celui de l'avocat, elle le retint, puis il se tourna vers le chercheur. Ses doigts effleurèrent pensivement le presse-papiers en bronze, seul ornement sur le bureau.

— Je ne crois pas être en mesure de vous aider, dit-il tranquillement.

— Puis en levant une main, il ajouta Attendez, docteur Lanning. Je comprends à quel point toute cette histoire est désagréable pour vous. On vous a contraint à tenir un rôle qui vous semble ridicule. Mais cette histoire me concerne de façon encore plus intime, alors soyez tolérant.

— D'abord, qu'est-ce qui vous fait croire que Quinn, « l'homme en vue », ne vous fait pas marcher pour vous manipuler ?

— Il me parait peu probable qu'une personne honorable se compromette d'une façon aussi ridicule, si elle n'est pas sûre de son fait.

Une pointe d'humour brilla dans les yeux de Byerley.

— Vous ne connaissez pas Quinn. Il est capable de rendre un fait plus sûr que s'il était vrai. Je suppose qu'il a dû vous donner les détails de sa prétendue enquête sur mon compte ?

— Assez pour me convaincre qu'il serait très ennuyeux pour notre société d'avoir à les réfuter, alors que vous pourriez le faire si facilement.

— Donc vote le croyez, quand il prétend que je ne mange jamais. Vous êtes un scientifique, docteur Lanning. Ce raisonnement vous paraît-il logique ? On ne m'a jamais vu manger, donc je ne mange jamais. CQFD. Enfin !

— Vous utilisez vos talents de juriste pour embrouiller une situation en vérité très simple.

— Au contraire, j'essaie de clarifier ce que vous et Quinn avez rendu très compliqué. Je dors peu, c'est vrai, et je ne dors en tout cas jamais en public. Je ne tiens pas à manger avec des amis : une petite manie inhabituelle et probablement neurotique, mais qui ne fait de mal à personne. Écoutez, prenez en considération l'hypothèse suivante. Supposez que nous ayons un politicien désireux de faire échouer à tout prix un candidat réformateur : pendant qu'il enquête sur sa vie privée, il découvre les singularités que je viens de mentionner.

«Supposez encore que pour évincer définitivement le candidat, il vienne vous voir déguisé en parfait espion. Il ne va pas vous dire : « Un tel est un robot parce qu'il ne mange pratiquement jamais avec des amis. On ne l'a jamais vu s'endormir au tribunal au milieu d'une affaire, et un jour, quand j'ai épié à travers sa fenêtre en pleine nuit, il lisait un livre au lieu de dormir. J'ai aussi regardé dans son réfrigérateur : il était vide de toute nourriture. »

«S'il vous disait cela, vous iriez chercher une camisole de force et des infirmiers pour l'emmener au cabanon. Mais s'il affirme péremptoirement : « Il ne dort *jamais,* il ne mange *jamais* » le poids de ces assertions vous aveugle et vous empêche de penser au fait qu'elles sont impossibles à prouver.

Vous jouez son jeu en contribuant à cette affaire.

— Peu importe, monsieur, commença Lanning avec une obstination menaçante, que vous la considériez comme sérieuse ou non, on ne vous demande pour y mettre fin que d'absorber un repas.

Byerley se tourna de nouveau vers la femme qui le regardait toujours de façon inexpressive.

— Veuillez m'excuser. Ai-je bien compris votre nom ?

Docteur Susan Calvin, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur Byerley.

— Vous êtes bien la psychologue de la société ?

— Psychologue des robots, je vous prie.

— Oh, les robots sont donc si différents des hommes sur le plan psychique ?

— Totalement différents.

Elle se permit un sourire glacé.

— Les robots sont fondamentalement bons.

L'ironie effleura les lèvres de l'avocat.

— Vous n'y allez pas de main morte. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. Étant donné que vous êtes une psychologue… des robots, *et* en même temps une femme, je parie que vous avez fait quelque chose auquel le docteur Lanning n'a pas pensé.

— C'est-à-dire ?

— Vous avez apporté de la nourriture dans votre sac.

L'indifférence disciplinée de Susan Calvin sembla ébranlée.

— Vous me surprenez, monsieur Byerley.

Elle ouvrit son sac, en retira une pomme et la lui tendit.

Après un premier sursaut d'étonnement, le docteur Lanning suivit le mouvement lent d'une main vers l'autre de ses yeux vifs et perçants.

Stephen Byerley mordit tranquillement dans le fruit, et avala le morceau toujours aussi serein.

— Alors, docteur Lanning ?

Le scientifique sourit, ce qui réussit même à adoucir la courbe de ses sourcils. Mais son soulagement ne dura que l'espace d'une fragile seconde.

Susan Calvin ajouta :

— J'étais curieuse de voir si vous la mangeriez. Cependant dans le cas qui nous occupe, cela ne prouve rien.

— Ah bon ? fit l'avocat en esquissant un sourire.

— Mais non, voyons. Si cet homme est un robot humanoïde, il doit être parfait. Il est presque trop humain pour être vrai.

Après tout, nous avons vu et observé les êtres humains toute notre vie, il est donc impossible de nous tromper avec quelque chose d'approximativement satisfaisant. Il faut que ce soit *parfait*… Regardez le grain de la peau, la qualité des iris, la forme de la main. S'il est un robot, je souhaite que la U.S. *Robots* l'ait fabriqué. C'est une réussite. Pensez-vous que celui ou ceux qui ont soigné ce genre de, détails aient pu négliger quelques gadgets pour la nourriture, le sommeil et l'élimination ? Peut-être même seulement – pour les cas d'urgence, par exemple pour prévenir une situation comme celle d'aujourd'hui. Donc un repas en réalité ne prouvera rien.

— Attendez, coupa Lanning furieusement. Je ne suis pas aussi stupide que vous deux semblez le suggérer. Le problème de savoir si monsieur Byerley est un homme ou non ne m'intéresse pas. Je veux sortir la société de ce mauvais pas, c'est tout. Un repas pris en public mettra un terme définitif à cette affaire, quoi que fasse Quinn. Nous laisserons les avocats et les psychologues pinailler sur les détails.

— Mais, docteur Lanning, dit Byerley, vous oubliez la politique dans cette histoire. Je suis aussi désireux d'être élu que Quinn l'est de me faire échouer. D'ailleurs, avez- vous remarqué que vous venez juste de le nommer ? C'est un de mes vieux trucs. Je savais que vous tomberiez dans le piège avant la fin de l'entrevue.

Le vieux chercheur rougit.

— Que vient faire l'élection dans cette histoire ?

— La publicité marche dans les deux sens. Si Quinn veut me traiter de robot et a le culot de le faire, je jouerai son jeu.

— Vous allez…

Il était franchement consterné.

— Exactement. Je vais le laisser choisir sa corde, éprouver sa résistance, couper la bonne longueur, faire un nœud coulant, y passer la tête et enfin grimacer. Je me chargerai aussi du dernier coup de pouce.

— Vo us ê tes bien sûr de vous.

Susan Calvin se leva.

— Venez, Alfred. Nous n'allons pas le faire changer d'avis.

— Vous voyez bien, fit Byerley en souriant avec gentillesse.

Vous êtes aussi une psychologue pour humains.

Mais ce soir-là, Byerley n'était peut-être pas aussi confiant qu'il l'avait laissé paraître devant Lanning. Il gara sa voiture sur les voies automatiques menant au garage en contrebas, puis traversa la rue et se dirigea vers la porte de sa maison.

La personne dans le fauteuil roulant leva la tête vers lui et lui sourit, au moment où il entra. Une lueur affectueuse passa sur le visage du procureur. Il se tourna vers elle.

La voix de l'infirme était rauque, un murmure grinçant émis par une bouche à jamais tordue sur un côté, qui se détachait d'un visage à moitié recouvert de peau artificielle.

— Tu es en retard, Steve.

— Je le sais, John. Mais je suis resté plus longtemps pour réfléchir à un problème curieux et intéressant.

— Eh bien ?

Le visage déchiré, la voix brisée ne pouvaient rien exprimer, mais on discernait l'anxiété dans les yeux clairs.

— Seras-tu en mesure de le résoudre ?

— Je n'en suis pas absolument sûr. J'aurai peut-être besoin de toi. *C'est toi* l'esprit fort de la famille. Veux-tu que nous nous promenions dans le jardin ? La soirée est magnifique.

Deux bras vigoureux soulevèrent John de son siège, passèrent autour de ses épaules et sous les jambes emmaillotées de l'infirme avec la douceur d'une caresse.

Byerley traversa la maison lentement et prudemment, descendit la

rampe en pente douce construite pour le fauteuil roulant, et sortit dans le jardin entouré d'un mur et de grillage derrière la maison.

— Pourquoi ne me laisses-tu pas utiliser le fauteuil, Steve ? C'est idiot.

— Parce que je préfère te porter. Ça ne t'ennuie pas ? Tu es aussi content de sortir un moment de cette carriole motorisée que moi de ne pas t'y voir. Comment te sens-tu aujourd'hui ?

Il déposa John avec d'infinies précautions sur l'herbe fraîche.

— Comment devrais-je me sentir ? Mais parle-moi plutôt de ton problème.

— La campagne de Quinn sera basée sur le fait suivant : il prétend que je suis un robot.

John ouvrit des yeux ronds.

— Comment le sais-tu ? C'est impossible. Je ne peux pas y croire.

— Allons, puisque je te le dis. Il a obligé une des grosses têtes scientifiques de la *U.S. Robots et Androïdes* à me convoquer à son bureau pour discuter avec lui.

La main de John arracha lentement une touffe d'herbe.

— Je vois, je vois.

— Mais nous pouvons lui laisser le choix des armes, continua Byerley. J'ai une idée. Écoute et dis- moi si c'est possible…

*

**

La scène telle qu'elle apparut dans le bureau d'Alfred Lanning cette nuit-là faisait penser à un tableau de regards.

Francis Quinn considérait pensivement Alfred Lanning, qui posait un œil féroce sur Susan Calvin, qui fixait Quinn impassible.

Francis Quinn brisa le cercle, en faisant un effort suprême pour paraître sûr de lui.

— Du bluff. Il invente a u fur e t à mesure.

— Allez-vous parier là-dessus, monsieur Quinn ?

demanda Susan Calvin avec indifférence.

— En réa lité, c'est votre pari.

— Écoutez (le scientifique voila son pessimisme de fureur), nous avons fait ce que vous avez demandé. Nous l'avons vu en train de manger. C'est ridicule de continuer à croire qu'il est robot.

— Et vous, qu'en pensez-vous ? siffla le politicien vers la femme. Le docteur Lanning dit que vous êtes experte.

— Susan, vous… (le chercheur était presque menaçant)…

L'autre l'interrompit doucement.

— Laissez-la donc parler, enfin ! Elle est restée muette comme une borne depuis une demi-heure.

Lanning se sentit définitivement épuisé. Il était à deux doigts de la crise.

— Très bien, dit-il. Allez-y, Susan, vous pouvez parler librement.

Susan Calvin le regarda froidement, puis s'adressa à Quinn.

— On peut démontrer seulement de deux façons que Byerley est un robot. Jusqu'à maintenant vous avez présenté des circonstances aggravantes mais qui ne prouvent rien. Je crois qu'il est assez intelligent pour faire face à ce genre d'accusation. Vous devez le penser aussi, sinon vous ne seriez pas venu nous voir.

« Les deux méthodes qui donneraient une *preuve* sont d'ordre physique et psychologique. Vous pouvez d'une part le disséquer ou le radiographier. La tâche de réaliser l'un ou l'autre projet vous revient. On peut d'autre part étudier son comportement, car s'il est un robot positronique, il doit se conformer aux trois lois de la robotique. Un cerveau positronique ne peut être construit sans en tenir compte. Les connaissez-vous, monsieur Quinn ?

Elle les énonça soigneusement, en répétant mot pour mot les fameux axiomes imprimés en gros caractères sur la page un du *Manuel de la robotique*.

— J'en ai entendu parler, dit-il négligemment.

— Alors vous allez comprendre sans peine, répondit la psychologue sèchement. Si notre procureur viole une de ces trois règles, il n'est définitivement pas un robot. Malheureusement ce procédé ne fonctionne

que dans un sens. S'il les suit à la lettre, cela ne prouve rien du tout.

Quinn arqua des sourcils interrogateurs.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que si vous y réfléchissez, les trois lois de la robotique sont les principes fondamentaux d'un grand nombre de doctrines morales du monde. Chaque être humain doit bien sûr avoir un instinct de conservation. Loi numéro trois pour un robot. Chaque être humain doté d'une conscience, sociale et d'un sens des responsabilités doit référer à l'autorité compétente : écouter son médecin, son chef, son gouvernement, son psychiatre, son semblable, obéir aux lois, suivre les règles et les coutumes, même si elles dérangent son confort ou sa sécurité. Loi numéro deux.

Il faut aussi qu'il aime autrui comme lui- même, le protège, risque sa vie pour le sauver. Loi numéro un. Enfin si Byerley suit les lois de la robotique, il peut être un robot ou un homme très bon.

— Mais, fit Quinn, si je comprends bien, on ne pourra jamais prouver qu'il est un robot.

— Je peux prouver qu'il n'est *pas* un robot.

— Je ne veux pas de cette preuve-là.

— Vous l'aurez si elle existe. C'est vous seul qui répondez de vos exigences.

A ce moment- là l'esprit de Lanning s'entrouvrit pour ébaucher la bribe d'une idée.

— Aucun de vous ne semble avoir pensé au métier de Byerley, une profession bien étrange pour un robot. Il poursuit des êtres humains, les condamne à mort, leur porte donc préjudice…

Quinn devint agressif.

— Non, vous n'allez pas vous en tirer ainsi. Le fait d'être procureur ne le rend pas plus humain. Êtes-vous au courant de ses résultats ? H se vante de n'avoir jamais poursuivi un innocent. De nombreuses personnes sont en attente d'être jugées parce qu'il ne trouve pas suffisantes les charges contre eux, alors qu'il aurait probablement pu convaincre un jury de les exécuter. C'est ainsi.

Lanning secoua la tête.

— Non, et non. Il n'y a rien dans les lois de la robotique qui se réfère à la culpabilité humaine. Un robot n'a pas à juger si un homme mérite la mort. *Il ne doit pas faire de mal à un être humain,* qu'il soit ange, ou démon.

Susan Calvin semblait en avoir assez.

— Alfred, dit-elle, ne dites pas de bêtises. Si un robot tombe sur un fou qui veut mettre le feu à une maison pleine de gens, il s'opposera au fou, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Et si, la seule solution pour l'en empêcher, c'est de le tuer…

Le scientifique émit un grognement. Rien de plus.

Alfred, la seule réponse possible, c'est qu'il ferait tout pour éviter de le tuer. Si le fou mourait, le robot aurait besoin d'une psychothérapie car il pourrait aisément devenir fou lui- même devant le fait d'avoir violé la loi numéro un pour s'y conformer à un plus haut degré. Il n'en reste pas moins qu'un homme serait mort et un robot l'aurait tué.

— Mais enfin, Byerley *est-il* fou ? demanda-t-il ironiquement.

— Non, mais il n'a tué personne. Il a juste exposé les faits qui pourraient présenter un homme comme dangereux pour ses semblables qui forment ce que nous appelons la société, Il protège le plus grand nombre et se conforme donc parfaitement à la loi numéro un. C'est tout ce qu'il fait. Car c'est le juge qui condamne le criminel à mort ou à la prison, après que le jury a décidé de sa culpabilité ou de son innocence. C'est le gardien qui l'enferme, et le bourreau qui l'exécute. Byerley se contente de déterminer la vérité pour aider la societé. » En fait, monsieur Quinn, j'ai jeté un coup d'œil sur sa carrière depuis que vous êtes venu nous voir pour cette affaire.

J'ai découvert qu'il n'a jamais requis la peine de mort dans ses plaidoiries ; il a en outre fait des déclarations en faveur de son abolition et a généreusement contribué aux instituts de recherche sur la neurophysiologie criminelle. Apparemment il croit davantage à la thérapeutique qu'au châtiment. Je trouve cela révélateur.

— Vraiment ? Vous y voyez peut-être une ressemblance avec les robots ? dit Quinn en souriant.

— Pourquoi le nier ? Son comportement ne peut venir que d'un

robot ou d'un homme très honorable. Mais on ne peut pas faire la différence entre les deux.

Le politicien se renversa sur son siège. Sa voix tremblait d'impatience.

— On peut créer un robot humain qui ressemble trait pour trait à un homme, n'est-ce pas, docteur Lanning ?

Ce dernier émit un son rauque.

— La *U.S.Robots l'a fait* mais seulement sur le plan expérimental, sans y ajouter un cerveau positronique, bien sûr.

En utilisant un ovule humain et en contrôlant les hormones, on peut faire pousser de la peau et se former de la chair sur un squelette en silicone poreux qui défierait tout examen externe.

Les yeux, les cheveux, l'épiderme seraient tout à fait humains.

Si vous y ajoutez un cerveau positronique et les autres gadgets que vous désirez, vous aurez un robot humain et non un androïde.

— Combien de temps faut-il pour en fabriquer un ? coupa sèchement Quinn.

Lanning réfléchit.

— Avec l'équipement nécessaire à disposition : le cerveau, le squelette, l'ovule, les hormones et les radiations, disons deux mois.

Le politicien se leva de son siège.

— Alors je vais aller voir ce qu'il y a à l'intérieur de monsieur Byerley. Toutefois je ne pourrai plus éviter une certaine publicité pour la *U.S. Robots*. Tant pis, je vous ai déjà donné votre chance...

Dès qu'ils furent seuls, Lanning se tourna avec colère vers Susan Calvin.

— Pourquoi continuez-vous à ...

— Que voulez-vous : la vérité ou ma démission ? lui répliqua-t-elle avec chaleur. Je n'ai pas l'intention de mentir pour vous. La *U.S.Robots* se tirera d'affaire toute seule. Ne soyez pas lâche.

— Que va-t-il se passer, s'il ouvre le ventre de Byerley et s'il en sort des vis et des roues dentées ?

— Il ne l'ouvrira pas, dit-elle avec dédain. Byerley est au moins aussi

intelligent que Quinn.

*

**

La nouvelle déferla sur la ville une semaine avant la nomination de Byerley. Mais déferler n'est pas le terme exact. Elle s'insinua, s'infiltra pour recouvrir la cité d'un immense filet de fous rires et de plaisanteries. Sûr de lui,

Quinn resserra son étreinte par petites étapes. Bientôt le rire devint forcé, une sourde incertitude se fit jour, les gens se mirent à réfléchir.

La convention elle- même ressemblait à un étalon rétif.

Aucune contestation n'avait été prévue. Byerley était le seul candidat, il n'y avait aucun rival. Ils devaient le nommer, mais la question était devenue très trouble.

D'autant plus que l'homme de la rue était déchiré entre la gravité de l'accusation, si elle se révélait vraie, et l'énormité de la gaffe, si c'en était une.

Le jour suivant la nomination pour la forme du procureur, un journal finit par publier l'essentiel d'une longue interview avec le docteur Susan Calvin, «spécialiste de renommée mondiale en psychologie des robots et en positronique ».

A partir de ce moment- là, ce qu'on appelle communément l'enfer commença.

Les fondamentalistes tirèrent parti d'une occasion pareille. Ils n'étaient pas à proprement parler un parti politique.

Ils ne prétendaient pas appartenir à une religion. En réalité « ils rassemblaient tous ceux qui ne s'étaient pas adaptés à l'âge atomique. On avait appelé ainsi la période durant laquelle l'atome était encore une nouveauté. En fait ils aspiraient à un retour aux sources, à une vie simple et naturelle. Ceux qui l'avaient vraiment vécue ne la trouvaient sûrement pas aussi simple et aussi naturelle.

Les fondamentalistes ne cherchaient pas à expliciter leur haine vis-

à-vis des robots et des fabricants de robots, mais l'accusation de Quinn et l'analyse de Calvin leur fournissaient un bon prétexte pour faire parler d'eux.

L'énorme usine de l'entreprise *U.S.Robot* s'était un essaim grouillant de gardes armés jusqu'aux dents. Cela sentait la guerre.

En ville, la maison de Stephen Byerley était entourée d'agents de police.

La campagne politique perdit de vue bien sûr tout autre aspect de la question. Elle ne ressemblait à une véritable campagne que parce qu'elle semblait combler le hiatus entre la nomination et l'élection.

*

**

Stephen Byerley ne se laissa p as troubler par le petit homme tatillon. Il resta imperturbable devant les uniformes qui rôdaient alentour. A J'extérieur de la Maison, une fois passée la rangée de policiers, les journalistes et les photographes attendaient selon la tradition de la corporation. Une chaîne de télévision avait hardiment pointé un téléobjectif sur la modeste porte de la maison du procureur, pendant qu'un speaker surexcité faisait des commentaires grandiloquents.

Le petit homme tatillon s'avança. Il tendait un document épais et complexe.

— Monsieur Byerley, voici un mandat de perquisition qui m'autorise à chercher dans ces lieux des robots et des androïdes-en tous genres.

Le procureur se leva à demi et prit le papier. Il le regarda avec indifférence, puis sourit en le lui rendant.

— Tout est en ordre. Allez-y. Faites votre travail. Mrs. Hopper… (il se tourna vers sa gouvernante qui sortit à contrecœur de l'autre pièce)… allez avec eux, s'il vous plaît, et aidez- les dans la mesure du possible.

Le petit homme, qui s'appelait Harroway, hésita, rougit violemment, enfin marmonna sans parvenir à regarder Byerley en face.

— Venez, dit-il aux agents.

Dix minutes plus tard, il était de retour.

— Vous avez déjà tout passé en revue ? questionna le juriste avec l'air de celui qui n'attache pas plus d'importance à la question qu'à la réponse.

Harroway se racla la gorge, fit un faux départ sur une voix de fausset, puis, furieux, il reprit :

— Écoutez, nous avons des instructions spéciales. Nous devons fouiller la maison de fond en comble. Et que venez- vous donc de faire à l'instant ? On nous a informé de ce qu'il fallait y trouver.

—Vraiment !

—En deux mots, c'est vous que nous devons fouiller.

—Moi ? dit le procureur avec un sourire jusqu'aux oreilles. Et comment avez- vous l'intention d'y parvenir ?

— Nous avons un appareil de radioscopie.

— Je devrais donc vous laisser me radiographier, n'est- ce pas ? Avez- vous une autorisation pour le faire ?

— Vous avez vu mon mandat.

— Puis-je le revoir ?

Harroway, le front rayonnant d'enthousiasme, le tendit une seconde fois.

Byerley continua d'un ton égal.

— Voici ce que je lis ici au sujet de ce que vous devez visiter. Je cite : l'habitation appartenant à Stephen Allen Byerley, située 355 Willow Grove, Evanston, plus tout garage, entrepôt, ou tout autre local ou immeuble attenant à la maison, plus tous les terrains attenants... euh... etc. Jusqu'ici tout va bien. Mais, cher monsieur, il n'y a pas mention de perquisitionner l'intérieur de mon corps. Je ne fais pas partie des locaux. Vous pouvez fouiller mes vêtements, si vous pensez que je cache un robot dans ma poche.

Harroway savait où voulait en venir celui qui lui avait confié cette besogne. Il ne fallait pas manquer de zèle, car il espérait mieux, c'est-à-dire plus d'argent.

— Écoutez, vociféra-t-il. J'ai le droit de retourner tout le mobilier de

votre maison et tout ce que j'y trouverai. Vous êtes bien assis dans ce fauteuil, n'est-ce pas ?

— Quel fin observateur vous faites. Je suis bien assis dans mon fauteuil. Mais je ne suis pas un meuble. En tant que citoyen adulte responsable, j'ai un certificat psychiatrique qui prouve mes droits selon les lois régionales. Si vous fouillez mon anatomie, vous violez mon droit d'intimité. Votre document n'est pas suffisant.

— Mais si vous êtes un robot, vous n'avez pas ce droit.

— Tout juste. Mais votre document reste insuffisant. Il me considère comme un être humain.

— Mais où donc ?

Harroway lui arracha les papiers.

— Là où on mentionne «une habitation appartenant à, etc. ». Un robot n'a pas le droit de propriété. Vo us pouvez aller dire à votre patron, monsieur Harroway, que s'il essaie d'obtenir un document similaire qui *ne* me reconnaît *pas* implicitement comme un être humain, je m'y opposerai en le poursuivant judiciairement. Il sera donc obligé d'établir sur-le-champ que je suis un robot avec les preuves présentement en sa possession. Sinon il devra me verser une monstrueuse indemnité pour avoir tenté de me déposséder indûment de mes droits selon les lois régionales. Vous lui direz bien tout cela, n'est-ce pas ?

Le petit homme alla vers la porte, puis se retourna.

— Vous êtes une fine mouche.

Il tenait une main fourrée dans sa poche. Il resta planté là un moment, puis s'en alla, sourit à l'objectif toujours fixé sur la porte, salua de la main les journalistes et leur cria :

— Demain nous aurons quelque chose pour vous, les gars.

Sans blague.

Il s'installa dans sa voiture, sortit le minuscule mécanisme de sa poche et l'examina soigneusement. C'était la première fois qu'il photographiait avec des rayons X. Il espérait avoir tout fait correctement.

*

**

Quinn et Byerley ne s'étaient jamais retrouvés seuls face à face, mais le vidéophone leur donna cette impression. Au sens littéral seulement, car en fait ils n'étaient l'un pour l'autre qu'un échantillon clair-obscur de cellules photographiques.

C'est Quinn qui avait appelé. C'est Quinn qui parla le premier, sans d'ailleurs s'embarrasser de formules de politesse.

— J'ai pensé que vous seriez intéressé d'apprendre mes intentions. Je vais rendre public le fait que vous portez un gilet protecteur contre les rayons X.

— Vraiment ? Dans ce cas vous l'avez probablement déjà fait. Je sais que nos représentants de la presse écoutent mes lignes téléphoniques depuis un bon moment. De même pour mes lignes au bureau. C'est pour cette raison que je me suis enterré chez moi ces dernières semaines.

Byerley dit tout cela d'un ton amical, presque intime.

La bouche de Quinn se crispa légèrement.

— Je prends un certain risque en vous appelant, bien que cette communication soit parfaitement protégée.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Personne ne sait que vous êtes l'instigateur de cette campagne. En tout cas officiellement. Mais personne ne l'ignore officieusement. Je ne me ferais pas de souci à votre place. Alors il paraît que je porte un gilet protecteur ? Je suppose que vous avez fait cette découverte en voyant la radiographie surexposée de votre émissaire.

— Vous réalisez, j'espère, ce que cela signifie. Aux yeux de tous, vous avez peur de passer aux rayons X.

— Cela veut dire aussi que vous et vos hommes avez porté atteinte à mon droit d'intimité.

— Les gens s'e n moque nt complètement.

— Ce, n'est pas évident. Nos deux campagnes sont assez symboliques, vous ne trouvez pas ? Vous vous souciez des droits de l'individu comme d'une guigne, alors que pour moi, ils sont fondamentaux. Je ne me ferai pas radiographier, parce que je désire maintenir mes droits par principe. De la même façon je protégerai ceux

d’autrui après mon élection.

— Vous avez là matière à un très beau discours, mais personne ne vous croira. C’est un peu trop beau pour être vrai.

Autre chose… (il changea brusquement de ton)… votre maisonnée n’était pas au complet l’autre soir.

— Comment cela ?

— D’après le rapport (il farfouilla dans les papiers devant lui, juste dans le champ visuel de l’écran)… il manquait une personne : un infirme.

— C’est bien ça, un infirme. Mon vieux professeur habite avec moi, il est à la campagne en ce moment, depuis deux mois en fait. Un « repos bien mérité », c’est bien la formule d’usage, n’est-ce pas ? A-t- il votre autorisation ?

— Votre professeur ? Un scientifique peut-être ?

— Avocat autrefois, avant d’être infirme. Il a une licence officielle lui permettant d’exercer comme chercheur biophysicien dans son laboratoire. Je peux vous adresser aux autorités compétentes pour une description complète de son travail, qui est déposée. Ce travail n’est pas très important, c’est un passe-temps inoffensif et bien agréable pour un… pauvre infirme.

Comme vous pouvez le constater, je fais tout ce que je peux pour vous aider.

— Je vois. Ce professeur… que sait-il sur la fabrication des robots ?

— Je ne peux pas juger de l’étendue de ses connaissances sur un terrain où moi- même j’en possède très peu.

— Peut-il se procurer des cerveaux positroniques ?

— Demandez plutôt à vos amis de la *U.S.Robots*. Ils doivent être au courant.

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, Byerley. Votre professeur infirme est le vrai Stephen Byerley. Vous êtes un robot de sa création. Nous pouvons le prouver. C’est lui qui était dans l’accident de voiture, pas vous. Il y a des moyens de le contrôler.

— Vraiment ? Alors, contrôlez donc. Avec mes meilleurs vœux de succès.

— Nous pouvons enquêter à la campagne chez votre soi-disant professeur. Nous verrons bien ce que nous allons y trouver.

— Je ne pense pas que ce soit possible, Quinn. (Byerley étala un large sourire.) Malheureusement pour vous, mon soi-disant professeur est malade. Sa maison de campagne est une maison de repos. Son droit d'intimité n'en est que plus fort vu les circonstances. Vous n'arriverez pas à obtenir un mandat de perquisition sans raison valable. Cependant je serai le dernier à vous en empêcher.

Il y eut une pause, puis le politicien se pencha en avant, l'image de son visage s'élargit, les rides sur son front se creusèrent plus profondément.

— Byerley, pourquoi agissez-vous ainsi ? Vous ne pouvez pas être élu.

— Vraiment ?

— Pensez-vous le contraire ? Vous n'avez rien fait pour démontrer que vous n'êtes pas un robot, alors que vous auriez facilement pu briser une des trois lois. Croyez-vous que les gens ne sont pas convaincus par votre refus de vous disculper ?

— Je vois que jusqu'ici j'étais un obscur avocat de la capitale, et maintenant je suis devenu une célébrité d'envergure mondiale. Vous êtes un excellent agent publicitaire.

— Mais vous *êtes* un robot.

— C'est ce qu'on dit, mais sans le prouver.

— Les preuves données suffisent aux électeurs.

— Alors, détendez-vous… Vous avez gagné.

— Au revoir, dit Quinn, pour la première fois avec méchanceté.

L'écran s'obscurcit brutalement.

— Au revoir, répondit Byerley imperturbable à l'écran noir.

*

**

Le procureur ramena son «professeur » une semaine avant l'élection. L'auto volante se posa rapidement dans une partie obscure de la ville.

— Tu resteras ici jusqu'à ce que les élections soient passées. Il vaut mieux que tu ne sois pas là au cas où les choses tourneraient mal.

La voix rauque qui aurait sans doute porté des accents d'inquiétude sortit péniblement de la bouche tordue de John.

— La situation est-elle ‘dangereuse ?

— Les fondamentalistes menacent d'être violents, alors je pense que théoriquement c'est possible. Mais en fait il ne devrait rien se passer. Ils n'ont pas de pouvoir réel. Ils ne sont que le facteur permanent et irritant, susceptible de provoquer une émeute au bout d'un certain temps. Ça ne t'ennuie pas de rester ici ? Je t'en prie. Je ne serai pas dans mon élément si je suis inquiet à ton sujet.

— Oh, je vais rester. Tu crois toujours que ça va marcher ?

— J'en suis sûr. Personne n'est venu t'importuner ?

— Personne, j'e n suis certain.

— Ça a bien marc hé pour toi ?

— Oui. Il n'y a aucun problème de ce côté- là.

— Prends soin de toi et regarde la télévision demain.

Byerley pressa la main noueuse posée sur la sienne.

*

**

Le front de Lenton était sillonné de profondes rides dues à des réflexions tenues en suspens. Il avait le travail, ô combien ingrat, d'être l'organisateur de la campagne électorale de Byerley, dans une campagne qui n'en était pas une, pour quelqu'un qui refusait de révéler sa stratégie, et d'accepter celle de son manager.

— Tu ne peux pas le faire !

C'était son expression favorite. C'était même devenu la seule de son

vocabulaire.

— Je te le dis, Steve, tu ne peux pas le fa ire ! Il se planta devant le procureur qui passait le temps à parcourir les pages dactylographiées de son discours.

— Laisse ça, Steve. Regarde, cette foule a été rassemblée par les fondamentalistes. Tu ne vas pas pouvoir te faire entendre. Ils vont te lapider. Pourquoi faut-il que tu fasses ce discours en public ? Que reproches-tu à un enregistrement télévisé ?

— Veux-tu oui ou non que je gagne cette élection ?

demanda Byerley gentiment.

— Gagner l'élection ! Mais il n'en est pas question, Steve. Je suis en train d'essayer de sauver ta vie.

— Oh, je ne suis p as e n danger.

— Il n'est pas en danger ! Il n'est pas en danger ! Lenton émit un son rauque, bizarre, guttural.

— Tu vas sortir sur ce balcon devant ces cinquante mille cinglés et leur parler raison… Sur un balcon, comme un empereur romain ?

Byerley consulta sa montre.

— Dans cinq minutes… Dès que les micros de télévision seront prêts.

La réponse du manager ne peut être rapportée ici.

La foule remplissait une partie bien délimitée de la ville.

Les arbres et les maisons semblaient pousser sur la masse humaine assemblée. Le reste du monde suivait le spectacle par satellite. C'était une élection locale, mais qui avait pris une dimension universelle. Byerley sourit en y pensant.

Mais la cohue, elle, n'avait rien de souriant. Les banderoles et les placards le traitaient tous de robot. L'hostilité imprégnait l'atmosphère.

Dès le début, le discours était voué à l'échec. Il devait lutter contre les huées incohérentes du peuple et les cris rythmés des claques de fondamentalistes qui formaient des îlots de résistance dans la foule. Byerley parla lentement sans se troubler.

A l'intérieur, Lenton s'arrachait les cheveux en gémissant… Et

attendait le sang.

Il y eut du mouvement dans les premiers rangs. Un citoyen anguleux aux yeux exorbités et aux vêtements trop courts qui dévoilaient ses membres décharnés poussait dans la foule pour se frayer un passage en avant. Un agent de la sécurité plongea vers lui en cherchant à l'atteindre.

Byerley fit signe avec irritation de le, laisser faire.

L'homme efflanqué se trouvait juste en dessous du balcon. Ses paroles inaudibles disparurent dans le hurlement général.

L'orateur se pencha en avant.

— Que dites-vous ? Si vous avez une question légitime, j'y répondrai. (Il se tourna vers un garde proche de lui.) Amenez cet homme ici.

La foule se tendit. On entendit des «silence ! » de tous côtés, qui s'unirent en une immense cacophonie, puis diminuèrent progressivement de façon désordonnée. L'homme efflanqué, rouge et essoufflé affronta Byerley.

— Avez-vous une question ? lui demanda le procureur.

L'autre le regarda et lança d'une voix cassée.

— Frappez-moi !

Il tendit sa joue avec brusquerie.

— Frappez-moi ! Vous dites que vous n'êtes pas un robot. Prouvez-le. Vous ne pouvez pas frapper un être humain, espèce de monstre.

Il y eut un de ces drôles de silences de mort, coupé seulement par la voix de Byerley.

— Je n'ai aucune raison de le faire.

L'homme éclata d'un rire sauvage.

— Vous ne pouvez pas me frapper. Vous n'allez pas me frapper. Vous n'êtes pas un être humain. Vous êtes un monstre, une copie d'homme.

Stephen Byerley, les lèvres serrées, prit son élan, et lui assena à la face des milliers d'assistants et des millions de téléspectateurs un violent coup de poing sur le menton. Ce dernier s'effondra soudain en arrière. Son visage n'exprimait rien d'autre qu'une incroyable surprise.

— Je suis désolé, fit l'orateur. Portez-le à l'intérieur et prenez soin de lui. Je veux lui parler dès que j'aurai terminé ici.

*

**

Lorsque, dans son emplacement réservé, le docteur Calvin fit faire demi-tour à sa voiture et démarra, un seul journaliste avait suffisamment récupéré du choc pour lui courir après en lui criant une question inaudible.

Elle jeta simplement :

— C'e st un être humain.

C'était suffisant. Le journaliste se précipita dans une autre direction.

Le reste du discours fut prononcé, mais personne ne l'entendit.

*

**

Le docteur Calvin et Stephen Byerley se rencontrèrent encore une fois, une semaine avant qu'il ne prête serment Il était tard : minuit passé.

— Vous n'avez pas l'air fatigué, commença-t-elle.

— Je dors peu. Mais ne le dites pas à Quinn, dit en souriant le maire nouvellement élu.

— Je n'en ferai rien. Mais puisque vous en parlez, sa version était vraiment très intéressante. C'est dommage qu'elle ait été détruite. Je pense que vous connaissez sa théorie.

— En partie.

— Elle était très dramatique. Stephen Byerley était un jeune avocat, un orateur puissant, un grand idéaliste doué d'un certain flair pour la

biophysique. Êtes-vous intéressé par la robotique, monsieur Byerley ?

— Seulement par l'aspect légal.

— *Ce* Stephen Byerley l'était. Mais il a eu un accident. Sa femme mourut. Son état à lui empira. Il perdit ses jambes, son visage, sa voix. Une partie de son moral était atteint. Il ne voulut pas subir de chirurgie esthétique, se retira du monde, abandonna sa carrière. Il ne lui restait plus que son intelligence et ses mains. Il réussit alors à se procurer des cerveaux positroniques, dont l'un était complexe, capable de former des jugements sur des problèmes moraux, ce qui est la fonction robotique la plus haute que l'on ait développée jusqu'à présent.

« Il fabriqua un corps autour de ce cerveau, le forma à être tout ce qu'il aurait été et n'était plus. Puis il l'envoya dans le monde sous le nom de Stephen Byerley, et resta dans l'ombre comme le vieux professeur infirme que personne ne voyait jamais...

— Malheureusement, dit le maire, j'ai détruit tout cela en frappant un homme. Les journaux prétendent que c'est vous ce fameux jour qui avez confirmé officiellement mon appartenance au genre humain.

— Comment cela s'est-il passé ? Dites-le-moi, je vous en prie. Ce ne pouvait être un accident.

— Ça ne l'était pas entièrement. Quinn a fait le gros du travail. Puis mes hommes ont commencé à faire circuler le bruit que je n'avais jamais frappé un homme, que je n'en étais pas capable, que si je ne le faisais pas en étant provoqué, je ne pouvais être qu'un robot. Alors j'ai organisé ce stupide discours en public. Grâce à la publicité faite autour de cette affaire quelqu'un a inévitablement donné dans le panneau. Au fond c'était ce que j'appelle une de mes ruses de guerre. En fait c'est l'ambiance artificiellement créée qui a provoqué la scène.

Ensuite les effets psychologiques ont rendu mon élection certaine.

La psychologue hocha la tête.

— Je vois que vous intervenez sur mon terrain, comme tout politicien doit le faire, je suppose. Mais c'est dommage que cette affaire ait eu un tel dénouement. J'aime les robots.

Beaucoup plus que les êtres humains. Si un robot est capable de servir l'administration et l'État, je pense qu'il ferait son travail mieux que quiconque. Selon les lois de la robotique, il serait incapable de nuire aux

hommes, incapable de tyrannie, de corruption, de stupidité, de préjugés envers quiconque. Après avoir rempli ses années de service, il s'en irait, bien qu'immortel, car il ne pourrait pas blesser les êtres humains en leur apprenant qu'un robot les a dirigés. Ce serait l'idéal.

— Sauf qu'un robot pourrait échouer à cause des insuffisances inhérentes à son intelligence. Le cerveau positronique n'a jamais égalé les complexités du cerveau humain.

— Il aurait des conseillers. Un homme n'est pas non plus en mesure de gouverner sans aide.

Byerley regarda la doctoresse avec le plus grand intérêt.

— Pourquoi souriez-vous, docteur Calvin ?

— Parce que M. Quinn n'a pas pensé à tout.

— Vous croyez qu'il y aurait des prolongements à cette histoire ?

— Pas grand-chose. Pendant les trois mois avant l'élection, le Stephen Byerley de M. Quinn, cet homme brisé, était à la campagne pour des raisons mystérieuses. Il est retourné juste à temps pour votre fameux discours. Après tout, ce que le vieil infirme a fait une fois, il pourrait le réitérer, surtout si le deuxième travail est un jeu d'enfant à côté du premier.

— Je ne vous comprends pas bien.

La femme se leva, arrangea sa robe, visiblement prête à partir.

— Un robot peut frapper un être humain sans violer la première loi dans un seul cas. Un seul.

— Lequel ?

Elle était près de la porte.

— Quand l'homme frappé est tout simplement un robot lui-même.

Elle adressa au maire un large sourire. Son visage mince rayonnait.

— Au revoir, monsieur Byerley. J'espère voter dans cinq ans pour votre élection au poste de coordinateur. Stephen Byerley éclata de rire.

— En voilà une drôle d'idée !

La porte se referma derrière elle.

PERSONNE ICI SAUF

Par opposition aux cerveaux positroniques qui appartiennent en propre aux robots d7saac Asimov, les cerveaux électroniques ont été maintes fois évoqués dans le contexte de ce qu'on n'appelait pas encore l'informatique. Le terme d'ordinateur, dont l'emploi s'est généralisé depuis lors, a l'avantage de ne pas être menaçant. Un ordinateur fait ce que son constructeur, puis son programmateur, ont choisi de lui ordonner. Lorsque Asimov écrivit ce récit, en 1951, les limitations – et les possibilités – de ces machines étaient beaucoup moins bien connues ; celles qui étaient en service étaient des monstruosités massives et ridiculement lentes par comparaison avec les modèles qui allaient leur succéder. Mais, les conditions de cette succession apparaissaient encore floues. Il n'était pas interdit d'imaginer, derrière ce flou, quelque héritier du monstre de Frankenstein. Il n'était pas interdit, non plus, de conserver un certain sourire malgré la possibilité de menace : c'est ce qu'Asimov choisit de faire.

Vous voyez, ce n'était pas de notre faute. Nous n'avions pas la moindre idée que quelque chose n'allait pas avant que j'appelle Cliff Anderson et que je lui parle alors qu'il n'était pas là. Qui plus est, je n'aurais jamais su qu'il n'était pas là, si ce n'est qu'il était entré, pendant que je lui parlais.

Non, non, non, non…

Je n'arrive jamais à raconter ça comme il faut. Je m'excite trop… Bon, je ferais aussi bien de commencer par le commencement. Moi, je m'appelle Bill Billings ; mon ami, il s'appelle Cliff Anderson. Je suis ingénieur électricien, il est mathématicien, et nous sommes professeurs au Midwestern Institute of Technology. Maintenant, vous savez qui nous sommes.

Depuis que nous avons quitté l'uniforme, Cliff et moi, on travaille sur des machines i calculer. Vous savez ce que c'est.

Norbert Wiener les a rendu familières par son livre *la Cybernétique*. Si vous avez vu des photos les représentant, vous savez que ce sont de grands trucs. Elles occupent tout un mur et sont compliquées ; très chères, aussi.

Mais Cliff et moi, on avait des idées. Vous voyez, ce qui rend une machine à penser si grande et si chère, c'est qu'elle est pleine de circuits et de lampes, de façon à pouvoir contrôler et diriger de microscopiques courants électriques, ici et là.

Maintenant, ce sont ces faibles courants électriques qui sont importants, aussi…

Un jour, je dis à Cliff :

— Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas contrôler les courants sans toute la sauce autour ?

Cliff dit :

— Pourquoi pas, en effet !

Et il a commencé à envisager le problème sous l'angle mathématique.

Comment nous sommes arrivés en deux ans au point où nous en sommes, ce n'est pas la question. C'est ce que nous avons obtenu après avoir fini qui nous a causé des ennuis. On s'est retrouvés avec quelque chose de haut comme ça, large comme ça à peu près, et profond comme ça, environ.

Non, non. J'ai oublié que vous ne pouviez pas me voir. Je vais vous donner des chiffres. Ça avait environ trois pieds de haut, six de large et deux de profondeur. Pigé ? Il fallait deux hommes pour le transporter, mais ça pouvait être transporté, et c'était ça l'important. Et, écoutez- moi bien, ça pouvait exécuter toutes les opérations que les grands calculateurs peuvent faire.

Peut-être pas aussi vite, mais nous étions en train d'y travailler.

Nous avions -de grandes ambitions pour cette machine, de très grandes ambitions. On pourrait la mettre dans les bateaux et les avions. Et, au bout d'un certain temps, si nous pouvions la faire encore plus petite, on pourrait en mettre dans les voitures.

Cette histoire de voitures nous intéressait tout spéciale ment.

Supposons que vous disposiez d'une petite machine à penser sur votre tableau de bord, reliée au moteur et à la batterie, et équipée de cellules photoélectriques Elle pourrait choisir L'itinéraire idéal, éviter les voitures, s'arrêter aux feux rouges et aller à la vitesse, maximum permise par le terrain. Tout le monde pourrait se reposer sur le siège arrière, et les accidents disparaîtraient.

C'était épatant. C'était tellement excitant, telle ment palpitant chaque fois que nous trouvions une autre astuce, que je pourrais encore pleurer en pensant au jour où j'ai décroché le téléphone pour appeler le laboratoire, et où j'ai tout fait basculer dans le vide-ordures.

J'étais chez Mary Ann ce soir- là... Est-ce que je ne vous ai pas encore parlé de Mary Ann ? Non. Je crois que non.

Mary Ann était la jeune fille qui aurait été ma fiancée s'il n'y avait pas eu deux « si ». L'un étant : si elle avait voulu, et l'autre : si j'avais eu le courage de le lui demander. Elle est rousse, et s'est arrangée pour entasser deux tonnes d'énergie à l'intérieur d'un corps de cinquante kilos, qui s'élance avec grâce depuis le sol jusqu'à une hauteur d'un mètre soixante-cinq. Je mourais d'envie de lui poser la question, vous comprenez, mais chaque fois que je la voyais paraître, enflammant mon

cœur à chacun de ses mouvements, je flanchais.

Ce n'est pas que je ne sois pas bien de ma personne. Les gens me disent que je suis adéquat. J'ai tous mes cheveux ; je mesure près d'un mètre quatre-vingts, et je sais même danser.

C'est seulement que je n'ai rien à lui offrir. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que gagne un professeur d'université. Avec l'inflation et les impôts, il ne reste autant dire rien. Bien entendu, si nous avions en poche les brevets de_ notre machine à penser, ce serait différent. Mais je ne pouvais pas non plus lui demander d'attendre jusque- là. Peut- être, après, quand tout serait terminé...

Bref, j'étais là, debout, à espérer, quand elle entra dans le living-room. Je cherchais le téléphone à tâtons.

Mary Ann dit :

— Je suis prête, Bill. Partons.

Je dis :

— Juste une minute. Je voudrais appeler Cliff. Elle fronça légèrement les sourcils.

— Ça ne peut pas attendre ?

— J'aurais déjà dû lui téléphoner il y a deux heures, expliquai-je.

Ça ne me prit que deux minutes. J'appelai le laboratoire.

Cliff avait décidé de rester pour travailler dans la soirée, et il me répondit. Je lui demandai quelque chose, alors il me dit quelque chose, je lui demandai autre chose et il répondit. Les détails n'ont pas d'importance, mais, comme je vous l'ai dit, il est le mathématicien de l'équipe. Quand je construis les circuits et que je mets les trucs ensemble, c'est lui qui manie les équations et qui me dit si c'est vraiment impossible à faire.

Et alors, juste comme j'avais fini et que je raccrochais, on sonna.

Pendant une minute, je pensai que Mary Ann avait un autre visiteur, et je me raidis quelque peu en la regardant se diriger vers la porte. J'étais en train de griffonner ce que Cliff venait de me dire, tout en la regardant. Mais elle ouvrit la porte, et ce n'était que Cliff.

Il dit :

— Je pensais bien que je te trouverais ici… Hello, Mary Ann. Dis donc, tu ne devais pas m'appeler à six heures ? Tu es une vraie planche pourrie.

Cliff est petit et rondouillard, et toujours prêt à la bagarre, mais je le connais et je n'y fais pas attention. Je dis :

— J'ai eu des choses à faire, et ça m'est sorti de l'idée. Mais je viens de t'appeler, alors, qu'est-ce que ça fait ?

— Tu viens de m'appeler ? Moi ? Quand ?

J'amorçai un geste pour montrer le téléphone, mais mon bras resta en suspens. Juste à ce moment- là, l'univers s'écroula autour de moi. Cinq secondes exactement avant que la sonnette retentisse, j'étais au téléphone en train de parler à Cliff au laboratoire, et le laboratoire est à dix kilo mètres de la maison de Mary Ann.

Je dis :

— Je… je vie ns de te parler.

Je voyais que je ne me faisais pas comprendre. Cliff se contenta de répéter :

— A moi ?

Maintenant, je montrais le téléphone des deux mains.

— Au téléphone. J'ai appelé le laboratoire. Avec *ce* téléphone- là ! Mary Ann m'a entendu. Mary Ann, est-ce que je ne viens pas de parler avec…

Mary Ann dit :

— Je ne sais pas avec qui tu parlais… Bon, alors, on s'en va ?

Ça, c'est tout Mary Ann. Un modèle d'honnêteté.

Je m'assis. Je fis des efforts pour rester très calme et être très clair. Je dis :

— Cliff, j'ai fait le numéro du laboratoire, tu as répondu, je t'ai demandé si tu avais résolu toutes les questions de détail, tu as dit oui, et tu m'as donné les réponses. Les voici.

Je les ai prises en note. Est-ce que c'est correct ou pas ?

Je lui tendis le papier sur lequel j'avais noté les équations.

Cliff les regarda. Il dit :

— Elles sont justes. Mais où as-tu bien pu te les procurer ?

Tu ne les as pas trouvées toi- même, non ?

— Je viens de te le dire. Tu me les as données au téléphone.

Cliff secoua la tête.

— Bill, j'ai quitté le laboratoire à sept heures et quart. Il n'y a personne là-bas.

— J'ai pourtant parlé à quelqu'un, je t'assure. Mary Ann tripotait ses gants.

— On va être en retard, dit-elle.

Je lui fis signe d'attendre un peu, et je dis à Cliff :

— Écoute, est-ce que tu es sûr…

— Il n'y a personne, à moins de compter Junior.

Junior, c'est ainsi que nous appelons notre cerveau mécanique miniaturisé.

On était debout face à face, à se regarder. Les orteils de Mary Ann tapaient sur le sol, comme une bombe à retarde ment attendant le moment d'exploser.

Alors, Cliff éclata de rire. Il dit :

— Ça me fait penser à un dessin humoristique que j'ai vu ces jours-ci. Il y avait un robot qui répondait au téléphone et qui disait :1 Je vous assure, patron, qu'il n'y a personne ici, sauf nous autres, machines à penser. »

Je ne trouvai pas ça drôle. Je dis:

— Allons au laboratoire.

Mary Ann dit :

— Eh, on n'arrivera pas à temps pour le spectacle. Je dis

— Écoute, Mary Ann, c'est très important. Ça ne prendra qu'une minute. Viens avec nous, et on ira au spectacle de là-bas.

Elle dit :

— Le rideau se lève à. …

Mais elle s'interrompit car je l'avais saisie par le poignet, et on partit.

C'est pour vous dire à quel point j'étais excité.

Ordinairement, je n'aurais même pas rêvé de la bousculer. Ce que je veux dire, c'est que Mary Ann est du genre distingué.

Mais j'avais tellement de choses en tête. Je ne me souviens même pas de l'avoir saisie par le poignet, si j'y pense. Mais tout de suite après, je me suis retrouvé dans la voiture, et il y avait aussi Cliff, et aussi Mary Ann, et elle se frottait le poignet en grommelant quelque chose entre ses dents où il était question de grands gorilles.

Je dis :

— Je t'ai fait mal, Mary Ann ?

Elle dit :

— Non, bien sûr que non. Tous les jours, je demande à quelqu'un de me sortir le bras de son articulation, juste pour le plaisir.

Puis elle me donna un coup de pied dans le mollet.

Elle fait des choses comme ça parce que c'est une rousse. En fait, elle est d'une nature très douce, mais elle fait de son mieux pour se conformer à la réputation des rousses.

Je lis clairement dans son jeu, mais je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, pauvre petite !

Nous arrivâmes au laboratoire au bout de vingt minutes.

Le soir, il n'y a personne à l'Institut. Et il a l'air plus vide qu'un bâtiment ordinaire. Vous comprenez, il a été conçu pour être plein d'étudiants affairés, et quand ils ne sont pas là, ça à l'air plus vide que nature. Ou bien c'est seulement parce que j'avais peur de ce qui pouvait nous attendre en haut, dans notre laboratoire. De toute façon, nos pas résonnaient d'une façon gênante, et l'ascenseur automatique était vraiment crasseux.

Je dis à Mary Ann :

— Ça ne prendra pas longtemps.

Elle se contenta d'émettre un petit grognement de mépris. Elle était vraiment ravissante.

Elle ne peut pas s'empêcher d'être ravissante.

Cliff avait la clé du laboratoire, et je regardai par-dessus son épaule quand il ouvrit la porte. Il n'y avait rien à voir.

Junior était là, bien entendu, mais il avait le même air que la dernière fois que je l'avais vu. Ses cadrans n'avaient rien enregistré, et à part ça, ce n'était qu'une boîte, avec un fil partant du dos et branché dans une prise murale.

Cliff et moi, on se plaça de part et d'autre de Junior. Je crois que nous étions bien décidés à lui sauter dessus s'il faisait le moindre mouvement. Mais on s'arrêta, parce que Junior ne faisait rien du tout. Mary Ann le regardait, elle aussi. En fait, elle passa son médius dessus, puis elle regarda son doigt et le frotta contre son pouce pour se débarrasser de la poussière.

Je dis :

— Mary Ann, ne t'approche pas. Reste à l'autre bout de la pièce.

Elle dit :

— C'est tout aussi sale là-bas.

Elle n'était jamais venue dans notre laboratoire, avant, et bien entendu, elle ne comprenait pas qu'un laboratoire, ce n'est pas une chambre de nourrisson, si vous voyez ce que je veux dire. Le concierge vient deux fois par jour, mais il se contente de vider les corbeilles à papier. Environ une fois par semaine, il vient avec une vieille serpillière, fait un peu de boue par terre qu'il étale partout.

— Le téléphone n'est pas à l'endroit où je l'avais laissé. Je dis :

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je l'ai laissé ici, dit-il en me montrant l'endroit.

Et maintenant, il est là.

S'il avait raison, le téléphone s'était rapproché de Junior. J'avalai ma salive et dis :

— Tu ne te souviens peut-être pas bien exactement.

J'essayai de rire, mais ça ne sonnait pas très naturel, et je dis :

— Où est le tournevis ?

— Qu'est-ce que tu vas fa ire ?

— Jeter un coup d'œil à l'intérieur. Juste pour rire. Mary Ann dit :

— Tu va s te salir.

Alors, j'ai enfilé ma blouse de laboratoire. Elle pense à tout, Mary Ann.

Je me mis à manier le tournevis. Bien entendu, quand Junior sera au point, nous aurons des modèles à boîtes d'une seule pièce, entièrement soudées. Nous avons même pensé à des boîtes en plastique moulé de toutes les couleurs, à usage ménager. Pourtant, dans le modèle de laboratoire, il y avait des vis partout, pour que nous puissions le démonter et le remonter aussi souvent que nous le voulions.

Seulement, les vis ne venaient pas. Je grognai et tirai, et je dis

— Il y a un petit plaisantin qui a forcé en remettant les vis.

Cliff dit :

— Tu es le seul qui y touche jamais.

Il avait raison, bien sûr, mais ça ne simplifiait pas la situation. Je me relevai et me passai la main sur le front. Je lui tendis le tournevis :

— Tu veux essaye r ?

Il essaya, et on n'en fut pas plus avancés. Il dit :

— C'est drôle.

Je dis :

— Qu'est-ce qui est drôle ?

Il dit :

— Juste à la minute, j'ai fait tourner une vis. Elle a tourné d'un quart de centimètre, puis le tournevis a glissé.

— Et qu'est-ce qu'il y a de drôle là-dedans ? Cliff se recula, et, tenant le tournevis entre le pouce et l'index, il le posa.

— Ce qu'il y a de drôle, c'est que j'ai vu la vis tourner toute seule d'un quart de centimètre, dans l'autre sens. De nouveau Mary Ann s'énervait. Elle dit :

— Pourquoi vos esprits scientifiques ne pensent-ils donc pas à un chalumeau oxhydrique, puisque vous êtes si pressés.

Nous avions un chalumeau sur un établi, et elle nous le montra du

doigt.

Non, en temps ordinaire, je ne penserais pas plus à me servir d'un chalumeau sur Junior que sur moi- même. Mais j'avais une idée derrière la tête, Cliff avait une idée derrière la tête, et c'était tous les deux la même idée.

Junior ne veut pas qu'on l'ouvre.

Cliff dit :

— A quoi tu penses, Bill ?

Et je dis :

— Je ne sais pas, Cliff.

Mary Ann dit :

— Bon, dépêche-toi, idiot, on va rater le spectacle.

Alors, j'empoignai le chalumeau et je l'ajustai sur le cylindre d'oxygène. J'avais l'impression de m'apprêter à poignarder un ami.

Mais Mary Ann arrêta mes préparatifs en disant :

— Ah, ce que les hommes sont bêtes. Ces vis ne tiennent pas. Vous avez dû tourner le tournevis dans le mauvais sens.

Bon, il y a vraiment peu de chances de tourner un tournevis dans le mauvais sens, mais, comme je n'aime pas contredire Mary Ann, je dis :

— Mary Ann, ne reste pas trop près de Junior. Pourquoi n'attends-tu pas près de la porte ?

Mais à ce moment- là, elle dit :

— Tiens, regarde !

Et il y avait une vis dans sa main, et un trou vide dans la boîte de Junior. Elle l'avait enlevée à la main.

Cliff dit :

— Nom d'un chien !

Et elles tournaient toutes, les vis. Elles tournaient d'elles- mêmes, comme des vers rampant hors de leurs trous, et elles tournaient et tournaient, puis tombèrent. Je les ramassai, à quatre pattes. Il n'y en avait plus qu'une qui tenait.

Elle tint encore un moment, retenant le panneau qui pendait, puis

j'étendis la main. Alors, la dernière vis céda, et le panneau me tomba doucement dans les bras. Je le posai par terre.

Cliff dit :

— Il l'a fait exprès. Il nous a entendu parler du chalumeau, et il a cédé.

En général, son visage est rose, mais maintenant, il était livide.

Moi- même, je me sentais tout drôle. Je dis :

— Qu'est-ce qu'il essaye de nous cacher ?

— Je ne sais pas.

Nous nous penchâmes devant l'ouverture, et pendant un moment, nous ne fîmes rien d'autre que de regarder. J'entendis Mary Ann recommencer à battre la semelle. Je consultai ma montre, et je fus bien obligé de m'avouer qu'il ne nous restait plus beaucoup de temps. En fait, il ne nous restait pas une seconde.

Puis je dia :

— Il a un diaphragme.

Cliff dit :

— Où ?

Et il se pencha pour regarder de plus près.

Je lui montrai quelque chose du doigt :

— Et un haut-parleur.

— Ce n'est pas toi qui l'y as mis ?

— Bien sûr que ce n'est pas moi. Je suis bien placé pour savoir ce que j'y mets. Si c'était moi, je le saurais.

— Alors, comment est-ce que c'est venu là ? On était accroupis par terre et on argumentait. Je dis :

— Il l'a fait lui-même, je suppose. Peut-être qu'il les a fait pousser. Tiens, regarde ça.

De nouveau, je lui montrai quelque chose. En deux endroits différents, à l'intérieur de la boîte, il y avait des ressorts en quelque chose, ressemblant à du tuyau d'arrosage, mais en plus petit et en métal. Les spirales étaient très serrées ; de sorte qu'elles étaient à plat. Au bout de

chaque ressort, le métal se divisait en cinq ou six filaments qui formaient comme de petites spirales auxiliaires.

— Tu n'y as pas mis ça non p lus ?

— No n, je n'y ai pas mis ça non plus.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

Il savait ce que c'était, et je savais ce que c'était. Il fallait bien que quelque chose aille chercher les matériaux dont Junior avait besoin pour se faire des pièces à lui- même ; quelque chose pour aller prendre le téléphone. Je repris le panneau de devant et l'examinai. Il y avait deux trous, fermés par des cercles de métal montés sur charnières, de sorte qu'ils pouvaient s'ouvrir vers l'avant et laisser passer quelque chose par les trous.

Je passai le doigt dans l'un des trous et le montrai à Cliff en disant :

— Et je n'ai pas fait ça non plus.

Mainte nant, Mary Ann regardait par- dessus mon épaule, et, sans prévenir, elle tendit la main. J'étais en train d'essuyer la poussière et la graisse de mes mains avec une serviette en papier, et je n'eus pas le temps de l'arrêter. J'aurais dû y penser, pourtant, je connais Mary Ann ; elle a toujours envie d'aider.

Quoi qu'il en soit, elle tendit le bras pour toucher l'un des – bon, autant dire le mot tout de suite – l'un des tentacules.

Je ne sais pas si elle le toucha ou non. Plus tard, elle prétendit que non. Toujours est- il qu'elle poussa un petit cri, tomba soudain assise et commença à se frotter le bras.

— Toujours la même chose, murmura-t-elle. D'abord, toi, puis, *ça*.

Je l'aidai à se relever.

— Ça doit être un court-circuit, Mary Ann. Je suis désolé mais je t'avais dit…

Cliff dit :

— Mais non ! Il n'y a pas de court-circuit. C'est Junior qui se protège lui- même.

J'avais pensé la même chose. J'avais pensé des tas de choses.

Junior était un nouveau type de machine. Même les équations qui le

contrôlaient étaient différentes de tout ce qu'on avait fait jusqu'alors. Peut-être avait-il quelque chose qu'aucune autre machine n'avait eu avant lui. Peut- être se sentait-il le désir de vivre et de grandir. Peut-être aurait-il le désir de créer d'autres machines, jusqu'à ce qu'il y en ait des millions par toute la terre, luttant avec les humains pour s'en assurer la domination.

J'ouvris la bouche, mais Cliff devait savoir ce que j'allais dire, car il hurla :

— Non. Non, ne le dis pas !

Mais je ne pus m'arrêter. Ça sortit tout seul et je dis :

— Eh bien, on n'a qu'à déconnecter Junior... Qu'est-ce qu'il y a ?

Cliff dit amèrement :

— Parce qu'il écoute ce que tu dis, andouille ! Il a compris le coup du chalumeau, non ? J'allais me glisser derrière lui, mais maintenant, si je fais ça, je vais sans doute m'électrocuter.

Mary Ann continuait à épousseter le derrière de sa robe tout en se plaignant de la saleté du sol, bien que je lui aie dit que je n'en étais pas responsable. Ce que je veux dire, c'est que c'est le concierge qui fait la boue.

De toute façon, elle dit :

— Pourquoi n'enfilez-vous pas des gants de caoutchouc pour arracher le fil électrique ?

Je voyais que Cliff essayait de trouver les raisons pour lesquelles ça ne pourrait pas marcher. Il n'en trouva aucune, de sorte qu'il enfila les gants et se dirigea vers Junior.

Je hurlai :

— Fais attention !

C'était vraiment idiot de dire ça. Bien sûr qu'il faisait attention ; il n'avait pas le choix. Un des tentacules remua, et maintenant, il n'y avait plus aucun doute quant à leur destination.

Il sortit à toute vitesse et vint se placer entre Cliff et le câble électrique. Il resta là, vibrant un peu, ses six doigts en vrille largement écartés. A l'intérieur de Junior, ses lampes commençaient à s'allumer. Cliff n'essaya pas de lutter avec le tentacule. Il recula, et au bout d'un

moment, le tentacule rentra.

Il ôta ses gants de caoutchouc.

Bill, dit-il, ça ne nous mènera à rien. C'est un gadget beaucoup plus malin que tout ce qu'on aurait rêvé construire.

Il a été assez malin pour prendre ma voix pour modèle quand il a construit son diaphragme. Il pourrait devenir assez malin pour apprendre à...

Il regarda par-dessus son épaule et chuchota :

— ... pour apprendre à produire son propre courant et devenir indépendant.

«Bill, il faut que nous l'arrêtions, ou un jour, quelqu'un téléphonera sur la planète Terre, et on lui répondra : «Je vous assure, patron, qu'il n'y a personne ici, sauf nous autres, les machines à penser ! »

— Appelons la police, dis-je. On leur expliquera. Une grenade ou quelque chose comme ça...

Cliff secoua la tête.

— Il ne faut pas que d'autres soient au courant. Ils pourraient construire d'autres Junior, et il semble bien que nous ne sommes pas prêts pour un projet de ce genre, après tout.

— Alors, qu'est-ce qu'on va fa ire ?

— Je ne sais pas.

Je reçus un bon coup en pleine poitrine. Je baissai les yeux, et je vis Mary Ann, qui, une fois de plus, s'apprêtait à cracher le feu. Elle dit :

— Écoute, idiot, si nous avons rendez-vous, nous avons rendez-vous, et si nous n'avons pas rendez- vous, nous n'avons pas rendez- vous. Décide-toi.

Je dis :

— Mais, Mary A... .

Elle dit :

— Réponds-moi. Je n'ai jamais rien vu de plus ridicule. Je m'habille pour aller au spectacle, et tu m'emmènes dans un laboratoire crasseux avec une machine dingue, et nous passons toute la soirée à tourner des boutons.

— Mais, Mary Ann, je ne suis pas… .

Elle n’écoutait pas ; elle parlait. Je voudrais bien me souvenir de ce qu’elle ajouta. Et puis, c’est peut-être aussi bien que je ne m’en souvienne pas, car ce n’était pas très flatteur.

De temps en temps, j’arrivais à placer un : « Mais, Mary Ann… », et chaque fois, il sombrait sous le flot des paroles de Mary Ann.

En fait, c’est une très douce créature, et c’est seulement quand elle s’énerve qu’elle devient loquace et déraisonnable.

Bien entendu, avec des cheveux roux, elle se sent obligée de s’énerver assez souvent. Du moins, c’est ma théorie. Il faut qu’elle se montre à la hauteur de ses cheveux roux.

En tout cas, la première chose dont je me souvienne très bien après ça, c’est que Mary Ann termina en me marchant sur le pied droit, puis se retourna pour partir. Je, courus après elle en répétant une fois de plus :

— Mais, Mary Ann… .

Puis, Cliff se mit à crier à notre intention. Généralement, il ne fait pas attention à nous, mais cette fois, il vociférait :

— Pourquoi est-ce que tu ne lui demandes pas de t’épouser, espèce d’idiot ?

Mary Ann s’arrêta. Elle avait atteint le seuil, mais elle ne se retourna pas. Je m’arrêtai aussi, sentant les mots s’arrêter dans ma gorge. Je ne pouvais même plus faire passer un : « Mais, Mary Ann… »

Cliff continuait à vociférer à l’arrière-plan. Je l’entendais comme s’il avait été à un kilomètre. Il hurlait :

— Je l’ai eu ! Je l’ai eu !

Puis, Mary Ann se retourna, et elle était si belle… Est-ce que je vous ai dit qu’elle a les yeux verts avec un soupçon de bleu ? Enfin, elle était si belle que tous les mots s’embouteillèrent dans ma gorge, et sortirent en faisant le petit son bizarre qu’on émet quand on déglutit.

Elle dit :

— Tu voulais me dire quelque chose, Bill ?

Bon, Cliff m’avait mis ça dans la tête. Ma voix était rauque, et je dis :

— Est-ce que tu veux m’épouser, Mary Ann ? A la minute même où

je dis ça, je le regrettai, parce que je pensai qu'elle ne voudrait plus me parler de sa vie. Mais deux minutes après, j'étais bien content de l'avoir dit, parce qu'elle me jeta ses deux bras autour du cou et se haussa sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Il me fallut un moment pour réaliser ce qui m'arrivait, et alors, je lui rendis son baiser. Cela dura assez longtemps, jusqu'à ce que Cliff me tape sur l'épaule pour attirer mon attention.

Je me retournai et dis d'un ton hargneux :

— Qu'est-ce que tu veux, nom d'un chien ?

J'étais un peu ingrat. Après tout, c'est lui qui avait tout mis en train.

Il dit :

— Regarde !

A la main, il tenait le câble électrique qui amenait le courant à Junior. Je dis :

— Alors, il est déconnecté.

— Et comment !

— Et comment tu t'y es pris ?

Il dit :

— Junior était si occupé à vous regarder vous disputer, toi et Mary Ann, que j'en ai profité pour me glisser derrière lui. Le numéro de Mary Ann, c'était très bien.

Cette remarque me déplut, parce que Mary Ann est une jeune fille très digne et réservée, et qu'elle ne fait pas des « numéros ». Mais j'étais trop occupé pour ergoter avec lui. Je dis à Mary Ann :

— Je n'ai pas grand-chose à t'offrir, Mary Ann ; juste un traitement de professeur. Et maintenant que nous avons démantelé Junior, il n'y a même plus d'espoir de... Mary Ann dit :

— Ça m'est égal, Bill. J'étais prête à renoncer, idiot de mon cœur. J'avais pratiquement tout essayé...

— Tu m'as donné des coups de pied dans les mollets et tu m'as écrasé les orteils.

— Je ne savais plus quoi faire d'autre. J'étais dans une situation désespérée.

La logique ne me parut pas très claire, mais je me tus parce que je repensai au spectacle. Je consultai ma montre et dis :

— Écoute, Mary Ann, si on se dépêche, on arrivera à temps pour le deuxième acte.

Elle dit :

— Qui a envie d'aller au théâtre ?

Je me remis à l'embrasser, et finalement, on n'alla pas au théâtre.

Maintenant, il n'y a plus qu'une petite chose qui me tracasse. Mary Ann et moi, on est mariés et parfaitement heureux. Je viens d'avoir de l'avancement. Cliff continue à travailler sans relâche pour trouver un moyen de construire un Junior contrôlable, et il avance.

Il ne s'agit donc pas de cela.

Voyez-vous, je parlai à Cliff le lendemain, pour lui dire que. Mary Ann et moi on allait se marier, et pour le remercier de m'avoir donné l'idée. Et, après m'avoir regardé dans les yeux pendant une minute, il me jura qu'il n'avait rien dit ; qu'il n'avait pas crié pour me dire de la demander en mariage.

Bien entendu, il y avait autre chose dans la pièce qui avait la voix de Cliff.

J'ai toujours peur que Mary Ann l'apprenne. C'est la femme la plus douce du monde, je le sais, mais elle est rousse. Elle ne peut pas s'empêcher d'essayer de justifier la réputation des rousses. Mais est-ce que je ne vous l'ai pas déjà dit ?

Quoi qu'il en soit, qu'est-ce qu'elle dira si elle découvre jamais que je n'ai pas eu l'idée de la demander en mariage avant qu'une machine ne me le dise ?

CROIRE

Asimov se détacha progressivement d'Astounding, *au fur et à mesure que Campbell augmentait son intérêt pour des domaines para-scientifiques tels que la perception extra-sensorielle, la télépathie, etc. Après 1950, la signature d'Asimov ne disparut pas totalement* d'Astounding, *mais on ne la vit plus aussi régulièrement qu'au cours de la décennie précédente. La lévitation, c'est-à-dire la faculté de soulever un corps par la simple volonté, est un des « pouvoirs » auxquels Campbell s'intéressait. Lui-même était manifestement tout prêt à y croire. Mais quelle serait la situation d'une personne qui posséderait un tel pouvoir et qui se heurterait à l'incrédulité de son entourage ? Telle était en substance la question que Campbell posa à Asimov, vers la fin de 1952, en guise d'idée de récit. Asimov ne fut manifestement pas enthousiasmé par l'élément de lévitation, mais la notion de preuve, de démonstration à fournir en vue de convaincre, semble l'avoir intéressé, et il parvint à en faire l'élément principal de son récit.*

En déplaçant l'intérêt majeur du phénomène vers la démonstration, Asimov se sentait plus à l'aise, et il écrivit à son habitude une succession de scènes au cours desquelles les conversations menaient l'action. Voici donc une sorte de rareté : Asimov le rationaliste apportant (sur demande, il est vrai) de l'eau au moulin extra-sensoriel de Campbell.

« As-tu jamais rêvé que tu étais en train de voler Jane » Roger Toomey, docteur ès sciences, posa la question à sa femme. Jane Toomey leva les yeux : « Bien sûr ! »

Ses doigts agiles n'arrêtèrent pas leurs manipulations rapides du fil avec lequel un petit napperon compliqué et tout à fait inutile était en cours de création. Le poste de télé vision murmurait sourdement dans la pièce et personne, par l'effet d'une longue habitude, ne prêtait attention aux images sur son écran.

Roger dit : « Tout le monde, à un moment ou à un autre, rêve qu'il vole. C'est universel. Cela m'est arrivé souvent. C'est ce qui m'ennuie. »

Jane dit : « Je ne comprends pas où tu veux en venir, chéri. Je déteste avoir à dire ça. » Elle compta ses points à mi-voix.

« Quand on y pense, cela prête à penser. On ne rêve pas vraiment qu'on vole. On n'a pas d'ailes ; du moins n'en ai-je jamais eu. Cela n'exige pas d'effort particulier. On flotte simplement. C'est cela, on flotte.

— Quand je vole, dit Jane, je ne me souviens d'aucun détail. Sauf une fois où j'ai atterri au sommet du City Hall toute nue. Pourtant, personne ne semble jamais prêter la moindre attention à vous quand vous êtes nue dans un rêve. Jamais remarqué ça ? On est mort de rire mais les gens passent simplement sans vous voir. »

Elle tira le fil et la pelote roula hors du sac et tomba sur, le plancher. Elle n'y prêta pas attention.

Roger hocha lentement la tête. A cet instant, son visage était pâle et respirait le doute. Il paraissait tout anguleux avec ses pommettes hautes, son long nez droit et sa pointe de cheveux sur le front. Il avait trente-cinq ans.

Il dit : « T'es-tu jamais demandé pourquoi tu rêves que tu flottes ?

— Non. »

Jane Toomey était blonde et menue. Sa grâce avait cette fragilité qui ne s'impose pas à vous mais vous prend par surprise. Elle avait des yeux bleus brillants et les joues roses d'une poupée de porcelaine. Elle avait

trente ans.

Roger dit : « Bien des rêves ne sont que l'interprétation faite par le cerveau d'un stimulus mal compris. Les stimuli sont obligés de trouver un contexte raisonnable en une fraction de seconde. »

Jane dit : «De quoi parles-tu, chéri ? »

Roger répondit : « Voilà, un jour j'ai rêvé que j'étais dans un hôtel en train d'écouter une conférence de physique ; j'étais avec de vieux amis. Tout paraissait normal. Soudain, il y eut un bruit confus de cris et sans aucune raison je pris peur. Je me précipitai sur la porte, mais elle ne voulait pas s'ouvrir. Un à un, mes amis disparaissaient. Ils n'avaient aucun mal à quitter la pièce, mais je ne pouvais voir comment ils y parvenaient. Je les appelais en criant mais ils m'ignoraient.

« J'eus la conviction que l'hôtel était en feu. Je ne sentais aucune fumée. Je savais seule me nt qu'il y avait un incendie. Je me précipitai à la fenêtre et pus voir un escalier d'incendie à l'extérieur de l'immeuble. Je fonçai à chaque fenêtre, l'une après l'autre, mais aucune ne menait à l'escalier d'incendie. J'étais à présent totalement seul dans la pièce. Je me penchai à la fenêtre, appelant désespérément. Personne ne m'entendit.

« Puis les voitures de pompiers arrivèrent, petites taches rouges fonçant dans les rues. Je me souviens parfaitement de ça. Les sirènes d'alarme rugissaient sur un ton aigu pour dégager le trafic. Je pouvais les entendre, de plus en plus fort jusqu'à ce que le son me donne mal au crâne. Je me réveillai et, bien entendu, c'était la sonnerie du réveil qui retentissait.

« Eh bien, je ne peux avoir rêvé un long rêve chargé de parvenir au moment de la sonnerie du réveil de façon à ce qu'elle crée élégamment l'alarme dans le travail du rêve. Il est beaucoup plus raisonnable de supposer que le rêve a commencé au moment où la sonnerie s'est mise en marche et a accumulé toute son impression de durée en une fraction de seconde. Ce ne fut qu'un artifice rapide de mon cerveau pour expliquer ce bruit soudain qui brisait le silence. »

A présent, Jane fronçait les sourcils. Elle posa son crochet.

« Roger ! Tu te conduis bizarrement depuis que tu es rentré de l'université. Tu n'as presque rien mangé et maintenant, cette conversation ridicule. Je ne t'ai jamais vu si morbide. Ce qu'il te faut, c'est un peu de bicarbonate.

— J’ai besoin d’un peu plus que ça, dit Roger à voix basse.

Eh bien, qu’est-ce qui provoque un rêve où l’on flotte ?

— Si tu n’y vois pas d’inconvénient, changeons de sujet. »

Elle se leva, et d’une main ferme haussa le son de la télévision. Un jeune homme aux joues creuses et à la voix de ténor haussa soudain la voix et l’assura, avec suavité, de son amour éternel.

**

Roger baissa le son de nouveau et resta debout le dos tourné à l’appareil.

— Lévitation ! dit-il. C’est cela. Il doit y avoir un moyen qui permet aux êtres humains de flotter. Ils en ont la capacité. Seulement, ils ne savent pas comment utiliser cette capacité – sauf quand ils dorment. C’est pourquoi, parfois, ils s’élèvent un petit peu, peut-être d’un ou deux millimètres. Cela ne suffirait à personne pour le remarquer, même si l’on regardait, mais cela devrait suffire à fournir la sensation particulière qui déclenche un rêve où l’on flotte.

— Roger, tu délires. J’aimerais que tu arrêtes. Vraiment.

Il poursuivit : « Parfois, nous sombrons lentement et la sensation disparaît. Puis, de nouveau, la maîtrise du vol s’arrête brusquement et nous tombons. Jane, as-tu jamais rêvé que tu tombais ?

— Si, évid…

— Tu te trouves accrochée au rebord d’un immeuble ou tu es assise au bord d’une chaise, et brusquement tu dégringoles.

C’est l’horrible commotion de la chute et tu te brises en te réveillant, le souffle coupé, le cœur battant. Tu *es* tombée. Il n’y a pas d’autre explication. »

L’expression de Jane, après être lentement passée de l’ahurissement à l’inquiétude, fondit brusquement en un amusement timide.

— Roger, tu es *diabolique*. Et tu m’as bien eue ! Oh, quel blagueur !

— Hein ?

— Oh, arrête. Tu ne peux pas te payer ma tête davantage.

Je sais exactement ce que tu es en train de faire. Tu es en train de bâtir une intrigue pour une histoire et tu l'essayes sur moi.

J'ai mieux à faire que de t'écouter.

Roger parut saisi et même un peu troublé. Il vint vers elle et la regarda.

— Non, Jane.

— Je ne vois pas pourquoi non. Tu parles d'écrire des histoires d'imagination depuis que je te connais. Si tu as trouvé une intrigue, tu ferais mieux de la mettre par écrit. Ce n'est pas la peine de simplement m'effrayer avec.

Ses doigts volaient tandis que son humeur montait.

— Jane, ce n'est pas une histoire.

— Mais ce que...

— Quand je me suis éveillé ce matin, *je suis tombé sur le matelas !*

Il la regarda fixement sans ciller. « Je rêvais que je volais, dit- il. C'était clair et distinct. Je me souviens de chaque instant.

Au réveil, je gisais sur le dos. Je me sentais bien et totalement heureux. Je me suis seulement un peu demandé pourquoi le plafond paraissait si bizarre. Je bâillai, m'étirai et *touchai* le plafond. Durant une minute, je pus seulement regarder mon bras qui s'élevait et allait toucher difficilement le plafond.

« Alors, je me retournai. Je n'ai pas bougé un muscle, Jane. Je me suis retourné d'une seule pièce car je le voulais. Je me trouvais à un mètre cinquante au-dessus du lit. Tu étais là dans le lit, en train de dormir. J'étais effrayé. Je ne savais pas comment descendre, mais au moment où je pensai descendre, je tombai. Je tombai lente ment. Tout le processus se déroula sous un contrôle parfait.

« Je suis resté quinze minutes au lit avant d'oser bouger. Puis je me suis levé, lavé, habillé et je suis allé travailler. »

Jane s'efforça de rire : « Chéri, tu devrais écrire cela. Mais c'est très bien. Seulement, tu travailles trop.

— S'il te plaît, ne dis pas de bêtises.

— Les gens travaillent trop, même si c'est une bêtise de le dire. Après tout, tu as simplement rêvé quinze minutes plus longtemps que tu ne le croyais.

— Ce n'était pas un rêve.

— Bien sûr que si. Je ne peux même pas calculer le nombre de fois où j'ai rêvé que je m'éveillais, m'habillais et faisais le petit déjeuner ; puis je me réveillais vraiment et je découvrais que tout était à refaire. J'ai même rêvé que je rêvais, si tu vois ce que je veux dire. Cela peut être terriblement troublant.

— Écoute, Jane. Je me suis adressé à toi pour un problème parce que tu es la seule personne vers qui je crois pouvoir aller.

Je t'en prie, prends- moi au sérieux. »

Les yeux bleus de Jane s'ouvrirent largement. « Chéri ! Je te prends autant au sérieux que je le peux. C'est toi le professeur de physique, pas moi. Toi tu sais ce qu'est la gravitation, pas moi. Me prendrais-tu au sérieux si je te disais que je me suis retrouvée en train de flotter ?

— Non, *non* ! C'est ça le diable. Je ne veux pas le croire ; seulement, c'est arrivé. Ce n'était pas un rêve, Jane. J'ai tenté de me dire que ça l'était. Tu ne peux pas t'imaginer combien je me le suis dit… Au moment où je suis arrivé au cours, j'étais sûr qu'il s'agissait d'un rêve. Tu n'as rien remarqué en moi de bizarre au petit déjeuner ? Non ?

— Si, maintenant que j'y pense.

— Eh bien, ce n'était pas très bizarre, sinon tu l'aurais remarqué. En tout cas, j'ai fait ma conférence de neuf heures sans problème. A onze heures, j'avais complètement oublié l'incident. Mais, juste après le déjeuner, j'ai eu besoin d'un bouquin. J'avais besoin du Page bon, le livre importe peu ; j'en avais besoin, c'est tout. Il se trouvait sur un rayon du haut mais j'aurais pu l'atteindre. Jane… »

Il s'arrêta.

— Eh bien, continue, Roger.

— Voyons, as-tu jamais essayé d'attraper quelque chose qui se trouve juste un cran plus loin ? Tu te courbes et tu fais automatiquement un pas dans sa direction tout en avançant la main. C'est totalement involontaire. Ce n'est que la coordination d'ensemble de ton corps.

— Très bien. Et alors ?

— J'avançai pour saisir le livre et fis automatiquement un pas vers le haut. En l'air, Jane ! Dans le vide !

— Je vais appeler Jim Sarle, Roger.

— Je ne suis pas malade, sacré nom !

— Je crois qu'il devrait te parler. C'est un ami. Ce ne sera pas une visite de médecin. Il parlera simplement avec toi.

— Et quel bien cela fera-t-il ?

Le visage de Roger devint rouge d'une colère soudaine.

— Voyons. A présent, assieds-toi, Roger. S'il te plait. Elle se dirigea vers le téléphone.

Il s'interposa en lui saisissant le poignet. « Tu ne me crois pas.

— Oh, Roger !

— N o n.

— Je te crois. Naturellement que je te crois. Je veux seulement...

— Oui, tu veux seulement que Jim Sarle me parle. C'est ainsi que tu me crois. Je suis en train de dire la vérité mais toi tu veux que je parle à un psychiatre. Eh bien, tu n'as pas besoin de me croire sur parole. Je peux te prouver ça. Je peux prouver que je suis capable de flotter.

— Je te *crois*.

— Ne fais pas l'idiote. Je crois que je vais me fâcher. Reste tranquille. A présent, regarde- moi. »

Il alla jusqu'au milieu de la pièce et sans prévenir s'éleva du sol. Il *pendait, les jambes dans le vide ; avec* le bout de ses chaussures à quinze centimètres du tapis.

Les yeux et la bouche de Jane formaient trois O bien ronds. Elle murmura : «Descends, Roger. Oh, grand Dieu, descends. »

Il se laissa tomber, ses pieds touchant le sol sans le moindre bruit. «Tu vois ?

— O, mon... O mon... »

Elle le fixait du regard, mi-effrayée, mi- malade.

Au poste de télévision, une nana chantait sourdement que de voler

haut dans le ciel avec un gars était son idée de ne rien fiche du tout.

*

**

Roger Toomey avait les yeux ouverts dans l'obscurité de la chambre. Il chuchota : «Jane.

— Oui ?

— Paroles américaines tirées de I *get a kick out of you,* de Cole Porter.

— Tu ne dors pas ?

— Non.

— Je ne peux pas dormir non plus. Je m'accroche au haut du lit pour être sûr de ne pas... Tu sais... »

Sa main s'agita fiévreusement et lui toucha le visage.

Elle tressaillit et se recula d'un seul coup comme s'il avait porté une charge électrique.

Elle dit : «Excuse- moi, je suis un peu nerveuse.

— Ça va. De toute façon, je quitte le lit.

— Que vas-tu fa ire ? Il fa ut que tu dormes.

— Mais je ne peux pas ; aussi il n'y a aucune raison pour que je t'empêche toi aussi de dormir.

— Peut-être qu'il ne se passera rien. Cela n'arrive pas forcément toutes les nuits. Cela ne s'est pas produit avant la nuit dernière.

— Comment le savoir ? Peut-être que je ne suis jamais monté aussi haut. Peut- être que je ne me suis jamais réveillé et surpris moi- même. Quoi qu'il en soit, à présent, ce n'est pas pareil. »

Il était assis dans le lit, les jambes repliées, les bras autour des genoux, le front reposant sur eux. Il repoussa le drap et se frotta la joue contre la flanelle de son pyjama.

Il dit : « A présent, cela sera différent. Mon cerveau est entièrement

occupé par cette histoire. Pour peu que je m'endorme, pour peu que je ne me retienne pas consciemment, eh bien, je m'élèverai.

— Je ne vois pas pourquoi. Cela doit demander un effort considérable.

— C'est ça le problème, non ?

— Mais tu luttes contre la gravité, n'est-ce pas ?

— Je sais, mais cela ne réclame aucun effort. Regarde, Jane, si je *pouvais* seulement comprendre ça, je n'y pense rais pas tant. »

Il laissa pendre ses pieds hors du lit et se leva. «Je ne veux pas en parler. »

Sa femme murmura : «Je ne le désire pas non plus. » Elle se mit à pleurer, retenant ses sanglots et les transformant en gémissements étranglés dont le bruit était bien pire.

Roger dit : «Excuse-moi, Jane. Je t'ai mis dans tous tes états.

— Non, ne me touche pas. Simplement… laisse-moi simplement seule. »

Il s'éloigna du lit de quelques pas incertains.

Elle dit : «Où vas-tu ?

— Sur le divan du salon. Peux-tu m'aider ?

— Comment ce la ?

— Je voudrais que tu m'attaches.

— T'attacher ?

— Avec deux courroies. Sans trop serrer afin que je puisse me retourner si j'en ai envie. Cela ne te gêne pas ? »

Ses pieds nus étaient déjà à la recherche de ses mules sur le plancher près du lit. « Très bien », soupira-t-elle.

*

**

Roger Toomey s'assit dans le petit trou de souris qui lui servait de bureau et regarda la pile de copies d'épreuve devant lui. A ce moment-là,

il ne voyait pas comment il allait les corriger.

Il avait donné cinq cours sur l'électricité et le magnétisme depuis la fameuse nuit où il avait flotté. Pourtant, il était arrivé jusqu'au bout, même si ce n'avait pas été comme sur des roulettes. Les étudiants posaient des questions ridicules, probablement parce qu'il n'avait pas été aussi clair qu'il l'était habituellement.

Aujourd'hui, il s'était épargné une conférence en donnant une épreuve surprise. Il ne se fatigua pas à en préparer une nouvelle. Il reprit simplement des questions qu'il avait posées plusieurs années auparavant.

Maintenant, il avait les copies et il lui fallait les noter.

Pourquoi ? Quelle importance, ce qu'ils disaient ? Ou ce que quiconque pouvait dire ? Était-ce tellement important de connaître les lois de la physique ? Si on en venait là, que signifiaient les lois ? Existaient-elles vraiment ?

Ou était-ce tout simplement un amas confus d'où rien de méthodique ne pouvait jamais être extrait ? L'univers était- il simplement, malgré son aspect, le chaos originel, toujours en attente que l'Esprit souffle sur lui ?

L'insomnie ne l'aidait guère. Même attaché sur le divan, il ne dormait que par à-coups, et toujours avec des rêves. On frappa à la porte.

Roger cria, mécontent : « Qui est là ? »

Un temps, puis une réponse mal assurée : « C'est mademoiselle monsieur Toomey. J'ai les lettres que vous avez dictées.

— Eh bien, entrez, entrez. Ne restez pas là. »

La secrétaire du département ouvrit la porte au minimum et fit entrer en se faufilant son corps maigre et ingrat dans le bureau. Elle portait une liasse de papiers à la main. A chacun étaient agrafés un double jaune et une enveloppe timbrée portant une adresse.

Roger avait hâte de s'en débarrasser. Ce fut là son erreur. Il se pencha en avant pour prendre les lettres tandis qu'elle approchait et il sentit qu'il quittait son fauteuil.

II avança de cinquante centimètres, toujours en position assise avant de pouvoir se laisser tomber lourdement, perdant l'équilibre et finissant par dégringoler. C'était trop tard.

C'était beaucoup trop tard. Mademoiselle Harroway laissa tomber les lettres d'une main tremblante. Elle poussa un cri perçant et fit demi-tour, se cognant l'épaule contre la porte, carambolant dans le hall et descendant le couloir à toute vitesse dans un fracas de hauts talons.

Roger se leva, se frottant une hanche douloureuse.

«Merde », dit- il avec force.

Mais il ne pouvait pas s'empêcher de comprendre le point de vue de la secrétaire. Il imagina le spectacle tel qu'elle devait l'avoir vu : un homme adulte s'élevant douce ment au-dessus de son fauteuil et planant vers elle en gardant une pose ramassée.

Il ramassa les lettres et ferma la porte de son bureau. Il était très tard ; les couloirs devaient être vides ; elle serait sans doute parfaitement incohérente. Pourtant... Il attendait avec anxiété que la foule se rassemble.

Rien ne se produisit. Peut-être gisait-elle quelque part, évanouie. Roger ressentit comme un point d'honneur de la chercher et de faire son possible pour l'aider, mais il dit à sa conscience d'aller au diable. Jusqu'à ce qu'il découvre exactement ce qui n'allait pas en lui, ce que signifiait exactement ce cauchemar démentiel, il ne devait rien faire pour le révéler.

Rien de plus, en fait, que ce qu'il avait déjà fait.

Il feuilleta les lettres ; une pour chaque chercheur en physique théorique : les plus importants du pays. La capacité locale était insuffisante pour ce genre de phénomène...

Il se demanda si Mlle Harroway avait saisi le contenu des lettres. Il espérait que non. Il les avait délibérément rédigées en langage technique ; plus peut-être qu'il n'était nécessaire. En partie pour être discret ; en partie pour faire sentir aux destinataires que lui, Toomey, était un scientifique reconnu et compétent.

Une à une, il mit les lettres dans les enveloppes appropriées. Les plus grands cerveaux du pays, pensait-il.

Pourraient-ils l'aider ?

Il l'ignorait.

*

**

La bibliothèque était paisible. Roger Toomey ferma le *Journal de physique théorique,* le plaça debout et observa sombrement le dos de l'ouvrage. Le *Journal de physique théorique* ! Que pouvait comprendre l'un quelconque des collaborateurs à ce ramassis savant de balivernes ? Cette pensée le déchirait. Jusqu'à une période récente, ils avaient été pour lui les plus grands hommes du monde.

C'est pourquoi il faisait de son mieux pour s'élever au niveau de leurs codes et de leur philosophie. Avec l'aide que lui apportait Jane – de plus en plus à contrecœur il avait pris des mesures. Il avait tenté de mettre le phénomène en chiffres, d'extraire des rapports, d'évaluer des quantités. Bref, il avait essayé de le vaincre de la seule manière qu'il connaissait : en faisant de lui simplement une autre expression des éternels modes de comportement que doit suivre tout l'univers.

(Doit suivre. Les meilleurs cerveaux disaient cela).

Seulement, il n'y avait rien à mesurer. Il n'y avait absolument aucune sensation d'effort dans sa lévitation. Chez lui – il n'osa pas se tester hors de chez lui, évidemment – il pouvait atteindre le plafond aussi facilement que s'il s'élevait d'un centimètre, sauf que cela prenait plus de temps. S'il avait suffisamment de temps, pensait- il, il pourrait continuer de s'élever indéfiniment ; aller jusqu'à la lune, s'il le fallait.

Durant sa lévitation, il pouvait porter des poids. Le processus devenait plus lent mais il n'y avait aucun surcroît d'effort.

La veille, il était allé voir Jane sans prévenir, un chronomètre à la main.

— Combien pèses-tu ? demanda-t-il.

— Cinquante kilos, répondit-elle.

Elle l'observait avec méfiance.

Il la saisit d'un bras par la taille. Elle tenta de le repousser mais il n'y accorda pas d'attention. Ils montèrent ensemble très lentement. Elle s'accrocha à lui, blanche et raide de terreur.

— Vingt-deux minutes et quinze secondes, dit-il quand sa tête cogna le plafond.

Quand ils redescendirent, Jane s'échappa et se précipita hors de la pièce.

Quelques jours auparavant, il était passé près d'une balance de drugstore qui se trouvait comme une misérable à un coin de rue. La rue était vide : il sauta sur la balance et introduisit sa pièce de monnaie. Bien qu'il soupçonnât quelque chose de cet ordre, ce fut un choc pour lui de découvrir qu'il pesait quinze kilos.

Il se mit à avoir avec lui des poignées de pièces de monnaie et à se peser en toute circonstance. Il était plus lourd les jours où le vent était vif, comme s'il lui fallait du poids pour ne pas s'envoler.

L'adaptation était, automatique. Quelle que fût la cause de sa lévitation, elle maintenait un équilibre entre le confort et la sécurité. Mais il pouvait appliquer un contrôle de sa conscience sur sa lévitation exactement comme sur sa respiration. Il pouvait se trouver sur une balance et obliger l'aiguille à monter presque à son poids total et descendre, évidemment, jusqu'à zéro.

L'avant-veille, il avait acheté une balance et tenté de mesurer le moment où il pouvait changer de poids. Cela ne lui fournit aucune aide. L'instant – quel qu'il fût – passait plus vite que l'aiguille ne pouvait l'indiquer. Tout ce qu'il fit, ce fut de rassembler des données sur des cœfficients de compressibilité et des moments d'inertie.

Très bien : qu'est-ce que cela donnait au total ?

Il se leva et quitta la bibliothèque avec effort, lé dos courbé. Il touchait les tables et les chaises tout en marchant le long d'un côté de la pièce, et gardait aussi la main discrètement posée sur le mur. Il devait le faire, il le savait. Le contact avec la matière le tenait continuelle ment informé sur son état en ce qui concerne le sol.

— Si sa main perdait le contact avec une table ou glissait plus haut contre le mur… ça y était.

Le couloir était occupé par quelques étudiants, comme à l'accoutumée. Il les ignora. Ces derniers temps, ils avaient peu à peu appris à ne pas le saluer. Roger imagina que certains en étaient venus à le

prendre pour quelqu'un de bizarre et que la plupart commençaient sans doute à le détester.

Il passa devant l'ascenseur. Il ne le prenait jamais plus ; surtout pour descendre. Quand l'ascenseur commençait sa chute, il lui était impossible de ne pas s'élever en l'air, ne fût-ce qu'un instant. Il avait beau guetter le moment au passage, il sautait et les gens se retourneraient pour le regarder.

Il atteignait la rampe en haut de l'escalier et juste avant que sa main ne la saisisse, l'un de ses pieds cogna l'autre. C'était le pire faux pas qu'on puisse imaginer. Trois semaines plus tôt, Roger se serait étalé dans l'escalier.

Cette fois-ci, son système autonome se mit en marche et, se penchant en avant, comme un aigle aux ailes déployées, doigts étendus, jambes à moitié arquées, il descendit en planant.

Comme s'il avait été attaché à des fils.

Il était trop abasourdi pour se remettre d'aplomb, trop paralysé par la terreur pour faire quoi que ce soit. A moins de soixante centimètres de la fenêtre qui se trouvait en bas de l'étage, il s'arrêta automatiquement, en vol stationnaire.

Deux étudiants se trouvaient à l'étage où il était descendu, tous deux à présent serrés contre le mur ; trois autres se tenaient en haut des marches ; deux sur un escalier plus bas ; et un avec lui sur le palier, tellement près, qu'il aurait pu le toucher.

Il y eut un grand silence. Tous le regardaient.

Roger se redressa, atterrit et descendit en courant l'escalier, bousculant rudement un étudiant hors de son chemin.

Derrière lui, les conversations devinrent des exclamations.

*

**

— Le docteur Morton veut me voir ? Roger se retourna dans son fauteuil, en tenant ferme ment l'un des bras du meuble.

La nouvelle secrétaire du département acquiesça : «Oui, monsieur Toomey. »

Elle s'en alla rapidement. Dans le court laps de temps écoulé depuis que Mlle Harroway avait donné sa démission, elle avait appris que M. Toomey avait quelque chose de *détraqué* en lui. Les étudiants l'évitaient. Aujourd'hui, dans la salle de cours, les places du fond étaient remplies d'étudiants qui chuchotaient. Les places de devant étaient vides.

Roger regarda dans le petit miroir mural près de la porte. Il ajusta sa veste et ôta quelque poussière, mais cette opération ne contribua guère à l'amélioration de son aspect. Son teint était devenu olivâtre. Il avait perdu au moins cinq kilos depuis que cela avait commencé, bien que, naturellement, il n'eût aucun moyen de savoir vraiment quel poids exact avait perdu. Il semblait générale ment en mauvaise santé, comme si sa digestion était perpétuellement brouillée avec lui et gagnait chaque dispute.

Il ne craignait aucunement cette entrevue avec le président du département. Il était parvenu à un cynisme déclaré en ce qui concernait les incidents de lévitation. Apparemment, les témoins ne disaient rien. Mlle Harroway s'était tue. Rien ne faisait penser que les étudiants de l'escalier eussent parlé.

En rectifiant une dernière fois sa cravate, il quitta son bureau.

Le bureau du docteur Philip Morton ne se trouvait pas trop loin en dessous du hall, ce qui était un fait positif pour Roger. De plus en plus, il cultivait l'habitude de marcher avec une lenteur systématique. Il leva un pied et le posa devant lui, toujours attentif. Il se déplaça le dos résolument voûté, tout en regardant fixement ses pieds.

Le docteur Morton fronça les sourcils à l'entrée de Roger. Il avait de petits yeux, portait une moustache grisonnante médiocrement taillée et un costume négligé. Il avait une réputation médiocre dans le monde scientifique et un penchant marqué à abandonner les tâches d'enseigne ment aux membres de son personnel professoral.

Il dit : «Dites, Toomey, j'ai reçu une lettre des plus étranges de Linus Deering. Lui avez- vous écrit… (Il consulta un papier sur son bureau.) le vingt- deux du mois dernier ? Est-ce votre signature ? »

Roger regarda et acquiesça. Il essaya avec inquiétude de lire la lettre de Deering à l'envers. C'était inattendu. Des lettres qu'il avait envoyées le jour de l'incident avec Mlle Harroway, quatre seulement avaient amené jusque- là une réponse.

Trois d'entre elles avaient consisté en une froide réponse d'un paragraphe unique qui disait plus ou moins : «Ceci est pour accuser réception de votre lettre du vingt-deux. Je ne pense pas pouvoir vous 'aider dans le domaine dont vous débattez. » Une quatrième, de Ballantine, du Tech du Nord-Ouest, avait pompeusement suggéré la création d'un institut pour la recherche en parapsychologie. Roger ne pouvait pas dire si l'autre avait essayé de l'aider ou de l'insulter.

Avec Deering, de Princeton, cela faisait cinq. Il avait eu de grands espoirs en ce qui concernait Deering.

*

**

Le docteur Morton s'éclaircit bruyamment la voix et ajusta une paire de lunettes. «Je vais vous lire ce qu'il dit. Asseyez-vous, Toomey, asseyez-vous. Il dit : « Cher Phill... »

Le docteur Morton leva les yeux un instant avec un sourire légèrement béat. «Linus et moi nous sommes rencontrés à des réunions de la fédération l'an dernier. Nous avons bu cinq verres ensemble. Un gars très bien. »

Il réajusta ses lunettes et revint à la lettre : «Cher Phil : est-ce qu'un certain Toomey se trouve dans ton département ?

J'ai reçu une lettre très bizarre de lui l'autre jour. Je ne sais pas bien ce que je dois faire à ce sujet. En premier lieu, j'ai pensé simplement laisser passer cela comme une nouvelle lettre de déséquilibré. Puis j'ai pensé que, puisque la lettre portait l'en-tête de ton département, tu devais être mis au courant. Peut-être s'agit- il de quelqu'un qui utilise ton personnel comme partie d'un vol à l'américaine. Je te joins la lettre du docteur Toomey pour ta vérification. J'espère pouvoir visiter ton coin...

« Bon, le reste est personnel. » Le docteur Morton plia la lettre, ôta

ses lunettes, les mit dans un étui de cuir et plaça le tout dans la poche intérieure de sa veste. Il croisa les doigts et se pencha en avant.

— A présent, dit-il, je n'ai pas besoin de vous lire votre propre lettre. Était-ce une plaisanterie ? Une farce ?

— Docteur Morton, dit Roger péniblement, j'étais sérieux. Je ne vois rien de mal dans ma lettre. Je l'ai envoyée à très peu de physiciens. Elle parle d'elle-même. J'ai fait des observations sur un cas de... de lévitation et je voulais une information sur de possibles explications théoriques d'un tel phénomène.

Lévitation ! Vraiment !

— C'est un cas authentique, docteur Morton.

— Vous l'avez observé vous-même ?

— Bien sûr.

— Pas de fils cachés ? Pas de miroirs ? Écoutez, Toomey, vous n'êtes pas expert dans ce genre de fraude.

— Il s'agissait d'une série d'observations parfaitement scientifiques. Il n'y a aucune possibilité de fraude.

— Vous auriez dû me consulter, Toomey, avant d'envoyer ces lettres.

— Peut-être, docteur Morton, mais, franchement, je pensais que vous seriez peu réceptif.

— Merci bien. Je n'en espérais pas tant. Et de plus avec l'en-tête du département. Je suis vraiment étonné, Toomey. Écoutez, Toomey, votre vie vous appartient. Si vous avez envie de croire à la lévitation, allez- y, mais uniquement durant votre temps personnel. Dans l'intérêt du départe ment et de l'université, il doit être évident que ce genre de chose ne peut être introduit dans vos affaires scolaires.

« En tout cas, vous avez perdu récemment du poids, n'est-ce pas, Toomey ? Oui, vous ne semblez pas bien du tout.

Si j'étais vous, je verrais un médecin. Un spécialiste des nerfs, peut-être. »

Roger dit avec amertume : « Un psychiatre serait préférable ; n'est-ce pas ce que vous pensez ?

— Eh bien, c'est entièrement votre affaire. En tout cas, un peu de

repos… »

Le téléphone sonna et la secrétaire prit l'écouteur. Elle attira l'attention du docteur Morton et il prit l'autre écouteur.

Il dit : « Allô… Oh, docteur Smithers, oui… humm… Oui, concernant qui ?… Euh, effectivement, il est avec moi en ce moment… Oui… oui, tout de suite. »

Il posa le téléphone et regarda Roger pensivement. « Le doyen veut nous voir tous les deux.

— A quel sujet, monsieur ?

— Il ne l'a pas dit. » Il se leva et marcha vers la porte. « Vous venez, Toomey ?

— Oui, monsieur. » Roger se leva lentement, tout en fourrant le bout d'un pied précautionneusement sous le bureau du docteur Morton.

Le doyen Smithers était un homme maigre au long visage ascétique. Il avait une bouche remplie de fausses dents qui s'adaptaient juste assez mal pour donner à ses zozotements un demi-sifflement particulier.

— Fermez la porte, mademoiselle Bryce, dit-il, je ne prends aucun appel téléphonique pour le moment. Messieurs, asseyez-vous.

Il les fixa des yeux de façon sinistre et ajouta : « Je pense que le mieux est que j'en vienne droit au fait. Je ne sais pas exactement ce que monsieur Toomey est en train de faire, mais il doit arrêter là. »

Le docteur Morton se tourna vers Roger avec étonnement : « Qu'est-ce que vous faites ? »

Roger haussa les épaules d'un air découragé. « Rien que je puisse empêcher. » Après tout, il avait sous-estimé les commérages estudiantins.

« Oh, allons, allons. » Le doyen montrait son impatience. «Je suis sûr d'ignorer combien de cette histoire est à prendre en considération, mais il semble que vous vous soyez engagé dans des trucs de salon ; de stupides trucs de salon totalement inappropriés à l'esprit et à la dignité de cette institution. »

Le docteur Morton dit : «Cela me dépasse complète ment. »

Le doyen fronça les sourcils : « Eh bien, il semble que vous n'ayez pas compris. Cela m'étonne de voir comment la faculté peut demeurer dans l'ignorance complète des choses qui alimentent pratiquement toutes

les conversations des étudiants. Je ne l'avais jamais encore réalisé. J'en ai moi-même entendu parler par hasard ; par un hasard très heureux, en fait, car j'ai pu intercepter un journaliste qui était arrivé ce matin et cherchait quelqu'un du nom de « M.Toomey, le professeur volant ».

— Quoi ? » cria le docteur Morton.

Roger écoutait, le visage défait.

— C'est ce qu'a dit le reporter. Je le cite. Il semble qu'un de nos étudiants ait appelé le journal. J'ai ordonné au journaliste de sortir et de m'envoyer l'étudiant dans mon bureau. Selon celui-ci, M. Toomey volait – j'utilise le mot « volait » car c'est ce que l'étudiant s'obstinait à dire – en descendant un étage, puis il aurait repris son appui sur le sol. Il a prétendu qu'il y avait une douzaine de témoins.

— J'ai simplement dévalé l'escalier, murmura Toomey.

A présent, le doyen Smithers marchait de long en large sur son tapis. Il s'excitait lui-même dans son éloquence fiévreuse.

« Remarquez, Toomey, que je n'ai rien contre les amateurs de théâtre. Au cours de mon séjour dans ce bureau, j'ai lutté constamment contre les préjugés vieillots et la fausse dignité.

J'ai encouragé l'amitié entre les membres de la faculté et je ne me suis même pas opposé à une fraternisation relative avec les étudiants. C'est pourquoi je n'ai aucune objection à votre mise en scène pour les étudiants, *chez vous*.

« Vous devez sûrement vous rendre compte de ce qui se produirait à l'université si une publicité irresponsable était faite sur nous. Aurons-nous un professeur volant pour succéder aux soucoupes volantes ? Si les journalistes entrent en contact avec vous, monsieur Toomey, j'espère que vous démentirez catégoriquement ces affirmations.

— Je comprends, Monsieur le doyen.

— J'espère que nous nous tirerons de cet incident sans préjudice durable. Je dois vous demander, avec toute la fermeté possible, de ne jamais recommencer votre… euh… exploit. Si jamais vous le faites, je vous demanderai votre démission. C'est compris ? Monsieur Toomey ?

— Oui, dit Roger.

— Dans ce cas, bonne journée, messieurs. »

*

**

Le docteur Morton reconduisit Roger dans son bureau.

Cette fois, il chassa sa secrétaire et ferma soigneusement la porte derrière elle.

— Grands dieux ! Toomey, chuchota-t-il est-ce que cette folie a le moindre rapport avec votre lettre sur la lévitation ?

Les nerfs de Roger commençaient à être agacés. «Ce n’est pas évident ? Dans ces lettres, je parlais de moi.

— Vous pouvez voler ? Je veux dire : faire de la lévitation ?

— Peu importe le mo t que vo us choisirez.

— Je n’ai jamais entendu un tel… Sacré nom ! Toomey, est-ce que Mlle Harroway vous a jamais vu en lévitation ?

— Une fois. C’était un accid …

— Évidemment. Maintenant, tout est clair. Elle était tellement hystérique qu’il était difficile de la comprendre. On aurait pu croire que vous lui aviez sauté dessus. Cela semblait vous accuser de… de… » Le docteur Morton parut embarrassé.

«Eh bien, je n’ai pas cru cela. C’était une bonne secrétaire, comprenez-vous, mais certainement pas désignée pour attirer l’attention d’un homme jeune. J’étais vraiment soulagé qu’elle s’en aille. J’ai cru qu’elle allait désormais porter un petit revolver, ou m’accuser. Vous… vous étiez en lévitation, hein ?

— Comment faites-vous ? »

Roger hocha la tête : « C’est ça, mon problème. Je ne sais pas. »

Le docteur Morton se permit un sourire. « Vous n’annulez sûrement pas la loi de la gravitation.

— Eh bien, je crois que si. Il doit y avoir de l’antigravité en jeu d’une façon ou d’une autre. »

L’indignation du docteur Morton d’avoir pu prendre une

plaisanterie au sérieux était notoire. Il dit : «Dites donc, Toomey, il n'y a là rien dont on puisse rire.

— *Rire*. Grand Dieu ! docteur Morton, est-ce que j'ai l'air de rire ?

— Bon... vous avez besoin de repos. Il n'y a aucun doute.

Un peu de repos et cette aberration vous passera. J'en suis sûr.

— Ce n'est pas une aberration. » Roger baissa un instant la tête, puis il dit sur un ton plus calme : «Docteur Morton, je vais vous dire : est-ce que vous aimeriez vous associer avec moi ? De quelque façon que ce soit, cela ouvrira de nouveaux horizons aux sciences physiques. Je ne sais pas comment cela fonctionne, je ne peux pas concevoir la moindre solution.

Nous deux ensemble... »

Pendant ce temps- là, le regard du docteur Morton était envahi par l'horreur.

Roger dit : «Je sais que cela semble étrange. Mais je vous ferai une démonstration. C'est parfaitement légitime.

J'espérais que cela ne serait pas nécessaire.

— Allons, allons. » Le docteur Morton bondit de son fauteuil. « Ne faites pas d'effort. Vous avez besoin d'un grand repos. Je ne crois pas que vous puissiez attendre le mois de juin. Rentrez chez vous directement. Je veillerai à *ce* que votre salaire vous soit versé et je m'occuperai de votre cours.

J'avais l'habitude de le faire moi- même autrefois, vous savez.

— Docteur Morton. C'est important.

— Je sais, je sais. » Le docteur Morton donna une tape sur l'épaule de Roger. « Vraiment, mon garçon, vous semblez patraque. Pour parler, franchement, vous avez l'air crevé. Il vous faut un long repos.

— Je *peux* entrer en lévitation. » La voix de Roger montait à nouveau. «Vous êtes en train, seulement, de vous débarrasser de moi parce que vous ne me croyez pas. Me croyez- vous menteur ? Quels seraient mes motifs ?

— Vous vous énervez sans raison, mon garçon.

Laissez-moi donner un coup de fil. Quelqu'un va vous raccompagner chez vous.

— Je vous dis, que je *peux* entrer en lévitation », hurla Roger.

Le docteur. Morton devint rouge. «Écoutez, Toomey, ne parlons pas de cela. Cela ne m'intéresse pas que vous voliez dans les airs juste maintenant.

— Vous voulez dire que voir n'est pas croire, en ce qui vous concerne ?

— Lévitation ? Non, évidemment. » Le président du département hurlait. « Si je vous voyais voler, j'irais consulter un réfractionniste ou un psychiatre. Je serais plus prêt à me croire dérangé qu'à penser que les lois de la physique... »

Il se reprit et s'éclaircit brusquement la gorge. « Bon, comme je le disais, n'en parlons pas. Je vais simplement donner ce coup de fil.

— Ce n'est pas nécessaire, monsieur. Inutile, dit Roger. Je m'en vais. Je vais me reposer. Au revoir. »

Il sortit rapidement, se déplaçant plus vite qu'il ne l'avait fait ces derniers temps. Le docteur Morton, debout, les mains à plat sur son bureau, regardait avec soulage ment le dos qui s'éloignait.

James Sarle, docteur en médecine, se trouvait dans la salle de séjour quand Roger arriva chez lui. Il était en train d'allumer sa pipe lorsque Roger passa le seuil, refermant les grandes articulations de sa main sur le fourneau. Il secoua l'allumette et son visage coloré se plissa en un sourire.

— Bonjour, Roger. Abandon de la race humaine ? Pas entendu parler de toi depuis un mois.

Ses sourcils noirs se rencontraient au-dessus de l'arc du nez, lui donnant un aspect plutôt sombre qui l'aidait d'une certaine manière à établir l'atmosphère appropriée avec ses patients.

Roger se tourna vers Jane qui était enfoncée dans un fauteuil. Comme à son habitude ces derniers temps, elle avait un air d'épuisement blême sur le visage.

Roger lui dit : « Pourquoi l'as-tu amené ici ?

— Holà ! Holà ! Mon gars, dit Sarle, personne ne m'a amené. J'ai rencontré Jane en ville ce matin et je me suis invité ici. Je suis plus grand qu'elle. Elle n'aurait pu me mettre dehors.

— Tu l'as rencontrée par hasard, je suppose ? Avez-vous des rendez-

vous pour toutes vos coïncidences ? »

Sarle rit : «Disons qu'elle m'a un peu parlé de ce qui se passe. »

Jane dit avec lassitude : «Je suis désolée si tu désapprouves, Roger, mais c'était la première fois que j'avais la chance de parler à quelqu'un qui pourrait comprendre.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il comprend ? Dis-moi, Jim, crois-tu ce qu'elle raconte ? »

Sarle dit : « C'est une chose difficile à croire. Tu l'admettras. Mais j'essaye.

— Très bien... Suppose que je vole. Suppose que j'entre en lévitation immédiatement. Que ferais- tu ?

— Peut-être que je m'évanouirais. Peut-être que je dirais : « Bon sang » Peut-être que j'éclaterais de rire. Pourquoi n'essayes-tu pas, alors nous verrons ? »

Roger le regarda attentivement : «Tu veux vraiment voir ça ?

— Pourquoi pas ?

— Les seuls qui l'aient vu ont crié au secours, se sont enfuis ou ont été glacés d'horreur. Pourras- tu le supporter, Jim ?

— Je crois.

— D'accord ! » Roger s'éleva en glissant de cinquante centimètres et exécuta un lent *entrechat* dix fois de suite : Il resta en l'air, le bout des pieds pointé vers le sol, les jambes l'une contre l'autre, les bras gracieusement ouverts en une amère parodie.

«Mieux que Nijinski, hein, Jim ? »

Sarle ne fit rien de ce qu'il avait imaginé qu'il ferait. II ne fit rien du tout, sauf rattraper sa pipe qui lui échappait des mains.

Jane avait fermé les yeux. Des larmes perlaient lentement sous ses paupières.

Sarle dit : « Descends, Roger. »

Roger descendit. Il prit un siège et dit : «J'ai écrit à des physiciens, des hommes réputés. J'ai expliqué la situation de manière impersonnelle. J'ai dit que je pensais que cela devait être étudié. La plupart m'ont ignoré. L'un d'eux a écrit au patron, à Morton, pour lui demander si j'étais

malhonnête ou fou.

— O h, Roger, chuchota Jane.

— Tu penses que c'est mal ? Le doyen m'a appelé aujourd'hui dans son bureau. Il dit que je dois cesser mes tours de salon. Il paraît que j'ai dégringolé l'escalier et que je me suis mis automatiquement en lévitation pour me protéger. Morton dit qu'il ne pourrait pas croire que je sois capable de voler s'il me voyait le fa ire. Voir n'est pas croire, dans ce cas, dit- il, et il m'ordonne de prendre du repos. Je n'y retourne pas.

— Roger, dit Jane, les yeux largement ouverts, es-tu sérieux ?

— Je ne peux pas y retourner. J'en ai assez d'eux. Des scientifiques !

— Mais que vas-tu fa ire ?

— Je ne sais pas. Roger enfouit sa tête dans ses mains. Il dit d'une voix étouffée

— Toi qui es psychiatre. Pourquoi ne me croit-on pas ?

— Peut-être que c'est un phénomène d'autoprotection, Roger, dit Sarle lentement. Les gens ne sont pas, contents s'ils ne comprennent pas quelque chose. Il y a quelques siècles, quand beaucoup de gens *croyaient* en l'existence de pouvoirs extra sensoriels, celui de voler sur des manches à balai, par exemple, on supposait presque toujours que ces pouvoirs étaient d'origine démoniaque.

« Les gens pensent toujours ainsi. Ils ne peuvent pas croire au diable, au sens littéral, mais ils pensent que ce qui est étrange est le diable. Ils luttent contre la tentation de croire en la lévitation – ou ils ont une peur bleue si le phénomène leur est mis de force sous les yeux. C'est vrai, aussi regardons cela en face : »

Roger hocha la tête : « Tu parles des gens ; moi je parle des scientifiques.

— Les scientifiques sont des gens.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Voici un phénomène.

Ce n'est pas de la sorcellerie. Je n'ai pas signé de pacte avec le diable. Jim, il doit y avoir une explication naturelle. Nous ne savons pas tout ce que l'on peut savoir au sujet de la gravitation. En fait, nous ne savons presque rien. Ne crois-tu pas qu'il puisse être tout juste

concevable qu'il existe une méthode biologique pour annuler la gravité ? Peut-être suis-je un mutant de quelque espèce. J'ai un… eh bien, appelons ça un muscle… qui peut abolir la gravité. Du moins peut-il abolir l'effet de la gravité sur moi. Bon, étudions cela. Pourquoi rester à ne rien faire ? Si nous avons de l'antigravité, pense à ce que cela signifiera pour la race humaine.

— Arrête, Rog, dit Sarle. Pense un peu à ce qui se passe.

Pourquoi es-tu si malheureux à cause de ça ? Selon Jane, tu étais presque fou de terreur la première fois que cela est arrivé, *avant* d'avoir un moyen quelconque de savoir que la science allait t'ignorer et queues supérieurs ne seraient pas réceptifs.

— C'est vraie, murmura Jane.

Sarle dit : « Maintenant, pourquoi le seraient- ils ? Te voici avec un grand, un merveilleux et nouveau pouvoir ; une liberté soudaine par rapport à l'attraction inexorable de la gravité. »

Roger dit : «Oh, ne sois pas idiot. C'était… horrible. Je ne pouvais pas comprendre cela. Je ne peux toujours pas.

— C'est exact, mon gars. C'était quelque chose que tu ne pouvais pas comprendre, *c'est pourquoi* cela était affreux. Tu es un scientifique, spécialisé en physique. Tu *sais ce* qui fait marcher l'univers. Ou si tu ne le sais pas, tu sais que quelqu'un le sait. Même s'il y a un certain point que personne ne comprend, tu sais qu'un jour quelqu'un saura. Le mot clé est *savoir*. C'est une part de ta vie. Maintenant, tu te trouves face à face avec un phénomène que tu considères comme une violation des lois fondamentales de l'univers. Les scientifiques disent : deux masses doivent s'attirer mutuellement selon une règle mathématique stricte. C'est une propriété inaliénable de la matière et de l'espace. Il n'y a aucune exception. Et maintenant, toi tu es une exception. »

Roger dit d'un air maussade : « Et comment !

— Vois-tu, Roger, poursuivit Sarle, pour la première fois dans l'histoire, l'humanité possède réellement ce qu'elle considère comme des règles inébranlables. Dans les cultures primitives, un sorcier pouvait utiliser une formule magique pour produire la pluie. Si cela ne marchait pas, cela ne modifiait pas la validité de la magie. Cela signifiait simplement que le shaman avait négligé une partie de son incantation, ou avait brisé un tabou, ou offensé un dieu. Dans les cultures théocratiques

modernes, les commandements de la Déité sont inébranlables.

C'est pourquoi, si un homme devait outrepasser les commandements et réussir malgré cela, cela ne serait pas un signe que telle religion particulière n'est pas valable. Les voies de la Providence sont reconnues comme mystérieuses et quelque invisible punition est en suspens.

« De nos jours, toutefois, nous avons des règles qui ne peuvent *réellement* pas être brisées, et l'une d'elles est l'existence de la gravité. Elle fonctionne même si l'homme qui l'invoque a oublié de marmonner em-em-sur-ercarré. »

Roger réussit un sourire tordu. «Tu as tort, Jim. Les règles inébranlables ont été brisées maintes et maintes fois. La radio activité était impossible quand elle fut découverte. De l'énergie sortit de nulle part ; de l'énergie en quantités incroyables. C'était aussi ridicule que la lévitation.

— La radioactivité était un phénomène objectif qui pouvait être transmis et reproduit. L'uranium voile la pellicule photographique de n'importe qui. Un tube de Crookes peut être fabriqué par n'importe qui et produit un courant d'électrons de la même manière pour tous. Tu...

— J'ai essayé de communiquer...

— Je sais. Mais peux-tu me dire, par exemple, comment *moi* je pourrais entrer en lévitation ?

— Non, évidemment.

— Cela limite les autres à la simple observation, sans reproduction expérimentale. Cela met ton état de lévitation sur le même plan que l'évolution stellaire, une chose sur laquelle on peut bâtir des théories mais non effectuer des expériences. »

— Pourtant, des scientifiques acceptent de consacrer leur vie à l'astrophysique.

— Les scientifiques sont des hommes. Ils ne peuvent pas atteindre les étoiles, aussi font-ils de leur mieux. Mais ils peuvent t'atteindre et le fait d'être incapables de cerner ton état de lévitation les rendrait furieux.

Jim, ils n'ont même pas essayé. Tu parles comme si j'avais été observé. Jim, ils ne veulent même pas considérer le problème.

— Ils n’ont pas à le faire. Ta lévitation est une partie de toute une série de phénomènes qui ne doivent pas être pris en considération : télépathie, clairvoyance, prescience et un millier d’autres pouvoirs surnaturels ne sont pratiquement jamais examinés sérieusement, même s’ils sont décrits avec toutes les apparences de la véracité.

Les expériences de Rhine sur la P.E.S ont dérangé bien plus de scientifiques qu’elles n’en ont intrigué. Aussi, vois-tu, ils n’ont pas à t’examiner pour savoir qu’ils ne veulent pas t’observer. Ils le savent d’avance.

— Tu trouves cela drôle, Jim ? Des scientifiques refusent d’examiner des faits ; ils tournent le dos à la vérité. Et toi, tu es tout bonnement assis là avec un, large sourire, â tenir des propos plaisants.

— Non, Roger, je sais que c’est grave. Et, je n’ai aucune explication sérieuse à fournir à l’humanité, en effet. Je te livre mes pensées. C’est ce que je crois. Mais ne vois-tu pas ? En fait, ce que je fais, c’est essayer de voir les choses telles qu’elles sont. C’est ce que je dois faire. Oublie tes idéaux, tes théories, tes notions quant à ce que les gens devraient faire. Étudie ce qu’ils *font*. Quand quelqu’un est décidé à faire face aux faits plutôt que de s’abuser, les problèmes tendent à disparaître. En fin de compte, ils s’inscrivent dans leur perspective réelle et deviennent solubles. »

Roger s’agita nerveusement.

« Baragouinage scientifique ! C’est comme de poser les doigts sur la tempe d’un homme et de dire : « Aie confiance et tu seras guéri » Si le pauvre imbécile n’est pas guéri, c’est parce qu’il n’a pas rassemblé assez de foi. Le sorcier guérisseur ne peut pas perdre.

— Peut-être que tu as raison. Voyons. Quel *est* ton problème ?

— Pas de morale, je t’en prie. Tu connais mon problème, aussi restons-en à nos moutons.

— Tu fais de la lévitation. C’est ça ?

— Disons que c’est ça. Cela correspondra à une première approximation.

— Tu n’es pas sérieux, Roger, mais tu as sans doute raison, en fait. Ce n’est qu’une première approximation.

Après tout, tu t'attaques à ce problème. Jane me dit que tu as fait des expériences.

— Des expériences ! Grands dieux, Jim, je ne fais pas d'expérience. Je vais à la dérive. J'ai besoin de cerveaux de grande valeur et de matériel. J'ai besoin d'une équipe de chercheurs et je ne l'ai pas.

— Alors, quel est ton problème ? Seconde approximation. »

Roger dit : « Je vois où tu veux en venir. Mon problème est de trouver une équipe de chercheurs. Mais j'ai essayé ! Vieux, j'ai essayé au point, que : je suis las d'essayer.

— Comment as-tu fait ?

— J'ai envoyé des lettres. J'ai demandé... Oh, arrêtons, Jim.

Je n'ai pas le cœur à en passer par l'habituelle séance du patient-sur- le-divan. Tu sais ce que j'ai fait.

— Je sais ce que tu as dit aux, gens : « J'ai un problème. Aidez-moi." As-tu tenté autre chose ?

— Voyons, Jim. J'ai à faire à des scientifiques adultes.

— Je sais. C'est pourquoi tu imagines que la demande directe est suffisante. A nouveau, c'est la théorie contre le fait. Je t'ai parlé des difficultés impliquées dans ta de mande. Quand, tu fais de l'auto-stop sur une grande route, tu fais une demande directe mais la plupart des voitures passent devant toi comme si de rien n'était. Le fait est que la demande directe est un échec. A présent, quel est ton problème ? Troisième approximation !

— Trouver une autre approche qui ne serait pas un échec ? C'est ça que tu veux que je dise ?

— C'est ce que tu as dit, n'est-ce pas ?

— Je sais cela sans que tu aies à me le dire.

— Vraiment ? Tu es prêt à quitter l'université, à quitter ton travail, à quitter la science. Où est ta constance, Rog ? Est-ce que tu abandonnes un problème parce que ta première expérience a raté ? Est-ce que tu renonces parce qu'une théorie est prouvée insuffisante ? La même philosophie de la science expérimentale qui est valable pour les objets inanimés doit être valable tout aussi bien pour les hommes.

— Très bien. Que me suggères-tu d'essayer ? La corruption ? Les

menaces ? Les larmes ? »

James Sarle se leva. « Veux-tu vraiment que je te suggère quelque chose ?

— Vas-y.

— Fais ce que le docteur Morton à dit. Prends un congé et au diable la lévitation. C'est un problème pour plus tard.

Dors et flotte ou non, quelle différence. Ignore la lévitation, moque-toi d'elle ou amuse-t'en même. Fais ce que tu veux mais ne t'en préoccupe pas, parce que ce n'est pas ton problème. Là est toute la question. Ce n'est pas ton problème immédiat. Passe ton temps à étudier comment tu peux faire examiner par les scientifiques un phénomène qu'ils ne veulent pas considérer. Ça, c'est le problème immédiat et c'est exactement ce à quoi tu n'as consacré aucun temps jusqu'à présent : penser à cela. »

Sarle se dirigea vers le vestibule proche et enfila sa veste. Roger l'accompagna. Les minutes passaient en silence.

Puis Roger dit, sans lever les yeux : « Peut-être que tu as raison, Jim.

— Peut-être. Essaye et dis-moi ce qu'il en est. Au revoir, Roger. »

Roger Toomey ouvrit les yeux et cligna des paupières dans la clarté matinale de la chambre. Il cria : «Hé ! Jane, où es-tu ?

La voix de Jane répondit : « Dans la cuisine. Où crois-tu donc ?

— Veux-tu venir ? »

Elle entra. «Le bacon ne cuira pas tout seul, tu sais.

— Dis-moi, est-ce que j'ai flotté la nuit dernière ?

— Je ne sais pas, je dormais.

— Tu me rends grand service. » Il sortit du lit et enfila ses pantoufles. « Eh bien, je ne crois pas.

— Tu crois que tu as oublié comment faire ? » II y avait un espoir soudain dans sa voix.

«Je n'ai pas oublié. Regarde ! » Il glissa sur un coussin d'air dans la salle à manger. « J'éprouve seulement la sensation de n'avoir pas flotté. Je pense que cela fait à présent trois nuits.

— Eh bien, c'est parfait », dit Jane. Elle retourna à ses fourneaux.

« C'est normal qu'un repos d'un mois t'ait fait du bien.

Si j'avais appelé Jim dès le début…

— Oh, je t'en prie. Né reviens pas là-dessus. Un repos d'un mois, môn œil. Ce n'est que ce dernier dimanche que j'ai décidé de ce que j'allais faire. Dès lors, je me suis détendu. C'est tout *ce* qu'il y a.

— Que vas-tu fa ire ?

— Tous les printemps, le Tech du Nord-Ouest organise une série de séminaires sur des questions de physique. Je vais les suivre.

— Tu veux dire aller à Seattle !

— Évidemment.

— De quoi va-t-on débattre ?

— Quelle importance ? Je veux simplement rencontrer Linus Deering.

— Mais c'est celui qui t'a traité de fou, n'est-ce pas ?

— En effet. » Roger ramassa une fourchetée d'œufs brouillés.

« Mais c'est aussi le meilleur du lot. »

Il chercha à atteindre le sel et s'éleva de quelques centimètres de sa chaise pendant *ce* temps. Il n'y prêta aucune attention.

Il dit : «Je crois que je peux peut-être le manœuvrer. »

*

**

Les séminaires de printemps au Tech du Nord-Ouest étaient devenus une institution nationalement connue depuis que Linus Deering s'était joint à la faculté. C'était un président perpétuel et il fournissait aux débats leur ton particulier. Il introduisait les orateurs, menait les périodes consacrées aux questions, faisait un résumé à la fin de chaque matinée et de chaque après-midi de session et il était l'âme de la gaieté au dîner de clôture à la fin de la semaine de travaux.

Roger Toomey savait tout cela de réputation. Il pouvait à présent observer le fonctionnement réel de l'homme. Le professeur Deering était d'une taille plutôt au-dessous de la moyenne, un teint sombre, et portait une tignasse luxuriante et très remarquable de cheveux bruns ondulés.

Quand il n'était pas engagé dans une conversation animée, sa bouche large aux lèvres minces semblait perpétuelle ment sur le point d'esquisser un sourire malin. Il parlait rapidement et avec facilité, sans notes, et semblait toujours livrer ses observations à partir d'un niveau de supériorité que ses auditeurs acceptaient automatiquement.

Du moins, c'est ainsi qu'il était la première matinée du séminaire. Ce ne fut que durant la session de l'après-midi que les auditeurs commencèrent à noter une certaine hésitation dans ses propos. Et même, il y avait un malaise en lui lorsqu'il était assis sur l'estrade pendant la présentation des exposés prévus. De temps en temps, il jetait un regard furtif vers le fond de l'amphithéâtre.

Roger Toomey, assis au tout dernier rang, observait tout cela, tendu. Son glissement provisoire vers la normalité, qui s'était amorcé lorsqu'il croyait, au début, qu'il pourrait y avoir un moyen d'en sortir, commençait à reculer.

Dans le pullman de Seattle, il n'avait pas dormi. Il s'était vu en train de s'élever au rythme de la trépidation des roues, sortir tranquillement par la portière et se déplacer dans le couloir, être éveillé dans un embarras monstre par le cri rauque d'un portier. Aussi avait-il attaché les rideaux de la portière avec des épingles de sûreté mais il n'arriva à rien pour autant : aucun sentiment de sécurité, aucun sommeil en dehors de quelques courtes périodes épuisantes.

Dans la journée, il avait somnolé tandis que les montagnes glissaient à l'extérieur, et il arriva à Seattle dans la soirée, la nuque raide, les os douloureux, avec une sensation de désespoir total.

Il avait pris la décision de participer au séminaire trop tard pour obtenir une chambre pour lui, dans les locaux de l'Institut.

Partager une chambre était, naturellement, totalement hors de question. Il s'inscrivit dans un hôtel de la ville, ferma la porte à clé, bloqua consciencieusement toutes les fenêtres, poussa le lit péniblement contre le mur et la commode contre le côté libre du lit ; puis il s'endormit.

Il ne se souvint d'aucun rêve, et quand il se réveilla au matin, il

reposait toujours dans l'enclos 'qu'il avait construit.

Il se sentit soulagé.

Quand il arriva, suffisamment tôt, au pavillon de physique du campus de l'Institut, il trouva, comme il l'espérait, une grande salle et peu de monde. Les sessions du séminaire avaient traditionnellement lieu aux vacances de Pâques et les étudiants n'étaient pas présents. Quelque cinquante physiciens s'assirent dans un amphi prévu pour quatre cents personnes, se regroupant de chaque côté de l'allée centrale, tout près du podium.

Roger s'installa au dernier rang, là où il ne serait pas vu par d'éventuels passants qui regarderaient à travers les hautes vitres étroites de la porte de l'amphi, et où les autres membres de l'auditoire devraient tourner la tête de près de cent quatre-vingts degrés pour le voir.

Sauf, évidemment, l'orateur sur l'estrade… et le professeur Deering.

Roger n'écoutait pas grand-chose des véritables débats. Il se concentrait entièrement dans l'attente du moment où Deering serait seul sur l'estrade ; alors seul Deering pourrait le voir.

Au fur et à mesure que le trouble de Deering augmentait, Roger se sentait plus hardi. Durant le résumé final de l'après-midi, il fit de son mieux.

Le professeur Deering s'arrêta complètement au milieu d'une phrase mal construite et qui n'avait en outre aucun sens.

Ses auditeurs, qui s'agitaient dans leur fauteuil depuis un bon moment, s'arrêtèrent également et le regardèrent avec étonnement.

Deering leva la main et dit dans un hoquet : « Vous ! Vous ici ! »

Roger Toomey était assis avec un air de tranquillité totale au beau milieu de l'allée. La seule chaise sous lui était constituée par quatre-vingts centimètres de vide. Ses jambes étaient allongées devant lui surale bras d'un fauteuil également fait de vide.

Quand Deering le montra du doigt, Roger glissa rapidement sur le côté. Le temps que les cinquante têtes se retournent, il était tranquillement assis sur un siège de bois très prosaïque.

Roger regarda de part et d'autre, puis il regarda le doigt pointé de Deering et se leva.

— C'est à moi que vous parlez, professeur Deering ? demanda-t-il, avec juste un tremblement imperceptible dans la voix qui indiquait la terrible lutte qu'il menait avec lui-même pour garder cette voix calme et interrogative.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Deering, la tension de la matinée explosant alors.

Quelques membres de l'assistance s'étaient levés pour mieux voir.

Une agitation inattendue est appréciée aussi vivement par un groupe de chercheurs physiciens que par la foule d'un match de base-ball.

— Je ne fais rien, dit Roger. Je ne vous comprends pas.

— Sortez ! Quittez cette salle !

Deering était hors de lui, dans un mélange d'émotions, sinon il n'aurait peut-être pas dit ça. En tout cas, Roger soupira et profita de l'occasion en espérant que tout irait bien.

Il dit, fort et distinctement, se forçant lui-même pour être entendu pardessus le brouhaha général : « Je suis le professeur Roger Toomey de l'université de Carson. Je suis membre de l'Association des physiciens américains. J'ai demandé l'autorisation de suivre ces sessions, cela a été accepté et j'ai payé mes frais d'inscription. Je suis assis là, je suis dans mon droit et je resterai là. »

Deering ne put que dire au hasard : «Sortez !

— Non », dit Roger. Il tremblait vraiment d'une colère artificielle qu'il s'était imposée. « Pour quelle raison dois-je sortir ? Qu'ai-je fait ? »

Deering mit une main tremblante dans ses cheveux. Il était totalement incapable de répondre.

Roger poursuivit son avantage : « Si vous tentez de m'évincer de ces sessions sans une raison valable, j'intenterai certainement un procès à l'Institut. »

Deering dit à la hâte : «J'annonce que la première journée de session des séminaires de printemps sur *les Progrès récents dans le domaine des sciences physiques* est close. Notre prochaine session aura lieu dans cette salle demain à neuf heures, dans... »

Roger se leva pendant qu'il parlait et s'enfuit.

*

**

Cette nuit- là, on frappa à la porte de la chambre d'hôtel de Roger. Cela le fit sursauter et le glaça dans son fauteuil.

— Qui est là ? cria-t- il.

La voix qui répondit était feutrée et pressée. « Puis-je vous voir ? »

C'était la voix de Deering. Le nom de l'hôtel de Roger, ainsi que le numéro de sa chambre, étaient, évidemment, notés au secrétariat du séminaire. Roger avait espéré, mais sans guère l'attendre, que les événements de la journée auraient un résultat aussi rapide.

Il ouvrit la porte et dit avec raideur : « Bonsoir, professeur Deering. »

Deering entra et regarda autour de lui. Il portait un pardessus très léger et il ne fit aucun geste pour l'ôter. Il tenait son chapeau à la main et ne proposa pas de le poser.

Il dit : « Professeur Roger Toomey de l'université de Carson. C'est exact ? » Il dit cela avec une certaine emphase, comme si le nom avait une signification.

— Oui. Asseye z-vous, professeur.

Deering resta debout. « Eh bien, qu'y a-t-il ? Que voulez-vous ?

— Je ne comprends pas.

— Je suis sûr que si. Vous n'avez pas mis au point pour rien toute cette bouffonnerie. Essayez-vous de me faire passer pour fou ou est-ce que vous espérez me bluffer dans quelque combinaison tordue ? Je veux que vous sachiez que cela ne marche pas. Et n'essayez pas d'utiliser la force à présent. J'ai des amis qui savent exactement où je me trouve en ce moment.

Je vous conseille de me dire la vérité et de quitter ensuite la ville.

— Professeur Deering ! C'est ma chambre. Si vous êtes ici pour m'intimider, je vous demanderai de partir. Si vous ne partez pas, je vous ferai mettre dehors.

— Avez-vous d’intention de poursuivre cette… cette persécution ?

— Je ne vous persécute pas. Je ne vous connais pas, monsieur.

— N’êtes-vous pas le Roger Toomey qui m’a écrit une lettre concernant un cas de lévitation qu’il voulait que j’étudie ?

Roger observa l’homme. «Qu’est-ce que cette lettre ?

— Vous le niez ?

— Bien sûr. De quoi parlez-vous ? Avez-vous gardé cette lettre ? »

Les lèvres du docteur Deering se serrèrent. « Peu importe. Nierez-vous que vous vous suspendiez à des fils à la session de cet après-midi ?

— A des fils ? Je ne vous suis pas du tout.

— Vous étiez en lévitation !

— Voulez-vous vous en aller, s’il vous plaît, professeur Deering ? Je ne crois pas que vous ayez toutes vos facultés. »

Le physicien éleva la voix : « Nierez-vous que vous étiez en lévitation ?

— Je pense que vous êtes fou. Voulez-vous dire que j’ai fait des tours de magicien dans votre amphi ? Je n’y suis jamais entré avant aujourd’hui et quand je suis arrivé, vous étiez déjà là : Avez-vous trouvé des fils ou quoi que ce soit de ce genre après mon départ ?

— J’ignore comment vous avez fait et cela m’est égal. Nierez-vous que vous étiez en lévitation ?

— Mais bien sûr que oui.

— Je vous ai vu. Pourquoi mentez-vous ?

— Vous m’avez vu en lévitation ? Professeur Deering, voulez-vous me dire comment cela est-il possible ? Je suppose que votre connaissance des forces de gravité est suffisante pour que je vous dise que la véritable lévitation est un concept dénué de sens, sauf, dans l’espace intersidéral. Êtes- vous en train de me faire une blague ?

— Grands dieux ! dit Deering d’une voix aiguë, pourquoi ne voulez-vous pas dire la vérité ?

— Mais je la dis. Pouvez-vous supposer qu’en allongeant la main et en faisant une passe mystique… ainsi… je puisse naviguer dans les airs ? » Et Roger fit ainsi, sa tête effleurant le plafond.

La tête de Deering se leva brusquement dans cette direction. «Ah ! Il y a… Il y a… »

Roger revint à terre en souriant. « Vous ne *pouvez* pas être sérieux.

— Vous l’avez refait. Vous venez de le faire.

— Fait quoi, monsieur ?

— Vous êtes entré en lévitation. Vous venez de le faire.

Vous ne pouvez pas le nier. »

Le regard de Roger devint sérieux. « Je crois que vous êtes malade, monsieur.

— Je crois ce que j’ai vu.

— Peut-être que vous avez besoin de repos. Le surmenage…

— Ce n’est *pas* une hallucination.

— Voulez-vous boire un verre ? » Roger se dirigea ; vers sa valise tandis que Deering suivait ses pas, ses yeux exorbités. Le bout de ses chaussures flottait à cinq centimètres du sol et n’allait pas plus bas. .

Deering s’effondra dans le fauteuil que Roger venait de quitter.

— Oui, s’il vous plaît, dit-il faiblement.

Roger lui donna la bouteille de whisky, le regarda boire et s’étrangler légèrement : « Comment vous sentez-vous à présent ?

— Écoutez, dit Deering, avez-vous découvert un moyen de neutraliser la gravité ? »

Roger le fixa du regard. « Soyez sérieux, professeur. Si je connaissais l’antigravité, je ne l’utiliserais pas pour jouer avec vous à des plaisanteries. Je serais à Washington. Je serais un secret militaire. Je serais… Eh bien, je ne serais pas ici ! Tout cela est sans doute évident pour vous. »

Deering sauta sur ses pieds. « Avez-vous l’intention d’assister aux séances qui restent ?

— Évidemment. »

Deering hocha la tête, enfonça son chapeau sur la tête et sortit précipitamment.

Les trois jours suivants, le professeur Deering ne présida pas les sessions du séminaire. Aucune raison ne fut donnée à son absence. Roger Toomey, partagé entre l'espoir et l'appréhension, s'assit au milieu de l'auditoire et tenta de rester effacé. Il n'y parvint pas complètement. L'attaque publique de Deering avait fait une triste notoriété à ce dernier, tandis que sa propre défense vigoureuse lui avait donné une sorte de popularité à la David contre Goliath.

Roger rentra à son hôtel le jeudi soir, après un dîner peu satisfaisant, et il resta debout dans l'encadrement de la porte, un pied au-dessus du seuil. Le professeur Deering le contemplait, le regard vide. Un autre homme, un chapeau mou gris rejeté très en arrière, était assis sur le lit de Roger.

Ce fut l'étranger qui parla : « Entrez, Toomey. »

Roger entra. « Que se passe-t-il ? »

L'étranger ouvrit son portefeuille et présenta un étui transparent à Roger. Il dit : « Je suis Cannon, du F.B.I. »

Roger dit : « Je remarque que vous avez de l'influence auprès du gouvernement, professeur Deering.

— Un peu », répondit Deering.

Roger dit : « Eh bien, suis-je en état d'arrestation ? Quel est mon crime

— Du calme, dit Cannon. Nous avons quelques renseignements sur vous, Toomey. Est-ce votre signature ? »

Il tenait une lettre suffisamment près pour que Roger puisse la voir, mais pas assez pour la saisir. C'était la lettre que Roger avait écrite à Deering et que ce dernier avait envoyée à Morton.

Oui, dit Roger,

— Et ça ?

L'agent fédéral tenait une liasse de lettres.

Roger comprit qu'il devait avoir recueilli toutes celles qu'il avait envoyées, à l'exception de celles qu'on avait déchirées. « Elles sont toutes de moi », dit-il avec lassitude.

Deering renifla.

Canon dit : « Le professeur Deering nous dit que vous pouvez flotter.

— Flotter ? Que diable voulez-vous dire ? Flotter ?

— Flotter dans les airs, dit Cannon, impassible.

— Croyez-vous en quelque chose d'aussi fou que cela ?

— Je ne suis pas ici pour croire ou ne pas croire, Monsieur Toomey, dit Cannon. Je suis un agent du gouvernement des États-Unis et j'ai une mission à remplir. Je coopérerais si j'étais vous.

— Comment puis-je coopérer à une chose comme ça ? Si je venais vous voir et vous disais que le professeur Deering peut flotter en l'air, vous m'enverriez sans attendre m'allonger sur le divan d'un psychiatre. »

Cannon dit : «Le professeur Deering a été examiné par un psychiatre sur sa propre demande. Et pourtant, le gouvernement a l'habitude d'écouter très sérieuse ment le professeur Deering depuis un certain nombre d'années à présent. En outre, je pourrais to ut aussi bien vous dire que nous avons des témoignages indépendant.

— Lesquels ?

— Un groupe d'étudiants de votre université vous a vu flotter.

Une femme également, qui a été autrefois secrétaire de direction de votre département. Nous avons les rapports de chacun d'eux. »

Roger dit : « Quelle sorte de rapports ? Des appréciations que vous voudriez mettre dans le dossier et montrer à mon député ? »

Le professeur Deering l'interrompit nerveusement :

« Monsieur Toomey, que gagnez-vous en niant le fait que vous pouvez faire de la lévitation ? Votre propre doyen admet que vous ayez fait quelque chose de ce genre. Il m'a dit qu'il vous informerait officiellement que votre engagement serait terminé à la fin de l'année universitaire. Il n'aurait pas fait cela pour rien.

— Cela n'a pas d'importance, dit Roger.

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas admettre que vous faites de la lévitation ?

— Pourquo i le ferais-je ?

Cannon dit : «J'aimerais vous faire remarquer, Monsieur Toomey,

que si vous avez un moyen quelconque de neutraliser la gravité, cela pourrait ; être de grands importance pour notre gouvernement.

— Vraiment ? Je suppose que vous avez examiné mon passé pour déceler une éventuelle déloyauté.

— L'examen, dit l'agent, est en cours.

— Très bien, dit Roger, prenons un cas hypothétique.

Supposons que j'admette pouvoir faire de la lévitation.

Supposons que je ne sache pas comment je fais. Supposons que je n'aie rien à offrir au gouvernement que mon corps et un problème insoluble.

— Comment pouvez-vous savoir si c'est insoluble ? demanda Deering avec passion.

— Je vous ai demandé un jour d'étudier un tel phénomène, fit remarquer Roger avec douceur. Vous avez refusé.

— Oubliez cela. Voyez-vous... » Deering parlait rapidement, sur un ton pressant. « Vous êtes actuellement sans situation. Je peux vous en offrir une dans mon département en tant que professeur adjoint de physique. Vos devoirs en tant qu'enseignant seront purement nominaux. Temps complet pour la recherche sur la lévitation. Qu'en dites-vous ?

— Cela semble intéressant, dit Roger.

— Je crois qu'il est permis de dire que des dotations gouvernementales illimitées seront disponibles.

— Que faut-il que je fasse ? Admettre seulement que je peux faire de la lévitation ?

— Je sais que vous le pouvez. Je vous ai vu. Je voudrais que vous le fassiez à présent devant M. Cannon. »

Les jambes de Roger s'élevèrent et son corps s'allongea à l'horizontale au niveau du visage de Cannon. Il se tourna sur le côté et parut se reposer sur son coude droit.

Le chapeau de Cannon tomba en arrière sur le lit.

Il hurla : «Il flotte ! »

Deering était presque incohérent sous l'effet de l'excitation.

« Vous voyez cela, hein ?

— Je vois quelque chose, c'est sûr.

— Alors, notez-le. Mettez-le immédiatement dans votre rapport, vous m'entendez ? Faites un dossier complet là. Ils ne diront pas qu'il y a quelque chose qui cloche avec moi. Je n'avais pas douté un instant avoir vu cela. »

Mais il ne pouvait pas être aussi heureux que si cela avait été entièrement vrai.

*

**

— Je ne sais même pas quel temps il peut fa ire à Seattle, se plaignit Jane, et j'ai un million de choses à faire.

— Tu as besoin de quelque chose ? demanda Jim Sarle de sa position confortable au fond d'un fauteuil.

— Rie n que tu puisses faire. O, Seigneur !

Et elle vola hors de la pièce, mais non comme son mari seulement au sens figuré.

Roger Toomey entra : « Jane, avons-nous encore les caisses pour les bouquins ? Salut, Jim. Quand es-tu arrivé ? Et où est Jane ?

— Je suis arrivé il y a une minute et Jane est dans la pièce à côté. Il m'a fallu passer devant un policier avant d'entrer. Mon pote, ils t'ont bien entubé.

— Fluinmnimmm..., dit Roger d'un air absent. Je leur ai parlé de toi.

— Je sais. J'ai juré de me taire. Je leur ai dit que c'était une sorte de secret professionnel, de toute façon. Pourquoi ne laisses-tu pas les déménageurs faire l'emballage ? C'est le gouvernement qui paye, non ?

— Les déménageurs ne le feraient pas bien, dit Jane, rentrant brusquement à toute vitesse et se laissant tomber sur le sofa. J'aimerais une cigarette.

— Arrête un peu, Roger, dit Sarle, et dis-moi ce qui s'est passé. »

Roger sourit timidement. «Comme tu le sais, Jim, j'ai rejeté le mauvais problème de mon esprit et j'ai appliqué ma pensée au bon problème. Il me semble simplement que je me trouvais placé pour toujours devant un dilemme. J'étais malhonnête ou j'étais fou. Deering disait cette platitude dans sa lettre à Morton. Le doyen assurait que j'étais malhonnête et Morton supposait que j'étais fou.

« Mais supposons que je puisse leur montrer que j'étais vraiment capable de faire de la lévitation. Eh, bien, Morton m'a dit ce qui arriverait dans ce, cas. Soit je serais malhonnête, soit le *témoin serait* malade. Morton me dit que... il dit que s'il me voyait voler, il préférerait se croire lui- même fou plutôt que d'accepter l'évidence. Naturellement, il ne faisait que de la rhétorique. Aucun homme ne voudrait croire en sa propre folie si la plus faible alternative existait. Je comptais là-dessus.

« C'est pourquoi j'ai changé de tactique. Je me suis rendu au séminaire de Deering. Je ne lui ai pas *dit* que je pouvais flotter ; je le lui ai montré, *puis je niai l'avoir fait* . L'alternative était claire. Soit je mentais, soit il – pas moi, tu comprends, mais *lui* – était fou. Il était évident qu'il croirait en la lévitation plutôt que de douter de sa propre santé, mentale, une fois vraiment soumis au test. Tous ses actes, après cela, son intimidation, son voyage à Washington, son offre de travail, étaient tous destinés uniquement à prouver sa propre santé mentale, non pas à m'aider. »

Sarle dit : « En d'autres termes, tu as fait de la lévitation son problème et non le tien. »

Roger dit : « Avais-tu quelque chose de ce genre dans la tête quand nous en avons parlé, Jim ? »

Sarle secoua la tête. «J'en avais une vague idée, mais un homme doit résoudre ses propres problèmes s'ils doivent l'être effectivement. Crois-tu qu'on découvrira le principe de la lévitation, maintenant ?

— Je ne sais pas, Jim. Je ne peux encore communiquer les aspects subjectifs du phénomène. Mais cela ne fait rien. Nous les étudierons et c'est cela qui compte. » Il frappa son poing droit dans la paume de sa main gauche. « Autant que je puisse être concerné, le point important c'est que j'ai obtenu qu'ils m'aident.

— Vraiment ? demanda Sarle avec douceur. Je dirais que le point important est que tu les aies amenés, *eux, à* se faire aider par *toi,* ce qui

est tout à fait autre chose. »

LES IDÉES ONT LA VIE DURE

Qui se souvient encore du brave journaliste qui écrivait gravement en 1965, après la nage spatiale du cosmonaute soviétique Alexei Leonov, que r la science-fiction n'existe plus. ?

En réalité, les différentes phases d'un vol spatial, de sa préparation à ses effets, avaient été envisagées depuis bien des années, avec les multiples conséquences possibles, par les auteurs de science-fiction. Parmi les facteurs de préparation, la psychologie fut rapidement distinguée par les problèmes particuliers que posait la cohabitation prolongée d'un certain nombre d'individus dans un espace limité. Avec un tel thème, Asimov était particulièrement à l'aise, puisqu'il pouvait mener sa narration par sa technique préférée, celle de la conversation. Et il le fit dans le récit suivant, qui fut publié dans le numéro de Galaxy *daté d'octobre 1957 – le mois pendant lequel le premier* Spoutnik *fut lancé.*

On boucla leurs ceintures de sécurité prévues pour l'accélération du décollage. On répandit le liquide autour de leurs sièges astucieusement conçus. On leur donna des fortifiants.

Quand ils purent détacher leurs ceintures, ils n'avaient pas tellement plus d'espace qu'avant.

Ils portaient un vêtement unique dont la légèreté leur donnait une illusion de liberté, mais une illusion seulement. Ils pouvaient aisément bouger leur bras ; mais les mouvements des jambes étaient limités. Ils ne pouvaient en tendre qu'une à la fois.

Ils étaient en mesure de se déplacer sans quitter leurs sièges jusqu'à une position à demi couchée sur le côté droit ou sur le côté gauche. Leurs sièges formaient tout leur univers. Ils pouvaient manger, dormir, soulager leurs besoins naturels tout en restant assis. Ils devaient rester assis.

Ils étaient condamnés à vivre dans cette tombe pendant toute une semaine (en réalité un peu plus). A ce moment-là, peu importait que leur tombe soit entourée seulement d'espace.

La phase d'accélération était achevée. Ils avaient commencé le voyage lent et silencieux de la Terre vers la Lune. Ils étaient saisis d'effroi.

Bruce G. Davis, Jr., dit d'un ton morne

— De quoi allons-nous parler ?

Malvin Oldbury répondit :

— Je ne, sais pas.

Nouveau silence.

Ils n'étaient pas amis, et n'avaient fait connaissance que depuis peu de temps. Cependant ils étaient emprisonnés ensemble.

Volontaires tous deux, ils satisfaisaient aux exigences requises : célibataires, intelligents, en bonne santé.

En outre, on les avait soumis pendant, plusieurs mois avant le départ à une psychothérapie analytique.

Les psy leur avaient conseillé une chose en priorité : *parler !*

— Parlez tout le temps, si c'est nécessaire. Ne vous laissez pas aller, n'intériorisez pas.

— Qu'en savent-ils ? s'enquit Oldbury.

Il était le plus grand et le plus gros des deux, solide, au visage bien carré. Il avait une touffe de poils au-dessus du nez, réunissant ses sourcils noirs.

Davis était blond. Sur son visage couvert de taches de rousseur se dessinait un rictus agressif, des poches commençaient à apparaître sous ses yeux. C'était peut-être elles qui remplissaient son regard d'un sombre pressentiment.

— Qui sait quoi ? reprit-il.

— Les psy. Ils disent de parler. Comment savent-ils si cela va faire du bien ?

— Qu'est-ce que cela peut bien leur faire de toute façon ? questionna Davis durement. C'est une expérience. Si ça ne marche pas, ils diront aux suivants : surtout taisez-vous.

Son compagnon s'étira. Ses doigts effleurèrent le grand panneau semi-circulaire du dispositif d'informations. Il pouvait faire fonctionner les commandes, régler l'air conditionné, tirer vers lui les tubes en plastique d'où ils suçaient le doucereux mélange nutritif, repousser le broyeur d'ordures, et frôler les cadrans contrôlant le vidéoscope.

La cabine baignait dans une douce lumière, alimentée par l'électricité qui provenait des piles situées sur le fuselage du vaisseau exposé aux rayons du soleil.

Heureusement, pensa-t-il, le tournoiement de l'astronef produisait la force centrifuge qui le maintenait sur son siège, avec la sensation d'un poids. Sans cette pointe de gravité qui rappelait la Terre, le voyage serait insupportable.

En tout cas, ils auraient pu ménager plus de place à l'intérieur de la cabine, la prendre sur l'équipement pour offrir davantage de confort aux deux hommes.

Il formula sa pensée tout haut.

— Ils auraient pu nous laisser plus de place.

— Pourquoi ? demanda Davis.

— Pour que nous puissions nous lever.

Davis émit un grognement, la seule réponse possible en vérité.

— Pourquoi t'es-tu porté volontaire ? reprit Oldbury.

— Tu aurais dû me poser cette question avant de partir. Je le savais à ce moment-là. Je serai un des premiers hommes à faire un voyage autour de la Lune, un héros à vingt-cinq ans. Comme Christophe Colomb, quoi.

Il tourna la tête nerveusement d'un côté puis de l'autre, et suça quelques instants le tube de l'eau.

— Il n'empêche que cela fait deux mois que je veux me retirer.

J'allais tous les soirs me coucher en sueur, en jurant de démissionner le lendemain matin.

— Mais tu ne l'as pas fait.

— Non. Je ne pouvais pas. J'étais trop lâche pour l'admettre.

Juste au moment où ils m'attachaient sur le siège, j'étais sur le point de hurler : «Non, je ne veux pas ! Trouvez quelqu'un d'autre ! »

Mais je n'ai pas pu, même à cet instant-là.

Oldbury eut un sourire éteint.

— En fait, je n'allais même pas le leur dire. J'ai écrit un mot en avouant que je n'y arriverai pas. Je l'envoyai puis je disparus dans le désert. Sais-tu où se trouve le mot à présent. ?

— Où ?

— Dans la poche de ma chemise. Ici.

Davis reprit ;

— Ça ne fait rien. Au retour, nous serons les héros du jour, célèbres et chancelants.

Lars Nilsson était un homme pâle, aux yeux tristes, aux doigts noueux mais fins. Il était depuis trois ans le responsable civil du Projet Abîme Spatial. Il avait tout aimé de son travail, même les périodes de tension, même les échecs, tout. Jusqu'à maintenant. Jusqu'au moment où on avait fixé les deux hommes sur leur siège.

— J'ai l'impression de pratiquer une dissection, dit-il. Le docteur Godfrey Mayer, qui était à la tête de l'équipe de psychologie, eut l'air peiné.

— On doit risquer les hommes au même titre que les machines. Nous avons fait tout ce qui est humainement possible pour les préparer et garantir leur sécurité. Après tout ces hommes sont volontaires.

— Je sais, reprit Nilsson d'un ton morne.

Mais cette évidence ne le réconforta pas vraiment.

Oldbury regarda les commandes, et se demanda comment sonnerait le système d'alarme, si jamais les lumières rouges s'allumaient toutes en même temps.

On leur avait assuré que selon toute probabilité cela ne risquait pas d'arriver ; ils avaient néanmoins appris à se servir de chacune d'entre elles.

Et pour cause. Le vaisseau était automatisé au point de devenir un organisme autorégulateur aussi proche que possible d'un organisme vivant. Pourtant, trois fois de suite un astronef vide, presque aussi complexe que celui où les deux hommes étaient enfermés, avait été envoyé se promener autour de la Lune. Aucun des trois n'était revenu.

En outre, chaque fois, le central qui renvoyait les données à la Terre s'était tu avant même d'atteindre l'orbite lunaire.

L'opinion publique était impatiente ; alors les hommes qui travaillaient sur le Projet Abîme Spatial votèrent de ne pas attendre le succès d'un appareil vide avant de risquer des vies humaines.

Un vaisseau avec une équipe de deux hommes à bord – on craignait pour la santé mentale d'un seul – était nécessaire pour que la correction manuelle compense l'échec d'une automatisation encore imparfaite.

— Davis, hé, Davis ! cria Oldbury.

Son compagnon sortit des replis de son silence.

— Quoi ?

— Regarde la Terre.

— Pourquoi ?

Il voulait savoir.

— Pourquoi pas ? Tant qu'on est là, profitons au moins de la vue.

Il se renversa en arrière. Le vidéoscope représentait un véritable exemple d'automatisation. Les radiations ultracourtes l'auraient voilé. Le soleil ne pouvait en aucun cas être observé. Le vidéo s'orientait donc vers la source de lumière la plus brillante dans l'espace, et compensait ainsi pour tous les déplacements du véhicule, comme les ingénieurs l'avaient expliqué avec assurance.

De petites cellules photoélectriques situées sur les quatre côtés du vaisseau tournoyaient sans cesse en fouillant le ciel. Si la source la plus lumineuse n'était pas désirée, on pouvait toujours avoir recours au contrôle manuel.

Davis coupa le circuit, et le vidéo s'alluma. Il éteignit les lumières artificielles de la cabine, l'image devint plus brillante.

Bien sûr, ce n'était pas un globe avec des continents dessinés dessus. Ils virent un mélange flou de blanc et de bleu-vert qui remplissait l'écran.

Le cadran, qui mesurait la distance parcourue de la Terre en déterminant la valeur de la constante gravitationnelle, marqua juste au-dessous de quarante-cinq mille kilomètres.

— Je vais prendre le bord.

Il tendit le bras pour régler la vue. Le champ se brouilla. Un arc noir balaya le vidéoscope vidé d'étoiles.

— C'est l'ombre de la nuit, fit Oldbury.

La perspective recula Soudain. L'obscurite avança de l'autre côté et décrivit une courbe plus accentuée en sens contraire. Cette fois, elle révéla les points lumineux des étoiles. Oldbury avala sa salive.

— Ab, si je pouvais être là-bas en ce moment, proféra-t-il avec solennité

— En tout cas, on peut constater que la Terre est ronde.

— Est-ce une nouveauté ?

Davis sembla piqué sur le vif par la façon dont son compagnon avait lancé cette remarque.

— Oui, bien sûr, c'est une nouveauté. Il n'y a qu'un très faible pourcentage de la population de la Terre qui a jamais cru à sa rondeur.

Il alluma les éclairages du vaisseau, se renfrogna, et éteignit le vidéo.

— Pas depuis 1500, reprit Oldbury.

— Les tribus de la Nouvelle-Guinée croyaient toujours en 1950 qu'elle était plate. Il y avait des sectes religieuses aux États-Unis qui jusque dans les années trente offraient des primes à quiconque aurait prouvé qu'elle était ronde. Les idées ont la vie dure !

— Des cinglés, grommela Oldbury.

Mais Davis continua avec chaleur.

— Peux-tu le prouver ? Mis à part le fait que tu le vois à l'instant ?

— Tu es ridicule .

— Vraiment ? Prends-tu pour argent comptant tout ce qu'a *pu* te raconter ton professeur de géographie au lycée ? Où sont les preuves ? Parce que l'ombre de la Terre sur la Lune est arrondie pendant l'éclipse lunaire et qu'une sphère ne peut projeter qu'une ombre circulaire ? C'est tout bonnement absurde !

Un disque sphérique peut le faire, un œuf aussi, et toute autre forme aussi irrégulière soit-elle, pourvu qu'elle ait au moins une projection circulaire. On nous fait remarquer que des- hommes ont voyagé autour de la planète. Mais ils peuvent très bien avoir tourné en rond autour du point central d'une Terre plate à une distance fixe. Ça fait exactement le même effet. Et le mât des navires qui pointe en premier l'horizon ? Une simple illusion optique. Il y en a de plus étranges.

— Et le pendule de Foucault ? lança rapidement Oldbury.

Il était stupéfait de l'ardeur de son camarade.

— Tu parles d'un pendule dans un plan qui tourne au- dessus de la Terre à une vitesse qui dépend de la latitude de l'endroit où l'expérience est conduite. C'est vrai ! *Si* le pendule reste dans son plan. *Si* les théories en question sont exactes. Comment tout cela peut-il satisfaire l'homme de la rue, qui n'est pas physicien, et à moins qu'il ne croie les physiciens sur parole ? Je vais te le dire, moi ! Il n'y avait pas de preuve véritable que la Terre était ronde avant que les fusées ne volent assez haut pour la photographier.

— Tu dis n'importe quoi, répliqua Oldbury. La topographie de

l'Argentine serait toute différente si la Terre était plate avec au centre le pôle Nord. Tout autre centre déformerait la géographie de quelque autre portion. La croûte terrestre n'aurait pas la forme actuelle si elle n'était pas presque ronde. Ça, tu ne peux pas le nier.

Davis resta silencieux un moment, puis reprit d'un ton boudeur :

— Pourquoi discuter de toute façon ? Au diable tout cela !

Voir la Terre et épiloguer sur elle plongea Oldbury dans une sombre mélancolie. Il commença d'une voix sourde à parler de chez lui, de sa jeunesse à Trenton, dans le New Jersey, à raconter des anecdotes si futiles qu'il les avait oubliées depuis des années, à rire de choses pas si drôles que ça et à ressentir la pointe d'angoisse enfantine qu'il avait cru surmontée depuis longtemps.

A un certain moment, il dériva vers un léger sommeil, puis se réveilla en sursaut pour s'apercevoir avec embarras qu'il se trouvait sous une lumière bleue, crue. Instinctivement, il voulut se lever et se renversa dans son siège avec un grognement, il avait cogné son coude contre le métal.

Le vidéo était de nouveau allumé. La lumière bleue qui l'avait frappé à son réveil provenait de la Terre.

La courbe de la planète était bien, plus accentuée maintenant. Ils en étaient éloignés de soixante mille kilomètres.

Davis se tourna dès qu'il perçut le moindre, mouvement chez son compagnon et dit agressivement :

— La forme de la Terre n'est pas un bon exemple. Après tout les hommes pourraient ramper sur sa surface et l'observer d'après sa topographie, comme tu l'as dit. Mais il y a d'autres points où nous réagissons comme si nous savions.

Oldbury frotta son coude endolori.

— D'accord, d'accord.

Mais Dais ne voulait pas en rester là.

— Voici la Terre. Regarde-la. Quel âge a-t-elle ?

— Quelques milliards d'années, je suppose, avança l'autre prudemment.

— *Tu supposes ?* De quel droit supposes-tu ? Pourquoi pas quelques

milliers d’années ? Ton arrière-grand-père croyait probablement que la Terre était vieille de six mille ans seulement, à partir du premier chapitre de la Genèse. Je sais que le mien en était persuadé. Qu’est-ce qui te fait penser qu’ils ont tort ?

— Il y a un grand nombre de preuves géologiques.

— Tu parles du temps que met l’océan à devenir salé ? Ou de celui que prend une couche sédimentaire pour se former, ou le temps qu’il faut pour former une certaine quantité de plomb dans un gisement d’uranium ?

Oldbury se renversa sur son siège, et regarda la Terre avec une espèce de détachement. Il écoutait à peine son compagnon.

Bientôt ils la verraient tout entière dans le vidéo. Déjà, la courbe planétaire sur l’espace était visible d’un côté, l’ombre de la nuit allait empiéter sur l’autre.

L’ombre ne changeait pas de place bien sûr. C’était la Terre qui tournait, mais, pour les deux hommes dans le vaisseau spatial, elle avait l’air tout illuminée.

— Alors ? demanda Davis.

— Alors quoi ?

— Où sont-elles, tes preuves géologiques ?

— Oh, eh bien, il y a la désintégration de l’uranium.

— Je l’ai déjà dit. Tu es un imbécile, tu sais ?

Oldbury compta jusqu’à dix avant de répondre.

— Je ne crois pas.

— Alors, écoute. Imagine que la Terre ait commencé à exister il y a six mille ans, comme l’affirme la Bible. Pourquoi n’aurait-elle pas pu être créée avec déjà une certaine quantité de plomb dans l’uranium ? Pourquoi l’uranium se serait- il formé sans plomb ? Pourquoi ne pas avoir créé l’océan aussi salé qu’aujourd’hui, les couches sédimentaires aussi épaisses, et les fossiles tels qu’ils sont maintenant ?

— En d’autres termes, pourquoi ne pas avoir créé la Terre avec déjà toutes les preuves qu’elle est vieille de plusieurs milliards d’années ?

— Voilà, fit Davis. Pourquoi pas ?

— Je vais poser la question inverse. Pourquoi ?

— Peu importe la raison. Je suis seulement en train d'essayer de te montrer que toutes les soi-disant preuves sur l'âge de la Terre ne réfutent pas nécessairement le fait qu'elle a pu être créée il y a six mille ans.

— Je suppose, reprit Oldbury, que tu considères to ut cela comme une espèce de jeu, un puzzle scientifique destiné à éprouver l'intelligence humaine : une gymnastique intellectuelle sauvage pour esprit obtus.

— Tu te crois malin, Oldbury. Mais, en fait, pourquoi est-ce impossible ? Ça ne pourrait être que cela. Tu ne peux pas prouver le contraire.

— Je n'essaie pas de prouver quoi que ce soit.

— Non, tu préfères prendre les choses comme on te les présente. C'est pour ça que tu es un imbécile. *Si* nous pouvions remonter le temps et voir nous- même, ce serait une autre histoire. Il faudrait retourner en 4004 avant Jésus-Christ, contempler l'Égypte pré-pharaonique, ou plus loin encore abattre un mammouth...

— Ou un tyrannosaure ?

— Oui, un tyrannosaure. Tant qu'on ne pourra pas le faire, il faudra se contenter de spéculations, dont on ne peut dire si elles sont vraies ou fausses. Toute science est basée sur la croyance dans ses prémisses originelles, et dans la valeur de la déduction et de l'induction.

— Où est le crime ?

— *Il* y a crime ! cria Davis avec ardeur. Quand on commence à croire, on ferme les portes de son esprit. On a sa petite idée qui ne bougera plus. Galilée a éprouvé combien les idées ont la vie dure.

— Christophe Colomb aussi, fit Oldbury d'un air somnolent.

Il regardait la Terre teintée de bleu ; les lents tourbillons de formations nuageuses avaient sur lui un effet hypnotique.

Davis saisit la remarque avec une satisfaction évidente.

— Christophe Colomb ! Je vois très bien où tu veux en venir : il soutenait, n'est-ce pas, que la Terre était ronde, quand tout le monde la croyait plate ?

— Plus ou moins.

— Voilà le résultat lorsqu'on écoute son professeur au lycée.

Tout homme intelligent et instruit à l'époque de Colomb aurait volontiers admis que la Terre était ronde. La grande question en réalité, c'était sa *taille*.

— C'est vrai ?

— Absolument vrai. Colomb a utilisé les cartes d'un géomètre italien qui donnait au globe environ vingt-cinq mille kilomètres de circonférence. La côte orientale de l'Asie devait être à cinq mille kilomètres environ de l'Europe. Les géographes de la cour du roi Jean du Portugal affirmaient que c'était faux.

Selon eux, la Terre mesurait trente-cinq mille kilomètres de circonférence, la côte orientale de l'Asie se trouvait à dix-huit mille kilomètres de la côte occidentale de l'Europe, et le roi Jean avait tout intérêt à continuer de contourner L'Afrique. Les Portugais avaient raison à cent pour cent et Colomb avait tort dans la même proportion. Les Portugais sont arrivés en Inde. Lui, jamais.

— Ça ne l'a pas empêché de découvrir l'Amérique. Tu ne peux pas le nier, répliqua Oldbury.

— Cela n'a rien à voir avec ses idées. C'était un pur hasard. Il représente une des plus grandes fraudes intellectuelles humaines : quand son voyage a révélé les erreurs de sa carte, il a falsifié son journal de bord, plutôt que de changer ses idées. En fait, elles n'ont disparu qu'avec lui.

De même, pour les tiennes. J'aurai beau m'évertuer, je n'arriverai jamais à te faire comprendre que Colomb n'est pas le grand homme que tu crois.

— Fais ce que tu veux, grommela Oldbury.

Il se sentait las. Il se rappela la soupe que préparait sa mère dans son enfance. Elle y mettait de l'orge. Et, l'odeur de la cuisine le samedi matin, le jour du pain perdu, et l'aspect des maisons après la pluie et le...

*

**

Lars Nilsson examinait les transcriptions ; les parties les plus significatives avaient été repérées sur la bande par les psychologues.

— Les reçoit-on encore clairement ? demanda-t-il. On l'assura que la réception était parfaite.

— J'aimerais qu'il y ait moyen de ne pas écouter leurs conversations à leur insu. Je suppose que c'est idiot de ma part.

Godfrey Mayer ne vit pas l'intérêt de nier le diagnostic de son collègue.

— Ça l'est tout à fait. Il faut considérer cela comme un simple supplément d'informations nécessaires à l'étude des réactions humaines dans l'espace. Quand nous faisions des tests pour l'accélération maximum, étiez-vous gêné de regarder les variations de leur tension artérielle ?

— Que pensez-vous de Davis et de ses élucubrations ? Il m'inquiète.

Mayer hocha la tête.

— Nous ne savons pas encore au juste de quoi il faut s'inquiéter. Davis est en train de se débarrasser de son agressivité à l'égard de la science qui l'a placé dans sa situation actuelle.

— C'est votre théorie ?

— C'est une hypothèse. Cela peut être bon pour lui d'exprimer son agressivité. Cela peut l'aider à garder son équilibre. Ou alors il peut aller trop loin. Il est encore trop tôt pour juger. C'est peut-être Oldbury qui est réellement en danger. Il est en train de devenir passif.

— Allons-nous apprendre que l'homme n'est pas fait pour voyager dans l'espace ?

— Si nous pouvions construire un astronef pouvant contenir cent personnes dans un environnement rappelant la Terre, il n'y aurait aucun problème. Mais tant que nous utiliserons des vaisseaux comme celui-ci – il tendit son pouce par-dessus son épaule, indiquant vaguement une direction – nous aurons de grosses difficultés.

Nilsson ressentit de l'insatisfaction.

— Enfin, ils en sont au troisième jour, pour l'instant sains et saufs.

— Ça fait trois jours, dit Davis durement. Nous avons fait plus de la moitié du chemin.

— J'avais un cousin, Raymond, qui possédait un chantier de bois. J'allais le voir de temps en temps en rentrant de l'école, évoqua Oldbury.

Le cours de sa pensée fut interrompu inexplicablement par le souvenir de l'œuvre de Longfellow *le Forgeron du village*. Puis il se rappela que cela parlait «d'enfants rentrant de l'école. Il se demanda combien de gens, parmi ceux qui récitaient avec tant d'aisance : « Sous le châtaigner aux branches déployées, se tient le forgeur du « village », savaient que le « forgeur » ne désignait pas le forgeron, mais son atelier.

— Que disais-je ? interrogea-t-il.

— Je ne sais pas, rétorqua Davis avec irritation. Je disais que nous avons fait plus de la moitié du chemin et nous n'avons pas encore jeté un coup d'œil sur la Lune.

— Regardons-la, alors.

— D'accord. Règle donc le vidéo. J'en ai assez de le faire. Quelle barbe ! j'ai des crampes dans les fesses à force de rester assis.

Il bougea brusquement dans les limites étroites de son siège-baquet, comme s'il voulait poser une autre partie de son postérieur sur le métal rembourré.

— Je trouve que c'est une idée stupide de faire tourner le vaisseau sur lui-même, et de nous coincer sur notre siège avec la pesanteur. Si on flottait un peu, ça nous enlèverait un peu de poids, on pourrait se détendre.

— Il n'y a pas assez de place pour flotter, soupira Oldbury.

Si nous étions en chute libre, tu te plaindrais d'avoir la nausée.

Tout en parlant, il faisait fonctionner les commandes du vidéo. Les étoiles défilèrent dans le champ visuel.

Ce n'était pas difficile. Là-bas, à Trenton... Non, au Nouveau-Mexique plutôt, sur Terre en tout cas, les ingénieurs leur avaient bien appris à s'en servir. Il faut qu'il soit presque droit, surtout pas pointé vers la Terre ; à cent quatre-vingts degrés.

Quand il est presque droit, il suffit de laisser les photomètres prendre la relève. La Lune doit être l'objet le plus brillant à proximité, centrée dans un équilibre instable. Quelques secondes suffisent aux compteurs pour scruter le reste du ciel et ramener le vidéo vers la Terre, mais dans ce court laps de temps, il faut brancher les commandes manuelles, et à ce moment-là on saisit la Lune.

Elle était en croissant. Elle devait se trouver dans la phase opposée à la Terre tant que le vaisseau suivait sa course sur une ligne reliant les deux astres.

Mais le croissant était gonflé, comme dans une illustration de calendrier Won marché. Oldbury pensait qu'il devait y avoir deux bêtes, qui se penchaient l'une vers l'autre : des cheveux courts raides et une longue chevelure ondulée se profilant contre la Lune.

Mais ici la Lune n'était pas pleine.

— En tout cas, elle est bien là, renifla Davis.

— Pensais-tu qu'elle n'y serait pas ?

— Je ne crois à rien dans l'espace. Ni réponse négative ni affirmative. Personne n'y est venu, donc personne ne sait.

Mais au moins, je vois la Lune.

— On la voit pourtant de la Terre.

— Ne sois pas si sûr de ce que tu vois de la Terre. De là-bas, on peut seule ment affirmer que la Lune est une tache jaune sur une to ile de fond bleue avec une ombre qui avance et recule par un mouvement d'horlogerie.

— Les étoiles et les planètes fonctionnent aussi avec le même mouvement d'horlogerie ?

— De la même façon qu'au planétarium. Pourquoi pas ?

Un télescope montre plus d'étoiles reproduites sur…

— Avec un effet Doppler vers le rouge ?

— Pourquoi pas ? fit Davis d'un air de défi. Nous ne sommes qu'à mi-chemin vers la Lune ; or elle a déjà l'air de plus en plus grosse. Peut-être découvrirons-nous qu'elle existe vraiment. J'émets des réserves sur les autres planètes et étoiles.

Oldbury la regarda et soupira. D'ici quelques jours, ils en feraient le tour, et survoleraient la face cachée.

— Je n'ai jamais cru à l'histoire de l'homme dans la Lune, commença-t-il. Je ne l'ai jamais vu. J'ai vu le visage d'une femme : deux yeux dissymétriques et très tristes. J'apercevais la pleine lune de ma chambre, elle M'a toujours rendu triste, mais d'une manière amicale. Quand les nuages passaient, c'était toujours *elle* qui semblait se déplacer, mais elle ne s'éloignait jamais de la fenêtre. On pouvait la voir elle à travers les nuages, et pas le soleil qui est pourtant tellement plus brillant. Pourquoi est-ce ainsi, Papa... euh... Davis ?

— Pourquoi parles-tu avec cette voix ?

— Quelle voix ?

— Cette voix de fausset.

Oldbury s'efforça de baisser sa voix d'une octave.

— Je n'ai pas une voix de fausset.

Il examina les petites montres de bord, deux d'entre elles en particulier. Ce n'était pas la première fois. L'une donnait l'heure des Montagnes Rocheuses, mais celle-là ne l'intéressait pas. L'autre par contre rapportait le nombre d'heures passées en vol : soixante-quatre. A côté, en rouge, celles qui restaient avant l'atterrissage sur Terre : un peu plus de cent quarante-quatre.

Oldbury regretta qu'on ne l'ait pas laissé faire le calcul lui-même. A Trenton, dans son enfance, il avait l'habitude de compter les heures jusqu'aux grandes vacances. Il le faisait pendant le cours de géographie étrangement toujours pendant ce cours-là. Il restait tant de jours et tant d'heures. Il écrivait le résultat en tout petit, dans son, cahier. Chaque jour le nombre diminuait. La moitié du plaisir à l'approche des grandes vacances provenait de ce compte à rebours.

Mais maintenant les chiffres se réduisaient tous seuls à mesure que la trotteuse tournait autour du cadran, et découpait le temps en minutes, en tranches fines comme le jambon du pays à la charcuterie.

La voix de Davis résonna soudain à ses oreilles.

— Tout a l'air de bien marcher pour l'instant...

— Tout va bien marcher, rétorqua Oldbury avec confiance.

— Qu’est-ce qui te le fait croire ?

— Parce que les chiffres diminuent.

— Comment ? Qu’est-ce que tu dis ?

Oldbury se sentit un instant troublé.

— Rien.

Il faisait sombre dans le vaisseau spatial à la seule lumière du croissant de lune. Il s’endormit de nouveau, comme s’il dérivait sous l’eau. Il était à moitié conscient de la vraie Lune, tout en rêvant à demi d’une lune à travers la fenêtre, avec un visage mélancolique de femme, immobile, poussée par le vent.

— Trois cent mille kilomètres, annonça Davis. Nous avons presque fait quatre-vingt-cinq pour cent du trajet aller.

La partie illuminée de la Lune était tachetée et ses excroissances devenaient de plus en plus grandes sur l’écran. La Mer des Crises avait une forme ovale sombre, déformée par l’angle de vision oblique, mais assez grande pour passer le poing à travers.

— Et toujours pas d’ennuis, continua Davis. Pas une seule petite lampe rouge sur un seul cadran.

— C’est bon signe, fit son compagnon.

— Bon signe

Davis chercha Oldbury des yeux et le fixa d’un air soupçonneux.

— Au, cours de chaque essai précédent, tout a bien marché jusqu’au stade où nous sommes arrivés maintenant ; on ne peut donc encore rien affirmer.

— Je ne pense pas que nous aurons des problèmes.

— Moi je pense que si. La Terre n’est pas censée le savoir.

— Pas censée savoir quo i ?

Davis se mit à rire ; Oldbury le regarda avec lassitude. Il était curieusement effrayé par l’obsession grandissante de son coéquipier. Davis ne ressemblait pas du tout au père dont Oldbury se souvenait si étrangement (seulement il se le rappelait quand il était jeune, sans calvitie, et avec un cœur en bon état).

Le profil de Davis se détachait dans le clair de lune.

— Il y a peut-être beaucoup de choses que nous ne devons pas connaître, dit-il. Il y a des milliards d'années lumière devant nous. Nous savons seulement que de l'autre côté de la Lune s'élève un solide mur noir, où sont peintes les étoiles et où les planètes se déplacent en louchant à tel point que des petits freluquets sur Terre en tirent toutes sortes d'orbites compliquées et de belles lois de la pesanteur.

— Un jeu pour éprouver nos esprits ? fit Oldbury.

Il dit cela en évoquant les remarques précédentes de Davis – ou bien était-ce les siennes ? – et fit un violent effort.

Toute cette affaire du vaisseau lui semblait très lointaine.

— Pourquoi pas ?

— Tout va bien, s'empressa d'affirmer Oldbury d'un air apaisant. Tout va bien jusqu'à maintenant. Un jour, tu verras, tout ira bien d'un bout à l'autre.

— Alors pourquoi est-ce que le central qui enregistre les données se détraque après trois cent mille kilomètres ? Pourquoi ? Mais réponds !

— Nous sommes là cette fois-ci. Nous le réparerons.

— Non, conclut Davis. Nous ne le ferons pas.

Oldbury se rappela avec joie une histoire de son adolescence.

— Une fois j'ai lu un livre sur la Lune. Les Martiens avaient installé une base sur sa face cachée. On ne pouvait pas les voir. Ils étaient dissimulés, mais eux nous observaient…

— Comment ? dit aigrement Davis. Il y a trois mille kilomètres de Lune entre la Terre et la face cachée.

— Non. Laisse-moi raconter depuis le début.

— Oldbury entendit sa voix grimper de nouveau, mais cela n'avait pas d'importance. Il avait envie de sauter en l'air parce qu'il se souvenait de cette histoire, et il en était heureux.

— C'était dans l'avenir, et la Terre ne savait pas que…

— Tu vas la boucler, oui ou non ?

Cette remarque trancha net le discours d'Oldbury en fut blessé, oppressé. Puis il continua d'une voix morne.

— Tu *as dit* que la Terre n'est pas censée savoir, c'est pour cette

raison que les instruments se sont détraqués. La seule nouveauté que nous allons découvrir, c'est la face cachée de la Lune, et si les Martiens…

— Tu vas me ficher la paix avec tes stupides Martiens ?

Oldbury se tut. Il en voulait beaucoup à Davis. Ce n'est pas parce qu'il était adulte que cela lui donnait le droit de brailler comme ça.

Il reporta paresseusement son regard vers la montre. Il n'était plus qu'à cent dix heures des grandes vacances.

Ils se précipitaient vers la Lune, en chute libre, à une vitesse maximale. La pesanteur sur cet astre était faible, mais ils tombaient de très haut. Désormais leur champ visuel commençait à se déplacer, de nouveaux cratères apparaissaient très lentement.

Bien sûr, ils passeraient à côté de la Lune, et grâce à leur vitesse, ils la contourneraient en toute sécurité. Ils traverseraient la moitié de la surface lunaire, soit quatre mille cinq cents kilomètres en une heure.

Puis ils repartiraient à toute allure vers la Terre.

Mais Oldbury regretta de ne pas apercevoir la figure familière de la Lune. A cette distance, elle n'était qu'une surface déchiquetée.

Il sentit des larmes couler de ses yeux.

Soudain, l'étroite cabine spatiale se remplit d'un bourdonnement, de petites lumières rouges s'allumèrent sur la moitié des cadrans du tableau devant eux.

Oldbury se blottit dans son siège, Davis hurla d'un air presque triomphant :

— Je te l'avais bien dit ! Tout va mal !

Il manipula sans succès les commandes manuelles.

— Aucune information ne va retourner là-bas. Des secrets ! Rien que des secrets !

Mais Oldbury continuait à examiner la Lune. Elle était désormais très proche et maintenant la surface se déplaçait rapidement. Ils commençaient à basculer. Oldbury poussa un cri aigu.

*

**

Lars Nilsson ne pouvait pas devenir plus pâle qu'il était à présent. Ses mains tremblaient en serrant les poings.

— Encore ! Quelle poisse ! Ça fait dix ans que le dispositif craque. Sur des vols sans personnel humain, sur celui-ci maintenant. A qui la faute ?

Cela ne servait à rien d'essayer de fixer la responsabilité.

Personne n'était coupable, admit Nilsson presque tout de suite avec un grognement. Juste au moment crucial, de nouveau, l'entreprise avait échoué.

— Il faut les faire rentrer, dit-il en sachant que l'issue désormais poserait des problèmes.

De toute façon, ce qui pouvait être accompli était déjà mis en train.

*

**

— Tu l'as vu aussi, n'est-ce pas ? demanda Davis.

— J'ai peur, gémit Oldbury.

— Tu *l'as vu*. Tu as vu en passant la face cachée de la Lune, et tu as vu qu'il *n'y en a pas !* Mon Dieu, des bâtons, rien que des grandes poutres soutenant neuf millions de kilomètres carrés de toile, je le jure, *de la toile !*

Il rit sauvage ment jusqu'au moment où il suffoqua.

Puis il dit d'une voix rauque

— Pendant un million d'années, l'humanité a regardé la plus grande supercherie dont on ait pu rêver. Des amants ont soupiré sous un immense morceau de toile et l'ont appelé Lune. Les étoiles doivent être peintes. Si nous pouvions aller encore plus loin, nous pourrions les gratter et en ramener. Oh, que c'est drôle. (Il rit de nouveau.)

Oldbury voulait demander pourquoi l'adulte riait. Mais il ne put

qu'articuler : «Pourquoi… Pourquoi… », car le rire de son compagnon figea les mots dans sa gorge et les mua en une boule de peur.

— Pourquoi ? reprit Davis. Comment diable devrais-je le savoir ? Pourquoi la Société de Télévision monte-t-elle de fausses façades de maisons pour ses spectacles ? Peut- être sommes-nous un spectacle. Nous avons réussi à arriver jusqu'ici où on a installé un décor de pacotille au lieu de la vraie scène.

L'humanité n'est pas censée savoir tout cela. C'est pour ça que le central se brouille toujours à ce stade. Évidemment, *nous* avons vu.

Il regarda de travers le grand type à côté de lui.

— Sais-tu pourquoi cela ne fait rien si nous l'avons vu ?

Oldbury le regarda, son visage était noyé de larmes.

— Non, pourquoi ?

— Parce que le fait que nous le voyons *importe peu.* Si nous retournons sur Terre pour dire que la Lune n'est qu'un morceau de toile soutenu par un châssis, ils nous tueront. Ou, dans un élan de générosité, ils nous enfermeront au cabanon à vie. C'est pourquoi motus et bouche cousue.

Son ton devint soudain menaçant.

— Tu comprends bien, n'est-ce pas ? Pas un mot !

— Je veux maman, gémit Oldbury plaintivement.

— Est-ce que tu *comprends* ? Il faut se taire. C'est notre seule chance de ne pas être traités de fous. On va laisser venir quelqu'un d'autre qui découvrira la vérité et se fera démolir à son retour. Jure que tu vas te taire ! Si tu parles, tu es maudit !

Davis respirait à peine, lorsqu'il leva le bras sur son compagnon.

Oldbury s'effondra aussi loin que le permettait l'étroitesse de son siège-prison.

— Ne me frappe pas. Je t'en supplie !

Mais Davis hurla, ne pouvant retenir sa rage.

— Il n'y a qu'un seul moyen sûr ! Et il frappa sans relâche la silhouette tapie…

*

**

Godfrey Mayer s'assit au chevet d'Oldbury et lui dit :

— Est-ce bien clair dans votre esprit ?

Oldbury était en observation depuis plus d'un mois.

Lars Nilsson écoutait à l'autre bout de la pièce. Il se souvenait d'Oldbury avant de monter dans le vaisseau. Son visage était toujours carré, mais ses joues s'étaie nt creusées, il avait perdu toute sa force.

Sa voix ne tremblait plus, mais il continuait à chuchoter.

— Ce n'était pas un vaisseau. Nous n'avons pas été dans l'espace.

— Ce n'est pas tout à fait ce que nous *disons*. Nous vous *avons montré* le vaisseau, les commandes qui contrôlaient les *images* de la Terre et de la Lune. Vous *avez vu* tout cela.

— Oui, je sais.

Mayer, prosaïque, continua :

— C'était un coup pour rien. Nous vous avons placé dans les conditions exactes d'un vol spatial pour tester les réactions humaines. Bien sûr, si nous vous avions prévenu, Davis et vous, l'expérience n'avait plus aucun sens. Si ça ne marchait pas, nous pouvions l'arrêter à tout moment. Il fallait apprendre par la pratique, effectuer des modifications, et recommencer avec une nouvelle équipe.

Il avait expliqué cela des dizaines de fois. Oldbury devait réussir à comprendre, s'il lui était donné d'apprendre à vivre utilement par la suite.

— A-t-on déjà essayé avec une nouvelle équipe ? demanda Oldbury d'un air triste.

— Pas encore. Mais c'est pour bientôt. Il faut d'abord modifier certaines choses.

— J'ai échoué.

— Nous avons beaucoup appris de votre expérience. Elle est donc un

succès sur ce plan-là. Alors, écoutez : les commandes du vaisseau ont été élaborées pour se détra quer au moment précis où cela s'est produit. Nous voulions éprouver vos réactions devant une situation de crise après quelques jours d'un voyage pénible. La panne était pro grammée au moment de la bascule simulée devant la Lune. Nous allions manœuvrer pour que vous puissiez l'apercevoir sous un autre angle au retour. Vous n'étiez pas censés voir l'autre côté, alors nous ne l'avons pas monté. Par mesure d'économie. Ce simple essai nous a coûté cinquante millions de dollars, et ce n'est pas facile d'obtenir des crédits.

Nilsson ajouta amèrement :

« Le seul hic, c'est l'interrupteur du vidéo qui ne s'est pas éteint à temps. Une soupape est restée coincée. Vous avez vu le côté inachevé de la Lune et nous avons dû arrêter le vaisseau pour empêcher…

— C'est ça, coupa Mayer, Allez, répétez, Oldbury.

Répétez tout.

*

**

Ils marchèrent pensivement le long du couloir.

— Il a l'air beaucoup mieux aujourd'hui. Qu'en pensez- vous ?

— Il a fait de grands progrès, admit Mayer. Mais il aura encore longtemps besoin de soins médicaux.

— Y a-t-il un espoir pour Davis ?

— C'est un cas différent. Il a complètement intériorisé. Il ne veut pas parler, et nous prive ainsi de tout moyen de l'approcher.Nous avons essayé, l'aldostrérone, l'ergot, la contre-électrœncéphalographie et ainsi de suite. Sans résultat. Il croit que s'il parle on va l'envoyer dans un hôpital psychiatrique ou le tuer. Il est difficile de rencontrer une paranoïa plus avancée.

— Lui avez-vous dit que nous *savons* ?

— Si nous le faisons, il va retomber dans une crise homicide, et nous

n’arriverons peut-être pas à temps cette fois-ci.

Je crois qu’il est incurable. Le gardien de service m’a dit que quelquefois, lorsque la Lune apparaît dans le ciel, Davis la regarde un bon moment et marmonne : « Rien que de la toile. »

— Ça me rappelle, reprit Nilsson calmement, ce que Davis a dit au début du voyage. Les idées ont la vie dure. C’est bien vrai, n’est-ce pas ?

— C’est la tragédie humaine. Sauf… (Mayer hésita.)

— Sauf quoi ?

— Sur nos fusées sans équipage, sur les trois, le central a arrêté de transmettre juste avant la bascule du retour et aucune n’est revenue. Quelquefois je me demande…

— *Bouclez-la,* coupa Nilsson avec férocité.

L'AMOUR VOUS CONNAISSEZ ?

Avec Night And Day, Begin The Beguine *et quelques autres,* What Is This Thing Called Love *est une des plus célèbres mélodies de Cole Porter. Asimov a fait poser très littéralement la question de son titre –* Qu'est-ce que cette chose appelée amour ? *– par des extraterrestres qui étudient l'humanité à des fins pouv ant aller au -delà des simples découvertes biologiques ou ethnographiques. Ce récit illust re quelques aspects caractérist iques de la science-fiction d'Asimov. On distingue clairement, en premier lieu, la pudeur que l'auteur conserve invariablement dans ses récits en matière de sexualité. C'est là affaire de choix personnel et non conflit de générations : Philip José Farmer et Theodore Sturgeon, tous deux légèrement plus âgés qu'Asimov, ont parlé du sujet de façon beaucoup plus explicite. On remarque également le souci de clarté scientifique que les extraterrestres conservent scrupuleusement à leurs propres yeux, quelque grotesques qu'ils puissent sembler aux nôt res. Également notable est l'effet comique obtenu par ce décalage, ainsi que par les problèmes de sémantique et de vocabulaire que doivent résoudre les extraterrestres. Rectangle blanc ou pas, voici donc une manière pas tout à fait comme une autre de regarder la Terre et les humains à l'aide d'yeux pédonculés.*

— *Mais* il s'agit de deux espèces différentes, dit le Capitaine Garm, en examinant attentiveme nt les deux créatures qu'on venait de lui amener de la planète située au-dessous d'eux.

Ses organes optiques s'ajustèrent pour régler sa vision à son maximum d'acuité, et ce faisant, lui sortirent de la tête. La tache colorée au-dessus de ses yeux se mit à brille'et à lancer une succession de rapides petits éclairs.

Botax sentait une douce chaleur l'envahir depuis qu'il pouvait de nouveau communiquer par éclairs colorés, après avoir passé plusieurs mois dans une cellule, à espionner la vie sur cette planète, et à essayer de donner un sens aux ondes sonores modulées émises par les indigènes. Communiquer par éclairs lui donnait presque l'impression d'être rentré chez lui, à Perseus, dans une branche lointaine de la Galaxie,

— Non pas deux espèces, dit-il, mais deux formes d'une même espèce.

— Allons donc, quelle bêtise ! Ils sont tout à fait différents. Ils nous ressemblent vaguement, l'Entité soit louée, et ne sont pas d'apparence aussi dégoûtante que bien d'autres formes de vie étrangères à notre monde. Forme raisonnable, membres reconnaissables. Mais pas de tache colorée. Est-ce qu'ils peuvent parler ?

— Oui, mon Capitaine, dit Botax en se laissant aller à une digression prismatique discrètement désapprobatrice. Tous les détails sont dans mon rapport. Ces créatures forment des ondes sonores au moyen de la gorge et de la bouche. Quelque chose comme la toux, en beaucoup plus compliqué. J'ai appris moi-même à parler ainsi.

Il rayonnait de fierté tranquille.

— C'est très difficile.

— Ça doit donner la nausée. Bon, ça explique leurs yeux plats et inextensibles. Puisqu'ils ne parlent pas par couleurs, de grands yeux leur sont inutiles. Mais comment pouvez-vous vous obstiner à prétendre qu'il

s'agit de la même espèce ? La créature de gauche est plus petite, avec des tentacules (ou autre chose, appelez ça comme vous voudrez) plus longs, et elle n'a pas les mêmes proportions. Elle a des renflements à des endroits où l'autre n'en a pas. Est-ce qu'ils sont vivants ?

— Vivants, mais inconscients pour l'instant, mon capitaine. On leur a fait subir un traitement psychique destiné à supprimer la peur, afin que nous puissions les étudier plus facilement.

— Mais est-ce qu'ils valent la peine qu'on les étudie ? Nous sommes déjà en retard sur notre emploi du temps, et nous devons encore visiter et explorer cinq mondes de plus grande importance que celui-ci. Cette stase temporelle revient très cher à entretenir, et j'aimerais mieux les libérer et continuer…

Mais le corps visqueux et fuselé de Botax s'était mis à vibrer d'anxiété. Sa langue tubulaire jaillit et vint se recourber au-dessus de son nez camard, tandis que ses yeux semblèrent aspirés à l'intérieur de sa tête. De sa main aux trois doigts étendus, il fit un geste de dénégation, tandis que sa conversation passait au registre rouge sombre.

— Que l'Entité nous garde, mon Capitaine, mais il n'existe pour nous aucun monde de plus grande importance que celui-ci.

Nous sommes peut-être à la veille de la crise finale. Ces créatures représentent peut-être la forme de vie la plus dangereuse de toute la Galaxie, justement parce qu'elles ont deux formes.

— Je ne vous suis pas bien.

— Mon Capitaine, j'ai été chargé d'étudier cette planète, et ça n'a pas été facile, car elle est unique en son genre. Tellement unique que j'arrive à peine à en comprendre toutes les facettes. Par exemple, pratiquement toutes les formes de vie de la planète se présentent sous deux formes différentes. Il n'existe pas de mot pour décrire cela, pas même de concept. Je ne peux que m'y référer en tant que forme un et forme deux. Pour me servir de leurs sons, la petite créature est désignée sous le nom de « femelle », et la grande – celle-là – sous le nom de « mâle », ce qui prouve bien que ces créatures elles- mêmes ont conscience de la différence.

Garm grimaça de dégoût.

— Quelle façon répugnante de communiquer !

— De plus, mon Capitaine, pour produire des petits, les deux formes doivent coopérer.

Le capitaine, qui s'était penché pour examiner les spécimens de plus près, avec une expression qui tenait à la fois de l'intérêt et de la révulsion, se redressa vivement.

— Coopérer ? Qu'est-ce encore que cette sottise ? L'attribut le plus fondamental de la vie est bien la production des petits, par chaque créature vivante, en communion intime avec elle-même. Sinon, qu'est-ce qui rend la vie digne d'être vécue ?

— Cette forme-là donne bien la vie, mais l'autre forme doit coopérer.

— Comment ?

— J'ai eu beaucoup de difficultés à le déterminer. C'est quelque chose de très intime, et, dans les recherches que j'ai faites parmi les écrits auxquels j'ai eu accès, je ne suis pas parvenu à trouver une description exacte et explicite. Mais j'ai quand même pu en déduire des approximations raisonnables.

Garm secoua la tête.

— Ridicule. Bourgeonner est la fonction la plus sainte et la plus intime au monde. Il en est de même sur des dizaines de milliers de mondes. Comme l'a dit le grand éclair-barde Levuline : « Au temps des bourgeons, au temps des bourgeons, au doux et charmant temps de bourgeons, quand… »

— Vous ne me comprenez pas, mon Capitaine. La coopération entre ces deux formes amène d'une façon ou d'une autre (mais je ne sais pas exactement comment) un mélange et une redistribution des gènes. C'est un moyen grâce auquel, à chaque génération, de nouvelles, combinaisons des caractères héréditaires apparaissent.

Les variations s'en trouvent multipliées ; les modifications apportées par la mutation des gènes se manifestent presque immédiatement, tandis que ça peut prendre des millénaires avec le système du bourgeonnement.

— Essayeriez-vous de me faire croire que les gènes d'un individu peuvent se combiner avec ceux d'un autre ? Savez-vous seulement à quel point cela est ridicule, considéré à la lumière de tous les principes de la physiologie cellulaire ?

— C'est pourtant ainsi, da nerveusement Botax, tandis que l'autre, les yeux sortis de la tête, le fusillait du regard. L'évolution *est* accélérée. Cette planète présente un véritable chaos d'espèces. Il paraît qu'il y a un million et demi d'espèces différentes de créatures.

— Une douzaine et demie, plus probablement. N'acceptez donc pas inconsidérément tout ce que vous lisez dans la littérature des indigènes.

— Mais j'ai vu moi-même des douzaines d'espèces différentes, et dans une aire très restreinte. Je vous assure, mon Capitaine, que si on leur en donne le temps, ces créatures sont capables de développer par mutation des intellects assez puissants pour anéantir et gouverner toute la Galaxie.

— Prouvez-moi que la coopération dont vous parlez existe réellement ; Investigateur, et je prendrai en considération ce que vous affirmez. Si vous ne pouvez pas le prouver, je chasserai de mes pensées jusqu'au souvenir de vos ridicules fantaisies, et nous reprendrons notre voyage.

— Je peux le prouver.

Les éclairs de Botax virèrent au jaune-vert.

— Il y a encore un autre aspect sous lequel ces créatures sont uniques. Elles prévoient des progrès qu'elles n'ont pas encore réalisés. Ce qui est probab le me nt une conséquence de leur croyance en une évolution rapide, qu'elles peuvent, après tout, observer constamment. C'est pourquoi ils se livrent à un genre de littérature traitant des voyages spatiaux qu'ils n'ont pas encore inventés. J'ai traduit par « science-fiction » le terme qu'ils utilisent pour désigner ce genre de littérature. Je dois vous dire que j'ai presque exclusivement consacré mes lectures à la science-fiction, car c'est là, pensais-je, dans leurs rêves et les productions de leur imagination qu'ils se révéleraient complètement, de même que les dangers qu'ils représentent pour nous. Et c'est aussi de cette science-fiction que j'ai déduit la méthode qu'ils utilisent pour leur coopération inter-formes.

— Comment avez-vous fait ?

— Sur ce monde, il y a un périodique qui pub lie parfois de la science-fiction, mais qui se consacre presque exclusivement aux différents aspects de la coopération. Il ne parle pas tout à fait librement, ce qui est ennuyeux, mais s'obstine à procéder par allusions. Son nom,

pour autant que je puisse le traduire en éclair, est *Recreationboy*. La créature qui le dirige, je suppose, ne s'intéresse à rien sinon à la coopération inter-formes, et la recherche en tout avec une ardeur systématique et scientifique qui m'a frappé de respect. Il a découvert de nombreux cas de coopération, décrits sur le mode de la science-fiction, c'est pourquoi j'ai pris ce périodique pour guide. C'est dans les exemples qu'il expose que j'ai appris comment provoquer la coopération.

« Et quand la coopération sera accomplie et que les petits auront été produits devant vos yeux, je vous supplie, mon Capitaine, de donner des ordres pour qu'il ne subsiste pas même un seul atome de ce monde. »

— Bon, dit le capitaine Garm avec lassitude, rappelez-les à la vie consciente, et faites vite ce que vous avez à faire.

Marge Skidmore eut soudain parfaitement conscience de ce qui l'entourait. Elle se rappelait clairement la station du métro aérien en ce début de crépuscule. Elle était presque vide ; un homme était debout près d'elle, un autre à l'autre bout du quai. Un faible grondement dans le lointain annonçait que la rame approchait.

Puis, il y avait eu un éclair, l'impression qu'on la retournait comme un gant, la vision incertaine d'une créature fuselée dégoulinante de mucus, un bond vers le haut, et maintenant…

— Oh, mon Dieu, dit-elle en frissonnant, c'est encore là.

Et il y en a un autre, maintenant !

Elle se sentait complètement révulsée, mais elle n'avait pas peur. Elle était presque fière de ne pas avoir peur.

L'homme debout près d'elle, aussi immobile qu'elle l'était, portant toujours son feutre mou sur la tête, était celui qui était sur le quai avec elle.

— Ils vous ont pris aussi ? demanda-t-elle. Et qui d'autre ?

Charlie Grimwold, qui se sentait tout flasque et bedonnant, tenta de lever la main pour ôter son chapeau et lisser les rares cheveux qui décoraient son crâne dégarni sans toutefois le dissimuler aux regards, et il s'aperçut qu'il ne pouvait la bouger qu'avec difficulté, comme s'il luttait contre une résistance caoutchouteuse. Il laissa retomber sa main et regarda d'un air morose la femme au fin visage qui se tenait en face de lui.

Elle avait dans les trente-cinq ans, pensa-t-il, elle était bien coiffée, et sa robe lui allait bien, mais, pour le moment il aurait voulu être ailleurs, et ça ne le consolait pas d'avoir de la compagnie : même une compagnie femelle.

Il dit :

— Je ne sais pas, ma petite dame. J'étais sur le quai à attendre le métro.

— Moi aussi.

— Et alors, j'ai vu un éclair. J'ai rien entendu. Et maintenant, me v'là. Ça doit être des mecs de Mars ou de Vénus, ou d'un endroit dans ce genre.

Marge hocha vigoureusement la tête.

— C'est aussi mon avis. Une soucoupe volante ? Vous avez peur ?

— Non. C'est marrant, vous savez. Je crois que je dois être en train de devenir dingue, sans ça, je *devrais* avoir peur.

— C'est drôle quand même. J'ai pas peur non plus. O mon Dieu, en voilà un qui s'approche maintenant. S'il me touche, je vais hurler.

Mais regardez-moi ces mains à tentacules ! Et cette peau ridée, toute gluante comme de la boue ; ça me donne mal au cœur.

Botax s'approcha avec précaution, et dit d'une voix rauque et perçante, la plus proche approximation du timbre des indigènes à laquelle il fût arrivé :

— Créatures ! Nous ne vous ferons aucun mal. Mais nous voudrions vous demander si vous accepteriez de nous faire le plaisir de coopérer.

— Hé dis donc, il parle ! dit Charlie. Coopérer, qu'est- ce que vous voulez dire ?

— Tous les deux. L'un avec l'autre, dit Botax.

— Ah ? dit-il en regardant Marge. Vous savez ce qu'il veut dire avec sa coopération, ma petite dame ?

— Pas la moindre idée, répliqua-t-elle avec hauteur. Botax dit :

— Ce que je veux dire, c'est…

Et il prononça un mot de deux syllabes qu'il avait une fois entendu employer comme synonyme du processus en question.

Marge devint cramoisie et e détourna en hurlant :

— Quoi ! de toute la force de ses poumons.

Sur quoi, Botax et le capitaine Garni portèrent vive ment leurs mains dans la région de leur abdomen, pour couvrir leurs membranes auditives qui vibraient douloureusement sous cette furieuse émission de décibels.

Marge continua avec une véhémence qui frisait l'incohérence :

— Il ne manquerait plus que ça. Non mais, je suis mariée. Si mon Ed était ici, qu'est-ce qu'il vous sonnerait ! Et vous, là, dit-elle en se tournant vers Charlie, malgré la résistance caoutchouteuse, c'est pas la peine de faire l'intéressant. Si vous croyez que…

— Mais, ma petite dame, c'est pas de ma faute, gémit Charlie d'un air gêné. Enfin, ce que je veux dire, c'est que c'est pas mon genre, vous comprenez, de refuser une dame ; mais je suis marié, moi aussi. J'ai trois mômes. Écoutez…

Le capitaine Garm dit :

— Que se passe-t-il, Investigateur Botax ? Ces sons cacophoniques sont proprement insupportables.

— C'est que, – et, dans son embarras, Botax émit un vif petit éclair pourpre –, c'est qu'il s'agit d'un rituel compliqué. Au commencement, ils sont censés se faire prier.

Ça renforce les résultats subséquents. Après ce stade initial, les peaux doivent être enlevées.

— Il faut les *écorcher ?*

— Pas vraiment les écorcher. Ce sont des peaux artificielles qui peuvent s'ôter sans douleur, et qui doivent l'être.

Particulièrement chez la forme femelle.

— Bon, très bien. Dites-leur donc d'enlever leurs peaux.

Vraiment, Botax, je trouve cela très désagréable.

— Je ne crois pas que je doive prier, la forme femelle d'enlever ses peaux elle-même. Il vaut mieux suivre le rituel à la lettre. J'ai ici des extraits de ces contes d'outre-espace, très appréciés du rédacteur de *Recreationboy*. Dans ces contes, les peaux sont enlevées par la force.

Voici, par exemple, la description d'un accident qui «provoqua de grands ravages dans sa robe, l'arrachant presque complètement de son corps charmant. Pendant un instant, il sentit la tiédeur de sa poitrine ferme et à demi nue contre sa joue »… Et ça continue sur ce ton. Vous voyez, le fait d'arracher, l'enlèvement forcé, agit comme un stimulant.

— Poitrine ? dit le capitaine. Je ne connais pas cet éclair.

— Je l'ai inventé pour exprimer ce concept. Il désigne les renflements dans la région antérieure supérieure de la forme femelle.

Botax se tourna vers Charlie :

— Monsieur, dit-il, voulez-vous arracher sa robe de son corps charmant ? Je vais vous libérer pour les besoins de la cause.

Les yeux de Marge se dilatèrent, et elle tourna instantanément contre Charlie sa dignité outragée :

— Je vous le défends, je vous défends de me toucher, espèce d'obsédé sexuel.

— Moi ? gémit Charlie d'un ton plaintif. C'est pas de ma faute. Si vous croyez que je passe mon temps à arracher des robes. Écoutez, continua-t-il en se tournant vers Botax, j'ai une femme et trois mômes. Si elle apprend que je m'amuse à arracher des robes, qu'est-ce que je vais prendre. Vous savez ce qu'elle fait, ma femme, si ça m'arrive de seulement regarder une dame ? *Écoutez bien…*

— Se fait-il toujours prier ? demanda le capitaine impatienté.

— Apparemment, dit Botax. Ce doit être la nouveauté du milieu, vous savez, qui prolonge ce stade de la coopération.

Comme je sais que tout cela vous est désagréable, je vais exécuter moi-même cette partie du rituel. Dans ces histoires de science-fiction, on mentionne fréquemment que cette tâche est accomplie par une espèce d'un autre monde. Ici, par exemple – et il feuilleta ses notes pour trouver le passage en question –, ils décrivent une de ces espèces en termes vraiment horribles. Les créatures de cette planète sont vraiment extravagantes, je vous assure. Il ne leur est jamais venu à l'idée d'imaginer des individus beaux comme nous le sommes, couverts d'une belle pellicule de mucus.

— Continuez ! Continuez ! On ne va pas y passer toute la journée ! dit le capitaine.

— Oui, mon Capitaine.

On dit ici que l'extraterrestre s'avança vers la femme, qui poussait des cris perçants et hystériques sous les embrassements du monstre. Des serres lui labouraient le corps, déchirant sa tunique en lambeaux ».

Vous voyez, la créature indigène pousse des cris perçants, exprimant l'excitation que provoque l'enlèvement des peaux.

— Eh bien, allez-y, Botax, enlevez-les. Mais je vous en prie, dispensez-moi des cris perçants. Je suis encore tout ébranlé d'avoir perçu ces ondes sonores.

Botax dit à Marge, très poliment :

— Si vous permettez…

Un doigt spatulé fit le geste de se glisser dans l'encolure de la robe.

Marge se tortilla désespérément, luttant contre le champ de forces qui la retenait.

— Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas ! Vous allez me mettre de la boue. Dites donc, elle coûte 24, 85 à Orbach's, ma robe. Arrière, monstre ! Mais regardez-moi les yeux qu'il fait !

Les efforts qu'elle faisait pour esquiver la main tâtonnante et extraterrestre la faisaient panteler.

— Un monstre de boue, avec des yeux d'insecte, voilà ce que c'est. Écoutez, je vais enlever ma robe moi-même. Mais, pour l'amour du Ciel, ne me mettez pas de boue dessus.

Elle tripota la fermeture à glissière, et eut un aparté véhément à l'adresse de Charlie :

— Et surtout, ne regardez pas, vous !

Charlie ferma les yeux et haussa les épaules avec résignation.

Elle enleva sa robe par les pieds.

— Ça va ? Vous êtes content ?

De contrariété, les doigts du capitaine Garm s'agitaient nerveusement.

— Alors, c'est ça les seins ? Et pourquoi l'autre créature détourne-t-elle la tête ?

— Il se fait prier. Il se fait prier, dit Botax. De plus, les seins sont toujours couverts. Il y a encore d'autres peaux à ôter. Quand ils sont nus, les seins constituent un stimulant très énergique. On les compare toujours à des globes d'ivoire, à des sphères d'albâtre, et autres choses du même genre. J'ai ici des dessins, ou représentations visuelles, provenant des couvertures de ce magazine de science-fiction. Si vous voulez bien prendre la peine de les examiner, vous verrez que sur chacun d'eux est représentée une créature dont les seins sont plus ou moins nus.

D'un air concentré, le capitaine regarda alternativement les illustrations, puis Marge.

— Qu'est-ce que l'ivoire ?

— C'est un autre éclair de mon invention. Cela désigne le matériau constituant les défenses d'une grande créature intelligente de cette planète.

— Ah ! dit le capitaine, qui, de satisfaction, vira au vert pastel. Cela explique tout. Cette petite créature femelle appartient à une secte guerrière, et ces seins sont les défenses avec lesquelles elle écrase l'ennemi.

— Non, non, ils sont plutôt tendres, à ce que j'ai compris.

La petite main brune de Botax se tendit dans la direction de ce qui faisait l'objet de la discussion, et Marge recula en hurlant.

— Alors, à quoi peuvent-ils bien servir ?

— Je crois, dit Botax en hésitant beaucoup, qu'ils servent à nourrir les petits.

— Les petits les mangent ? demanda le capitaine avec tous les signes d'une profonde détresse.

— Pas exactement. Ces objets produisent un fluide que les petits consomment.

— Ils consomment un fluide provenant d'un corps vivant ? Pouah !

Le capitaine se cacha la tête dans ses trois bras, faisant appel, pour la circonstance, au troisième bras surnuméraire, qui sortit si rapidement de son fourreau qu'il faillit renverser Botax au passage.

— Un monstre boueux, à trois bras avec des yeux de punaise, dit Marge.

Ouais, dit Charlie.

— C’est bon, mais faites attention où vous regardez. Les égarez pas par ici.

— Écoutez, ma petite dame, je fais ce que je peux pour pas regarder.

De nouveau, Botax s’approchait.

— Madame, voudriez-vous ôter le reste ?

Marge se protégea de son mieux de sa robe sous le regard de ces yeux coulissants.

— Jamais !

— Je peux vous l’ôter moi-même, si vous le désirez.

— Ne me touchez pas. Pour l’amour du Ciel, ne me touchez pas ! Et vous, regardez plutôt la boue qu’il a sur lui, si ça ne vous fait rien. D’accord, je vais enlever ça moi-même.

Et ce faisant, elle marmonnait entre ses dents, et regardait d’un air furieux en direction de Charlie.

— Rien ne se passe, dit le capitaine fort mécontent. Et de plus, ce spécimen m’a l’air imparfait.

Botax sentit l’affront porté à son efficience.

— J’ai apporté deux spécimens parfaits. Qu’est-ce que vous reprochez à ces créatures ?

— Les seins ne consistent pas chez elle en globes ou en sphères. Je sais quand même ce que sont des globes et des sphères, et sur les dessins que vous m’avez montrés, c’est ainsi que les seins sont représentés. Voilà de beaux globes. Mais sur cette créature, je ne vois rien, que des poches flasques en tissu desséché. Et décolorées, en plus.

— Mais non, dit Botax. Il faut tenir compte des variations naturelles. D’ailleurs, je vais demander à cette créature elle-même d’en être juge.

Il se tourna vers Marge :

— Madame, vos seins sont-ils imparfaits ?

Marge écarquilla les yeux, et pendant un moment incapable de répondre, elle ne put que haleter de colère :

— Ça *alors* ! finit-elle par articuler. Je ne suis peut-être pas Gina

Lollobrigida ou Anita Ekberg, mais je suis parfaitement normale, je vous remercie. Ah la la, si mon Ed était là !

Et, se tournant vers Charlie

— Et vous, vous pouvez pas leur dire, à ces monstres boueux aux yeux de punaise, que j'ai rien qui cloche ?

— Mais ma petite dame, dit Charlie d'un ton suave, j'ai pas le droit de regarder, vous savez bien.

— Ah, sûr que vous regardez pas. Vous n'arrêtez pas de reluquer en dessous, alors vous feriez aussi bien de les ouvrir complètement, vos yeux de saligaud, et de prendre la défense d'une dame si vous êtes un peu galant, ce qui m'étonnerait, d'ailleurs.

— Bon, dit Charlie en re gardant Marge en coin, laquelle profita de l'occasion pour respirer à fond et bomber le torse. J'aime, pas beaucoup être mêlé à des histoires aussi épineuses, mais vous m'avez l'air bien.

— Je vous ai *l'air* bien ? Non mais, vous êtes aveugle, ou quoi ? J'ai été deuxième au concours de Miss Brooklyn, et ce qui m'a fait perdre, c'est la taille, c'est pas…

Charlie dit :

— Ça va, ça va. Ils sont très bien. Vrai de vrai. Il hocha vigoureusement la tête en direction de Botax.

— Ils sont bien. Maintenant, je suis pas un expert, vous comprenez, mais moi, je les trouve très bien.

Marge se détendit,

Botax se sentit soulagé. Il se tourna vers Garm.

— La forme mâle exprime de l'intérêt. Le stimulus agit.

Maintenant, passons à la phase finale.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il n'y a pas d'éclair pour l'exprimer, mon Capitaine.

Essentiellement, cela consiste à appliquer l'appareil locutoire-manducatoire de l'un contre l'appareil équivalent de l'autre. J'ai inventé un éclair pour désigner ce processus ; c'est « baiser ».

— Ces choses écœurantes n'auront donc jamais de fin ? grogna le capitaine.

— Cela, c'est, c'est l'apothéose. Dans les contes, après que les peaux soin enlevées, ils s'entremêlent les membres, et ils s'abandonnent fougueusement à des baisers brûlants, pour traduire aussi littéralement que possible l'expression la plus fréquemment employée. En voici un exe mple, un seul, pris au hasard : « Il la tenait, sa bouche avidement pressé contre ses lèvres. »

— Peut-être que l'une de ces créatures était en train de dévorer l'autre, dit le capitaine.

— Mais pas du tout, dit Botax impatienté. Il s'agissait de baisers brûlants.

— Que voulez-vous dire, brûlants ? Est-ce qu'une combustion avait lieu ?

— Pas littéralement, je ne crois pas. J'imagine que c'est une façon d'exprimer qu'il y a une élévation de la température. Je suppose que plus la température s'élève, plus le petit est réussi. Bon, maintenant que la forme mâle a été stimulée de façon appropriée, il n'a plus qu'à placer sa bouche contre celle de l'autre pour produire un petit. Cette étape est indispensable à la production du petit. C'est en effet, à proprement parler, la coopération que j'ai mentionnée.

— C'est tout ? Juste ce...

Les mains du capitaine firent le geste de se réunir, mais il ne put prendre sur lui d'exprimer cette pensée par un éclair.

— C'est tout, dit Botax. Dans aucun des contes que j'ai lus, pas même dans *Recreationboy,* je n'ai trouvé trace d'aucune autre activité physique ayant trait à la ligne de symboles semblables à des étoiles, mais je suppose qu'elles représentent d'autres baisers ; un baiser par étoile, quand ils veulent produire une multitude de petits.

— Pour le moment, juste un, s'il vous plaît.

— Mais certainement, mon Capitaine.

Botax articule distinctement d'une voix solennelle

— Monsieur, voudriez-vous embrasser Madame ?

Charlie dit :

— Dites donc, je peux pas bouger.

— Mais je vais vous libérer, bien entendu.

— La dame aimera peut-être pas.

Marge fulmina

— Et comment que j'aimerai pas, mon petit gars. Restez donc où vous êtes.

Je demande pas mieux, ma petite dame, mais qu'est-ce qu'ils vont faire si on veut pas ? Écoutez, j'ai pas envie de les exciter. On pourrait peut-être se faire juste une petite bise, comme ça.

Elle hésita, comprenant la justesse de sa remarque.

— Bon d'accord. Mais pas de fantaisie. J'ai pas l'habitude de me promener toute nue devant tous les Pierre, Paul et Jacques de la création.

— Je sais bien, ma petite dame. Mais c'est pas de ma faute, vous savez bien.

Marge marmonna avec colère :

— Des monstres de boue. Ils doivent penser qu'ils sont des sortes de dieux, c'est pas possible, pour commander les gens comme ça. Des dieux de boue, voilà ce qu'ils sont !

Charlie s'approcha d'elle.

— Allons, calmez-vous, ma petite dame.

Il fit un vague geste comme repousser son chapeau en arrière.

Puis il posa maladroitement les mains sur ses épaules nues, et se pencha avec précaution.

La tête de Marge se raidit, et les veines de son cou devinrent saillantes. Leurs lèvres se rencontrèrent.

Le capitaine émit quelques éclairs de nervosité.

— Je ne détecte aucune élévation de température. Son tentacule détecteur de chaleur s'était dressé au-dessus de sa tête où il continuait à vibrer.

— Moi non plus, dit Botax, plutôt décontenancé. Et pourtant nous suivons exactement les instructions des contes de science-fiction. Je crois que le mâle devrait avoir les membres un peu plus étendus. Ah, comme ça. Regardez, ça marche.

Presque sans y penser, Charlie avait glissé son bras autour du torse nu et doux de Marge. Pendant un instant, Marge sembla s'abandonner

contre lui, puis, soudain, elle se débattit contre le champ de force qui continuait à la maintenir fermement.

— Laissez-mo i !

Ses paroles furent étouffées par les lèvres de Charlie.

Elle le mordit soudain, et Charlie sauta en arrière avec un cri sauvage, en se tenant la lèvre inférieure, puis regardant ses doigts pour voir s'il y avait du sang.

— Qu'est-ce qui vous prend, ma petite dame ? demanda-t-il plaintivement.

Elle dit :

— On s'était mis d'accord pour une petite bise, non ? Et qu'est-ce que vous étiez en train de faire ? Non mais, vous vous prenez pour un playboy ou quoi ? Et qu'est-ce que c'est qu'eux tous ? Playboy et des dieux de boue ?

Le capitaine Garm émit des éclairs bleus et jaunes en rapide succession.

— Alors, c'est fait ? Et on va attendre longtemps maintenant ?

— Il me semble que ça devrait se passer tout de suite. À travers tout l'univers, quand on doit bourgeonner, on bourgeonne, c'est simple. Il n'y a pas à attendre.

— Ah oui ? Mais après toutes les mœurs vicieuses que vous venez de me décrire, je me demande si l'envie me reprendra jamais de bourgeonner. Enfin, finissons-en, je vous prie.

— Plus qu'une petite minute, mon Capitaine.

Mais les minutes passaient, et les éclairs du capitaine virèrent lentement à un orangé boudeur, tandis que Botax s'éteignait presque complètement.

Finalement, Botax demanda avec hésitation :

— Je vous demande pardon, Madame, mais quand allez-vous bourgeonner ?

— Quand je vais *quoi* ?

— Enfanter un petit ?

— J’en ai déjà un.

— Je veux dire, l’enfanter maintenant.

— Sûrement pas. Je ne suis pas prête à avoir un gosse en ce moment.

— Quoi ? Quoi ? demandait le capitaine. Qu’est-ce qu’elle dit ?

— Il semble, dit Borax d’une voix mourante, qu’elle n’ait pas l’intention d’avoir un petit pour le moment.

La tache colorée du capitaine se mit à lancer des éclairs.

— Vous voulez savoir ce que je pense de vous, Investigateur ? Je pense que vous êtes affligé d’un esprit malade et pervers. Il n’y a pas de coopération, et il n’y a pas de petit à naître. Je pense qu’il s’agit de deux espèces totalement différentes, et que vous vous êtes payé ma tête.

— Mais mon Capitaine… dit Botax.

— Il n’y a pas de : « Mais mon Capitaine », dit Garm. En voilà assez. Vous m’avez bouleversé, détraqué l’estomac, tourné le cœur, donné la nausée, dégoûté même de l’idée de rebourgeonner un jour, et fait perdre mon temps. Vous recherchez la publicité et la gloire, mais je veillerai à ce que vous ne les obteniez pas. Débarrassez-vous immédiatement de ces créatures. Rendez ses peaux à celle-ci, et remettez-les où vous les avez trouvées. Je devrais retenir le coût de la stase temporelle sur votre salaire.

— Mais, mon Capitaine… .

— Ramenez-les, j’ai dit. Reposez-les à la même place et dans le même instant de la durée. Je ne veux pas qu’on touche à cette planète, et je veillerai personnellement à ce qu’on n’y touche pas.

De nouveau, il fusilla Botax du regard.

— Une espèce, deux formes, des seins, des baisers, la coopération. Ah Vous êtes un imbécile, Investigateur, et un crétin, mais par-dessus tout, vous êtes une créature malade, malade, complètement malade.

Il était inutile d’insister. Botax, tremblant de tous ses membres, se mit en devoir de ramener les créatures où il les avait prises.

Ils étaient à la station du métro aérien, et regardaient autour d’eux d’un air hagard. Le soir commençait à tomber, et un faible grondement dans le lointain annonçait que la rame approchait.

Marge dit avec hésitation :

— Est-ce que c’est réellement arrivé, Monsieur ?

Charlie dit :

— Je m’en souviens.

Marge dit :

— On ne peut en parler à personne.

— Sûr que non. Ils diraient qu’on est dingues. Vous voyez ce que je veux dire.

— Hum, oui.

Et elle s’éloigna un peu.

Charlie dit :

— Écoutez, M’dame. Je suis bien embêté de vous avoir mise dans l’embarras. C’était pas ma faute.

— Je sais, ça ne fait rien.

Marge tenait les yeux obstinément baissés sur le quai. Le grondement du train se rapprochait.

— Ce que je veux dire, vous savez, M’dame, c’est que vous étiez pas mal. Vous étiez même très bien, mais ça me gênait d’en parler, comme qui dirait.

Soudain, elle se mit à sourire.

— Ça ne fait rien.

— Peut-être que ça vous dirait de prendre un café avec moi, histoire de vous détendre un peu ? Ma femme, elle m’attend pas avant un bon bout de temps.

— Ah oui ? Eh bien, mon Ed n’est pas en ville pour le week-end, et je vais rentrer dans un appartement vide. Mon fils est chez ma mère, expliqua-t-elle.

— Ben alors, venez. On a déjà été présentés.

— Ah, pour ça, oui.

Et elle éclata de rire.

La rame entra en gare, mais ils se détournèrent, et descendirent

l'étroit escalier menant à la rue.

En fait, ils prirent quelques cocktails, et puis, comme Charlie ne pouvait décemment pas la laisser rentrer toute seule dans le noir, il la raccompagna jusqu'à sa porte. Et, naturellement, Marge se sentit obligée de l'inviter à entrer un moment.

Pendant ce temps, à bord du cosmonef, le pauvre Botax faisait une dernière tentative pour défendre sa cause. Pendant que Garm préparait le vaisseau pour l'envol, Botax s'installa à la hâte pour jeter un dernier coup d'œil sur ses spécimens. Il cadra Charlie avec Marge dans son appartement. Ses tentacules se raidirent, et il se mit à émettre un véritable arc-en-ciel d'éclairs de toutes les couleurs.

— Capitaine Garm ! Mon Capitaine ! Venez voir ce qu'ils font.

Mais à ce même instant, le vaisseau sortit de la stase temporelle.

QUAND LES TÉNÈBRES VIENDRONT

Ce récit a son origine dans une citation de Ralph Waldo Em erson. Celle-ci est t irée de Nature, *un ouv rage paru en 1836 qui contient les premiers principes philosophiques de l'auteur, et en particulier l'idée d'une correspondance symbolique entre les lois naturelles et les lois morales.*

Cette citation n'a pas toujours été faite exactement, même dans les éditions américaines du récit d'Asimov : on lui a substitué, en conclusion, un point d'interrogation au point d'exclamation mis par Emerson, et la signification en a de ce fait été renversée.

L'idée exprimée par Emerson est que la rareté d'un phénomène naturel grandiose – l'apparition des étoiles dans un ciel nocturne – élèverait la spiritualité de l'homme et renforcerait sa foi en le faisant préserver la notion d'une Divinité créatrice.

Campbell tomba sur la phrase, et la montra à Asimov lorsque celui-ci vint le voir à son bureau, le 17 mars 1941. Campbell affirmait qu'à son avis les hommes deviendraient fous s'ils voyaient un ciel étoilé une fois tous les mille ans. Et il donna pratiquement l'ordre à Asimov d'écrire un récit là- dessus.

Asimov se mit au travail le lendemain et, quelques semaines plus tard, le récit Nightfall *était achevé, compte tenu de quelques modifications minimes de dernière heure demandées par Campbell. Pour sa première parution dans le numéro de septembre 1941 de* Astounding, Nightfall *rapporta à Asimov la somme de 166 dollars (1 cent par mot, plus une prime de qualité de 0,25 cent par mot). Depuis lors, le récit a été maintes fois repris dans des anthologies, et nombreux sont ceux qui y voient le chef d'œuvre d'Asimov. Celui-ci a déclaré que la facilité avec laquelle il écrivit cette longue nouvelle l'a étonné. Le fait est que le lecteur éprouve une même facilité à le lire – et à le relire. En utilisant principalement son procédé favori de la progression du récit à travers des conversations, Asimov a admirablement su jouer de deux thèmes essentiels – la crainte de l'inconnu (ici la nature des ténèbres) et*

la curiosité scientifique – en augmentant progressivement la tension jusqu'à une scène finale qui est à coup sar une des visions inoubliables dans toute la science-fiction. En 1967, l'Association des Auteurs de science-fiction des États-Unis (SFWA, c'est-à-dire Science Fiction Writers of America) organisa une consultation parmi ses membres. Ceux-ci étaient invités à désigner les meilleures nouvelles publiées avant le 31 décembre 1964, chaque auteur excluant naturellement ses propres œuvres de son choix. Le scrutin resta ouvert pendant douze mois, et 132 nouvelles de 76 auteurs dfférents recueillirent des voix. Le récit qui obtint le plus grand nombre de suffrages, avec une nette avance, fut Nightfall, *par Isaac Asimov. En 1971, le même récit termina en tête d'une consultation analogue des lecteurs* d'Astounding *devenu entre-temps* Analog.

« Si les étoiles ne devaient briller qu'une seule nuit en mille ans, combien les hommes croiraient, et adoreraient, et conserveraient pendant des générations le souvenir de la cité de Dieu !

EMERSON

Aton 77, directeur de l'université de Saro, fit une moue belliqueuse, et, en proie à une violente fureur, fusilla du regard le reporter.

Theremon 762 soutint ladite fureur sans broncher. En ses jeunes années, quand ses articles quotidiens, paraissant maintenant dans un grand nombre de journaux, n'étaient encore qu'une idée démentielle née de l'esprit d'un apprenti reporter, il-s'était spécialisé dans les interviews « impossibles ». Cela lui avait valu force coups et blessures, sans compter plus d'un œil au beurre noir ; mais cela l'avait puissamment aidé à se cuirasser de sang-froid et de confiance en lui.

Aussi laissa-t-il retomber la main tendue qu'on avait si ostensiblement ignorée, et attendit-il calmement que le vieux directeur se fût un peu calmé. De toute façon, les Astronomes sont de drôles de zigotos, et si les agissements d'Atoll, au cours des deux derniers mois, avaient seulement un sens, ce même Aton était le plus drôle de tous les drôles de zigotos.

Aton 77 retrouva enfin sa voix, et bien qu'elle tremblât encore d'émotion contenue, la phraséologie quelque peu pédante, marque distinctive du célèbre astronome, ne t'avait pas abandonnée.

— Monsieur, dit-il, vous faites preuve d'une outrecuidance stupéfiante en venant me faire une proposition aussi impudente.

Beenay 25, le robuste téléphotographe de l'Observatoire, passa sa langue sur ses lèvres sèches et s'interposa nerveusement :

— Écoutez, Monsieur le Directeur, après tout… Le directeur se tourna vers lui en levant un sourcil offensé.

— Ne vous mêlez pas de ça, Beenay, c'est animé des meilleures

intentions que vous l'avez amené ici, je veux bien vous l'accorder ; mais, cela dit, je ne tolérerai aucune insubordination.

Theremon décida que le moment était venu de placer sa réplique.

— Directeur Aton, si vous voulez bien me laisser finir ce que j'avais commencé, je crois…

— Je ne crois pas, jeune homme, rétorqua Aton, quoi que vous puissiez dire maintenant, que cela compterait beaucoup, comparé à vos articles quotidiens de ces deux derniers mois.

Vous avez orchestré une vaste campagne de presse contre tous les efforts que nous avons faits, moi et mes collègues, en vue d'organiser le monde contre une menace qu'il est maintenant trop tard pour éviter. En vous attaquant particulièrement à nos personnes, vous avez fait de votre mieux pour ridiculiser tout le personnel de cet Observatoire.

Le directeur prit sur son bureau un exemplaire du *Saro City Chronicle,* et le secoua furieusement sous le nez de Theremon.

— Même un individu d'une impudence aussi notoire que la vôtre aurait dû hésiter avant de venir me demander l'autorisation de couvrir pour son journal les événements d'aujourd'hui. Vous, entre mille

Aton lança le journal par terre, se dirigea à grands pas vers la fenêtre et se croisa les mains dans le dos.

— Vous pouvez vous retirer, lança-t-il par-dessus son épaule.

D'un air morose, il contemplait l'horizon sur lequel Gamma, le plus brillant des six soleils de la planète, était en train de se coucher. Il paraissait déjà jaunâtre et estompé dans les brumes du soir, et Aton savait qu'il ne le reverrait jamais en étant en pleine possession de ses facultés mentales.

Il pivota brusquement.

— Non, attendez. Venez ici !

Il fit un geste péremptoire.

— Vous l'aurez, votre article.

Le journaliste n'avait pas fait un geste pour partir, et il s'approcha lente me nt du vie illard. d'un geste , Aton embrassa le paysage.

— De nos six soleils, il n'y a plus que Bêta à briller dans le ciel. Vous

le voyez ?

La question était superflue. Bêta était presque au zénith, et sous ses rayons rougeâtres, le paysage prenait une coloration orangée tout à fait inhabituelle, tandis que les brillants rayons de Gamma mouraient sur l'horizon. Bêta était à son aphélie. Il était petit ; plus petit que Theremon l'eût jamais vu, mais, pour le moment, il dominait sans conteste le ciel de Lagash.

Le soleil propre de Lagash, Alpha, celui autour duquel tournait la planète, était aux antipodes, de même que ses deux lointains compagnons. Le nain rouge, Bêta – le voisin immédiat d'Alpha –, était seul, sinistrement seul.

Le visage levé d'Aton prenait une coloration rougeâtre dans le soleil.

— Dans moins de quatre heures, dit-il, la civilisation, telle que nous la connaissons, prendra fin. Et il en sera ainsi parce que, comme vous pouvez le voir, Bêta est le seul soleil restant dans le ciel.

Il eut un sourire sinistre.

— Imprimez ça ! Il n'y aura personne pour le lire.

— Mais s'il se trouve qu'au bout de quatre heures – puis d'encore quatre heures – rien ne se passe ? demanda doucement Theremon.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Il s'en passera assez comme ça.

— D'accord – et *pourtant* – si rien ne se passe ? Pour la seconde fois, Beenay prit la parole.

— Monsieur, je crois que vous devriez écouter ce qu'il a à dire.

Theremon dit :

— Mettez cela aux voix, Directeur Aton.

Il y eut des mouvements divers parmi les cinq autres membres de l'Observatoire, qui, jusqu'à ce moment, avaient observé une prudente neutralité.

Cela n'est pas nécessaire, dit carrément Aton. Il tira sa montre.

— Puisque votre cher ami Beenay insiste tellement, je vous donne cinq minutes. Parlez.

— Parfait ! Maintenant, dites-moi quelle différence cela fera si vous

me permettez d’être le témoin de ce que vous anticipez ? Si votre prédiction se réalise, ma présence ne nuira en rien ; car dans ce cas mon article ne verra jamais le jour. D’autre part, s’il ne se passe rien, il Faut vous attendre à être ridiculisés, ou pire. Et dans ce cas, il vaudrait mieux que ce ridicule soit dispensé par un sympathisant.

Aton souffla avec mépris.

— C’est à vous que vous pensez quand vous parlez de sympathisant ?

— Certainement !

Theremon s’assit et croisa les jambes.

— Mes articles ont peut-être été un peu méchants, mais je vous ai toujours laissé le bénéfice du doute. Après tout, l’époque est mal choisie pour venir prêcher à Lagash : « La fin du monde est proche. » Il faut que vous compreniez que les gens n’ont plus foi dans le *Livre des Révélations*, et cela les gêne de voir les savants tourner casaque, et venir nous déclarer que finalement les Cultistes ont raison…

— Pas du tout, jeune homme, l’interrompit Aton. S’il est vrai qu’une grande partie de nos informations nous a été communiquée par le Culte, nos résultats ne sont en rien. entachés par son mysticisme. Les faits sont les faits, et la soi-disant mythologie du Culte repose *en partie* sur des faits. Nous les avons mis à nu, et dépouillés de leur mysticisme. Je peux vous assurer que les Cultistes nous haïssent encore plus que vous.

— Je ne vous hais pas. J’essaye de vous faire comprendre que l’opinion publique est mécontente. Ils sont furieux.

Aton eut un sourire de mépris.

— Grand bien leur fasse.

— Oui, mais demain ?

— Il n’y a ura pas de demain !

— Mais s’il y en a un. Supposons qu’il y ait un « demain » – juste pour imaginer ce qui se passera. Cette fureur peut devenir dangereuse. Après tout, vous savez que les affaires sont en baisse depuis deux mois. Les industriels ne croient pas vraiment que la fin du monde est arrivée, mais ils sont tout de même prudents pour leurs investissements.

L’homme de la rue ne vous croit pas davantage, mais quand même, il a décidé que le renouvellement de son ameublement pouvait attendre

quelques mois de plus – juste en cas.

« Vous voyez ce que je veux dire. Dès que tout sera fini, les hommes d'affaires voudront avoir votre peau. Ils diront que si tous les dingues – sauf votre respect – peuvent mettre la prospérité du pays en danger avec leurs prophéties à la noix c'est à la planète de les en empêcher. Et ils seront entendus, Monsieur le Directeur.

Le directeur regarda froidement le journaliste.

— Et qu'est-ce que vous proposez, au juste, pour porter remède à la situation ?

— Eh bien, dit Theremon avec un grand sourire, je voulais vous proposer de m'occuper de la Publicité. Je peux présenter les choses de telle sorte que seul le côté ridicule ressorte. Ce sera assez dur à encaisser, je l'avoue, parce que je serai obligé de vous représenter comme une bande d'abrutis congénitaux, mais, si je peux m'arranger pour que les gens rient de vous, ils en oublieront peut-être leur colère. En retour, tout ce que mes éditeurs demandent, c'est l'exclusivité des droits.

Beenay hocha la tête et explosa :

— Monsieur le Directeur, nous pensons tous qu'il a raison.

Durant ces deux derniers mois, nous avons pensé à tout, sauf au fait qu'il y a quand même une chance sur un million pour qu'il y ait une erreur dans nos théories ou dans nos calculs. Il faut que nous prenions cela aussi en considération.

Un murmure d'acquiescement parcourut le groupe réuni autour de la table, et le visage d'Aton prit l'expression de quelqu'un qui trouve la pilule amère à avaler, mais qui ne peut pas y couper.

— Eh bien, restez si vous voulez. Je vous prierai cependant d'éviter de nous gêner de quelque façon que ce soit dans l'accomplissement de nos devoirs. Vous voudrez bien vous souvenir, également, que c'est moi qui commande tout ici, et, en dépit de vos opinions, telles que vous les avez exprimées dans vos articles, je suis en droit d'exiger votre coopération et votre respect…

Il avait les mains derrière le dos, et son visage ridé pointait en avant un menton décidé tandis qu'il parlait. Il aurait pu continuer indéfiniment si une voix nouvelle ne l'avait interrompu.

— Hello, hello, hello !

Cela fut claironné d'une voix de ténor aiguë, et les joues rondes de l'arrivant s'épanouirent en un lar ge sourire.

— Qu'est-ce que c'est que cette atmosphère d'enterrement ? Personne ne perd les pédales, j'espère ?

Aton le regarda d'un air consterné, et dit avec mauvaise humeur :

— Que diable venez-vous faire ici, Sheerin ? Je croyais que vous deviez rester dans l'Abri ?

Sheerin se mit à rire et posa son arrière-train rebondi sur une chaise.

— Qu'il aille au diable, l'Atri. Je m'ennuyais. J'avais envie d'être ici, où ça va chauffer. Je suis curieux, comme tout le monde. Et je veux voir ces fameuses Étoiles dont les Cultistes nous rebattent les oreilles depuis si longtemps.

Il se frotta les mains, et ajouta d'un ton plus posé :

— On gèle, dehors. Il fait tellement de vent que c'est tout juste si on n'a pas des stalactites qui se forment au bout du nez. Bêta n'a pas l'air de rayonner beaucoup de chaleur, loin comme il est.

Le directeur à la tête blanche grinça des dents d'exaspération.

— Pourquoi prenez-vous tant de mal pour faire des sottises, Sheerin ? A quoi pouvez- vous bien servir ici ?

— A quoi je peux bien servir ici ?

Sheerin tendit les mains en un geste de résignation comique.

— Un psychologue ne vaut pas tripette dans l'Abri. Ce qu'il y faut, c'est des hommes d'action, et des femmes fortes et saines, capables d'enfanter de beaux enfants. Moi ? Je pèse cinquante kilos de trop pour être un homme d'action ; quant à enfanter des rejetons, je crains que ce ne soit guère dans mes cordes. Alors, pourquoi les charger d'une bouche de plus à nourrir ? Je me sens mieux ici.

Theremon demanda vivement :

— Qu'est-ce que c'est, au juste, que cet Abri, Monsieur ?

Sheerin eut l'air d'apercevoir le journaliste pour la première fois. Il fronça les sourcils et gonfla ses grosses joues d'un air perplexe.

— Et vous, qu'est-ce que vous êtes au juste, à Lagash, jeune

rouquin ?

Aton se pinça les lèvres avant de murmurer d'un ton maussade :

— C'est Theremon 762, le journaliste. Je suppose que vous avez entendu parler de lui.

Le journaliste tendit la main.

— Et vous, bien entendu, vous êtes Sheerin 501, de l'université de Saro. J'ai entendu parler de vous.

Puis il répéta

— Qu'est-ce que c'est donc que cet Abri, Monsieur ?

— Eh bien, dit Sheerin, nous sommes parvenus à convaincre quelques personnes de la validité de nos prophéties sur… euh… la fin du monde, pour employer les grands mots, et les personnes en question ont pris les mesures qui s'imposaient. Le groupe est en grande partie composé des parents les plus proches des membres de l'Observatoire et des professeurs de l'université de Saro, plus quelques étrangers. Ils sont environ trois cents, mais les trois quarts sont des femmes et des enfants.

— Je vois. Ils sont censés rester à l'abri des Ténèbres et des… euh…Étoiles, pour tenir le coup quand tous les autres auront craqué.

— S'ils le peuvent. Ce ne sera pas facile. Quand toute l'humanité sera devenue folle, quand toutes les grandes villes seront en flammes – le milieu ne favorisera pas la survie. Mais ils ont de la nourriture, de l'eau, un abri et des armes…

— Ce n'est pas tout, dit Aton. Ils ont tous nos dossiers, à l'exception des observations que nous recueillerons aujourd'hui. Ces dossiers sont d'une importance capitale pour le prochain cycle, et *c'est ça* qui doit survivre. Au diable tout le reste.

Theremon siffla entre ses dents, et réfléchit un long moment sans rien dire. Les hommes avaient apporté un échiquier multiple, et commencèrent une partie à six. Ils déplaçaient leurs pièces rapidement et en silence. Tous les yeux étaient furieusement concentrés sur l'échiquier. Theremon les regarda avec attention, puis se leva et s'approcha d'Aton qui, assis à l'écart, parlait à voix basse avec Sheerin.

— Écoutez, dit-il, allons quelque part où nous ne dérangerons pas les autres. Je voudrais vous poser quelques questions.

Le vieil astronome lui adressa un sourire amer, mais Sheerin répondit avec pétulance :

— Bien volontiers. Ça me fera du bien de parler un peu. Ça me fait toujours du bien. Aton me parlait de votre idée, concernant les réactions de l'opinion mondiale au cas où la prédiction ne se réaliserait pas – et je suis de votre avis.

D'ailleurs, je lis vos articles assez régulièrement, et, en général, j'aime bien vos positions.

— Je vous en prie, Sheerin, grogna Aton.

— Comment ? Oh, je vous demande pardon. Bon, allons dans la pièce à côté. Les fauteuils y sont mieux rembourrés, de toute façon.

Les fauteuils étaient mieux rembourrés dans la pièce à côté. Il y avait aussi d'épais rideaux rouges aux fenêtres, et un tapis marron sur le sol. Avec la lumière orangée de Bêta qui entrait à flots par la fenêtre, le tout prenait un aspect de sang coagulé.

Theremon frissonna.

— Je donnerais bien dix crédits pour voir briller de la lumière blanche, ne serait-ce qu'une seconde. Si seulement Gamma ou Alpha brillaient dans le ciel !

— Quelles questions avez-vous à me poser ? demanda Aton. Je vous prie de ne pas oublier que notre temps est limité.

Dans un peu plus d'une heure et quart, nous monterons à l'étage supérieur, et à partir de ce moment-là, plus question de bavardage.

— Eh bien, voilà .

Theremon se renversa dans son fauteuil, et se croisa les mains sur la poitrine.

— Vous avez tous l'air tellement convaincus que je commence à vous croire. Est-ce que ça ne vous ennuierait pas de m'expliquer de quoi il est question ?

Aton explosa.

— Vous voulez dire que vous nous avez tous couverts de ridicule sans même chercher à savoir ce que nous essayions d'expliquer ?

Theremon eut un pâle sourire.

— Ce n’est pas à ce point, Monsieur le Directeur. Je connais l’histoire en gros. Vous dites que, dans quelques heures, les Ténèbres engloutiront le monde entier, et que toute l’humanité sera frappée de folie furieuse. Ce que je voudrais connaître, ce sont les faits scientifiques qui appuient cette théorie.

— Mais non, mais non, intervint Sheerin. Si vous posez une question pareille à Aton – en supposant qu’il soit d’humeur à y répondre – il va vous abrutir sous une avalanche de chiffres et de graphiques. Vous n’y comprendrez rien.

Maintenant, si vous me posez cette question à moi, je vous donnerai le point de vue du profane.

— D’accord ; je vous la pose à vous.

— D’abord, j’aimerais bien boire quelque chose. Il se frotta les mains en regardant Aton.

— De l’eau ? grogna Aton.

— Ne faites pas l’enfant !

— Ne faites pas l’enfant vous-même. Pas d’alcool aujourd’hui. Ce ne serait que trop facile de saouler tous mes hommes. Je ne peux pas me permettre le luxe de les exposer à la tentation.

Le psychologue grommela entre ses dents. Il se tourna vers Theremon, le fixa de son regard incisif, et commença.

Vous savez, bien entendu, que l’histoire de la civilisation de Lagash a un caractère cyclique – je dis bien *cyclique !*

— Je sais, répliqua prudemment Theremon, que c’est la théorie archéologique en cours. A-t-elle été acceptée comme un fait ?

— Pratiquement. Au cours de ces cent dernières années, tout le monde s’y est peu à peu rallié. Ce caractère cyclique constitue – ou plutôt constituait – l’un des mystères les plus impénétrables de la civilisation. Nous avons découvert une série de civilisations – neuf avec certitude, et des indications tendant à prouver l’existence de plusieurs autres – toutes ayant atteint des sommets comparables aux nôtres, et, toutes, sans exception, ont été détruites par le feu à l’apogée même de leur culture.

«Et personne n’a jamais pu dire pourquoi. Tous les centres de culture ont été dévorés par le feu, sans qu’il reste aucun indice nous

permettant d'en déterminer la cause. »

Theremon écoutait attentivement.

— N'y a-t-il pas eu aussi un Age de la Pierre ?

— Probablement, mais nous n'avons pratiquement aucune donnée sur cette période, à part le fait que l'homme de cette époque était à peine plus qu'un singe intelligent. Nous pouvons donc la laisser de côté.

— Je vois. Continuez.

— On a trouvé des explications à ces catastrophes récurrentes, toutes de caractère plus ou moins fantastique. Certaines affirment qu'il y a des pluies de feu périodiques ; d'autres sont encore plus démentielles. Mais il existe une théorie, tout à fait différente des autres, qui s'est transmise à travers les siècles.

— Je sais. Il s'agit de ce fameux mythe des « Étoiles », contenu dans le *Livre des Révélations* des Cultistes.

— Exactement, reprit Sheerin avec satisfaction. Les Cultistes disaient que, tous les deux mille cinquante ans, Lagash entrait dans une immense caverne, de sorte que tous les soleils disparaissaient, et que *le monde était englouti par des ténèbres totales*. Et alors, d'après eux, des choses nommées Étoiles apparaissaient, dérobant aux hommes leur âme, et les transformant en brutes dépourvues de raison, de sorte qu'ils détruisaient eux-mêmes la civilisation qu'ils avaient édifiée. Bien entendu, ils mélangent tout ça à des tas de lotions mystico-religieuses, mais c'est l'idée générale.

Il y eut un court silence, pendant lequel Sheerin reprit son souffle.

— Et maintenant, nous en arrivons à la Théorie de la Gravitation Universelle.

Il prononça cette phrase de telle sorte qu'on avait l'impression d'entendre les majuscules – et, à ce point, Atôn se détourna de la fenêtre, émit un grognement de mépris, et sortit à grands pas.

Tous les deux suivirent des yeux son départ, puis Theremon demanda :

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Rien de particulier, répliqua Sheerin. Deux de ses hommes devraient être là depuis plusieurs heures, et ils ne sont pas encore arrivés.

Il a absolument besoin de tout le monde, bien entendu, vu que tout son personnel, à part ceux qui étaient absolument indispensables, est allé dans l'Abri.

— Vous ne croyez pas qu'ils auraient déserté, non ?

— Qui ? Faro et Yimot ? Bien sûr que non. Quand même, s'ils n'arrivent pas dans l'heure qui vient, ça va compliquer les choses.

Il se leva soudain, l'œil brillant,

— De toute façon, puisque Aton est parti…

Il alla sur la pointe des pieds à la fenêtre la plus proche, s'accroupit, et tira d'un placard une bouteille remplie d'un liquide rouge, qui glouglouta de la façon la plus suggestive quand il la secoua.

— Je pensais bien qu'Aton n'en avait pas connaissance, remarqua-t-il en revenant vers la table. Voilà ! Comme nous n'avons qu'un verre, et que vous êtes notre hôte, à vous l'honneur. Moi, je garde la bouteille.

Il remplit avec soin le verre minuscule.

Theremon se leva pour protester, mais Sheerin le lorgna d'un air sévère.

— Respectez vos aînés, jeune homme.

Le journaliste se rassit, le visage angoissé.

— Alors, continuez, affreux vieillard.

Sheerin leva la bouteille, et sa pomme d'Adam se mit à monter et à descendre. Puis, faisant claquer sa langue d'un air satisfait, il reprit :

— Qu'est-ce que vous savez sur la gravitation ?

— Rien, sinon que c'est une découverte assez récente, et pas parfaitement établie, et que les mathématiques qui l'expliquent sont si difficiles qu'il n'y a qu'une douzaine d'hommes à Lagash à pouvoir les comprendre.

— Peuh ! Quelles foutaises ! Je peux vous résumer ces lois mathématiques en une phrase. La Loi de la Gravita tion Universelle énonce qu'il existe une force cohésive entre tous les corps célestes, et que l'attraction résultant de cette force entre deux corps donnés est proportionnelle au produit de leur, masse divisé par le carré de leur distance.

— C'est tout ?

— Ça suffit. Il a fallu quatre cents ans pour établir ça.

— Pourquoi si longtemps ? Ça a l'air assez simple, comme vous l'exposez.

— Parce que les grandes lois ne sont pas découvertes par un éclair d'inspiration, quoi qu'on en pense. En général, il y faut les recherches combinées d'une armée de savants, pendant plusieurs siècles. Depuis que Genovi 41 a découvert que Lagash tourne autour du soleil Alpha, et non le contraire y a quatre cents ans de ça les astronomes n'ont pas cessé de travailler. Les mouvements complexes des six soleils ont été enregistrés, analysés et expliqués. L'une après l'autre, des théories ont été avancées, vérifiées, contre- vérifiées, modifiées, abandonnées, reprises et converties en autre chose. Un travail du diable.

Theremon hocha la tête, pensif, et tendit son verre vide. De mauvaise grâce, Sheerin fit tomber quelques gouttes de la liqueur rouge dans le verre.

— Il y a vingt ans, continua-t-il après s'être réhumecté la gorge, qu'on a finalement démontré que la Loi de la Gravitation Universelle rendait compte avec exactitude de tous les mouvements orbitaux des six soleils. Ce fut un grand triomphe.

Sheerin se leva, et alla à la fenêtre sans lâcher sa bouteille.

— Et maintenant, nous en arrivons à ce qui nous intéresse. Au cours de la dernière décennie, les mouvements de Lagash autour d'Alpha ont été calculés suivant la loi de la gravitation, mais *ils ne correspondaient pas à l'orbite observée ;* pas même en incluant dans les calculs toutes les perturbations provoquées par les autres soleils. Ou la loi était fausse, ou bien il y avait un autre facteur, encore inconnu, qui entrait en jeu.

Theremon rejoignit Sheerin à la fenêtre, et laissa errer son regard sur les spires de Saro City qui brillaient de reflets rougeâtres à l'horizon. Le journaliste jeta un bref regard sur Bêta, et sentit la tension provoquée par l'incertitude monter en lui. Bêta rougeoyait au Zénith, petit et menaçant.

— Continuez, Monsieur, dit-il doucement.

Sheerin reprit :

— Les astronomes ont tâtonné pendant des années, proposant tous

des théories plus invraisemblables les unes que les autres – jusqu'à ce qu'Aton eût l'idée géniale de faire appel au Culte. Le chef du Culte, Sor 5, avait accès à des documents qui simplifièrent considérablement le problème.

Aton se mit à travailler dans une nouvelle direction.

«Et s'il y avait un autre corps planétaire non lumineux, comme Lagash ? Dans ce cas, vous le savez, il ne brillerait que par réflexion, et s'il était composé de roches bleuâtres, également comme Lagash, alors, dans le ciel éternellement rougeâtre, le rayonnement des soleils le rendrait complète ment invisible – l'éteindrait complètement. »

Theremon siffla entre ses dents.

— Quelle idée de dingue !

— Vous pensez que c'est une idée de dingue ? Écoutez donc ceci : supposez que ce corps tourne autour de Lagash à une distance telle, décrivant une orbite telle et ayant une masse telle que son attraction corresponde exactement aux déviations de l'orbite théorique de Lagash – savez-vous ce qui arriverait ?

Le journaliste secoua la tête.

— Eh bien, de temps en temps, ce corps se trouverait sur le passage d'un soleil.

Et Sheerin vida d'un trait ce qui restait dans la bouteille.

— Et je suppose que c'est ce qui se passe ? demanda carrément Theremon.

— Oui ! Mais il n'y a qu'un seul soleil qui coupe son orbite de révolution.

Il montra du doigt le soleil rétréci, loin dans le ciel.

— Bêta. Et il a été démontré que l'éclipse se produit uniquement quand les soleils sont placés de telle sorte que Bêta brille seul sur cette planète, et qu'il est à son point d'éloignement maximum, tandis que la lune est invariable ment à son point le plus rapproché de nous. L'éclipse qui en résulte, avec la lune ayant sept fois le diamètre apparent de Bêta, couvre Lagash tout entière, et dure un peu plus d'une demi-journée, de sorte qu'aucun point de la planète n'échappe à ses effets. *Cette éclipse se produit une fois tous les deux mille quarante-neuf ans.*

Le visage de Theremon n’était plus qu’un masque inexpressif.

— Alors, c’est ça, toute l’histoire ?

Le psychologue hocha la tête.

— Toute l’histoire. D’abord, l’éclipse – qui va commencer dans trois quarts d’heure – puis les Ténèbres universelles et, petit-être, ces mystérieuses Étoiles – puis la folie et la fin du cycle.

Il se mit à ruminer sombrement.

— Nous avons eu deux mois devant nous, à l’Observatoire, et ça n’a pas été suffisant pour persuader Lagash du danger.

Deux siècles même n’auraient peut-être pas suffi. Mais nos dossiers sont dans l’Abri, et aujourd’hui, nous allons photographier l’éclipse. Le prochain cycle sera en possession de la vérité dès le commencement, et quand la *prochaine* éclipse se produira, l’humanité y sera préparée. Pensez- y aussi. Ça fait aussi partie de votre histoire.

Un petit vent froid souleva les rideaux comme Theremon ouvrait la fenêtre et se penchait au-dehors. Il jouait dans ses cheveux, tandis que Theremon fixait sa main dans la lumière pourpre. Puis il se retourna, d’un brusque mouvement de révolte.

— Qu’est-ce que les Ténèbres ont de si terrible pour me rendre fou, moi ?

Sheerin eut un sourire absent tout en tournant machinalement la bouteille vide dans sa main.

— Est-ce que vous avez jamais fait l’expérience des Ténèbres, jeune homme ?

Le journaliste s’adossa au mur et réfléchit.

— Non, je ne peux pas dire. Mais je sais ce que c’est. C’est juste… euh…

Il fit un vague geste de la main, puis s’éclaira :

— Juste l’absence de lumière. Comme dans les grottes.

— Vous vous êtes déjà trouvé dans une grotte ?

— Dans une grotte ? Bien sûr que non !

— C’est ce que je pensais. Moi, j’ai essayé la semaine dernière – juste pour voir – mais je suis ressorti en vitesse. J’ai avancé jusqu’à ce

que l’entrée de la grotte ne fût plus qu’un point de lumière dans le lointain, et tout le reste, noir. Je n’aurais jamais cru que quelqu’un d’aussi gros que moi puisse courir si vite.

La lèvre de Theremon se retroussa en un sourire.

— Si ce n’est que ça, je pense que je n’aurais pas couru si j’avais été là.

Le psychologue fronça les sourcils et considéra le jeune homme d’un air contrarié.

— Ne vous vantez pas comme ça ! Je vous défie de tirer les rideaux.

Theremon le regarda d’un air étonné et dit :

— Pourquoi ? S’il y avait quatre ou cinq soleils dehors, ce serait peut-être nécessaire, pour atténuer un peu la lumière.

Mais il ne fait déjà pas assez jour comme ça.

— Justement. Tirez le rideau ; puis venez ici et asseyez-vous.

— D’accord.

Theremon saisit la cordelière et tira. Le rideau rouge glissa devant la large fenêtre, les anneaux de laiton crissant sur la tringle, et une pénombre rougeâtre s’abattit sur la pièce.

Les pas de Theremon sonnaient creux dans le silence, comme il cherchait son chemin vers la table, puis ils s’arrêtèrent à mi-chemin.

— Je ne peux pas vous voir, Monsieur, murmura-t-il.

— Allez à tâtons, ordonna Sheerin d’une voix tendue.

— Mais je ne peux pas vous voir, Monsieur. Le journaliste respirait avec effort.

— Je ne vois rien.

— Qu’est-ce que vous attendez ? lui fut-il répondu d’un ton sinistre. Venez ici et asseyez-vous.

Les pas reprirent, lents et hésitants. Il y eut le bruit de quelqu’un qui s’empêtre dans une chaise. Theremon dit d’une voix faible :

— Voilà. Je me sens… ouf… très bien.

— Ça vous plaît, hein ?

— N…on. C'est assez terrible. On dirait que les murs… Il s'arrêta.

— On dirait qu'ils vont me tomber dessus. J'ai envie de les repousser. Mais je ne deviens pas fou. En fait, la sensation est moins désagréable que je ne l'aurais cru.

— Très bien. Ouvrez le rideau.

Les pas précautionneux reprirent dans l'obscurité, il y eut le froissement du rideau contre la main tâtonnante qui cherchait la cordelière, puis le « roooch » triomphant des anneaux glissant sur la tringle. La lumière rouge inonda la pièce, et Theremon leva les yeux sur le soleil, avec un cri de joie.

Sheerin essuya du revers de la main la sueur qui perlait à son front, et dit d'une voix mal assurée :

— Et ce n'était qu'une pièce obscure.

— C'est supportable, dit Theremon d'un air détaché.

— Une pièce obscure, oui. Est-ce que vous êtes allé à l'Exposition de Jonglor, il y a deux ans ?

— Non, il se trouve que je n'ai pas eu le temps. Neuf mille kilomètres, ça fait beaucoup, même pour une exposition.

— Eh bien, moi, j'y suis allé. Vous vous souvenez du « Tunnel du Mystère », qui a battu tous les records de recettes des attractions – pendant environ deux mois tout au moins ?

— Oui. Ça n'a pas fait des histoires ?

— Très peu. On a étouffé l'affaire. Voyez-vous, ce Tunnel du Mystère était tout simplement un tunnel d'un kilomètre et demi de long – sans lumière. On montait dans une petite voiture découverte, et on cahotait pendant un quart d'heure dans l'obscurité. Ça a eu beaucoup de succès – tant que ça a duré.

— Beaucoup de succès ?

— Certainement. La peur exerce une fascination certaine, *quand elle fait partie d'un jeu.* Les bébés naissent avec trois frayeurs différentes : celle du bruit ; celle des chutes ; et celle de l'absence de lumière. C'est pourquoi on trouve tellement drôle de sauter sur quelqu'un en criant « Hou ! », c'est pourquoi c'est si amusant de jouer, aux autos tamponneuses, et c'est pourquoi ce Tunnel du Mystère commença par

faire un malheur. Les gens sortaient des Ténèbres tremblants, oppressés, à demi morts de peur, mais ils continuaient à payer pour entrer.

— Une minute, je me souviens maintenant. Certains étaient morts à la sortie, n'est-ce pas ? Le bruit s'en est répandu après la fermeture.

Le psychologue grogna avec mépris.

— Bah ! Deux ou trois sont morts en effet. Ce n'était rien ! On a indemnisé les familles des morts, et on a persuadé le Conseil municipal de Jonglor de passer l'éponge. Après tout, disait-on, si les cardiaques veulent aller dans le tunnel, c'est à leurs risques et périls – et de plus, ça n'arriverait plus. Ils postèrent donc un docteur à l'entrée, et tout le monde fut obligé de se faire examiner avant de monter en voiture. En fait, cela attira du monde.

— Alors ?

— Voyez-vous, il y avait autre chose. Beaucoup de gens sont sortis de là parfaitement normaux, sauf qu'ils refusaient d'entrer dans aucun bâtiment – n'importe lequel ; palais, châteaux, appartements, villas, cottages, huttes, remises, ou tentes.

Theremon eut l'air profondément choqué.

— Vous voulez dire qu'ils refusaient d'entrer, où que ce fût ? Où est-ce qu'ils dormaient ?

— Dehors.

— On aurait d û les *forcer* à entrer.

— Oh, on l'a fait, n'ayez pas peur. Sur quoi, ces gens ont eu de violentes crises d'hystérie, et ont tenté de se briser le crâne sur le premier mur venu. Une fois qu'ils étaient à l'intérieur, impossible de les y garder sans leur passer la camisole de force ou leur donner une bonne dose de tranquillisants.

— Ils devaient être fous.

— Exactement. Une personne sur dix ressortait du tunnel dans cet état. On a appelé les psychologues à la rescousse, et on a fait la seule chose possible. On a fermé cette attraction.

Il étendit ses mains sur ses genoux.

— Qu'est-ce qu'ils avaient, tous ces gens-là ? demanda finalement Theremon.

— Pratiquement la même chose que vous, quand vous pensiez que les murs de la pièce pressaient sur vous dans l'obscurité. La psychologie a un terme pour désigner la peur instinctive de l'humanité devant l'absence de lumière. C'est la « claustrophobie », parce que l'absence de lumière est toujours associée à des endroits fermés, de sorte que quand on a peur de l'un, on a peur de l'autre. Vous comprenez ?

— Mais ces gens du tunnel ?

— Ces gens du tunnel étaient des infortunés, qui n'ont pas eu la force de caractère nécessaire pour surmonter la claustrophobie qui les a saisis dans les Ténèbres. Un quart d'heure sans lumière, c'est long.

Vous, vous n'y avez passé que deux ou trois minutes, et vous étiez passablement retourné.

« Les gens du tunnel ont fait ce qu'on appelle « une fixation claustrophobique ». Leur peur latente des Ténèbres et des endroits fermés s'est cristallisée et est devenue active, et, pour autant que nous en puissions juger, définitive. Voilà les effets d'un quart d'heure passé dans les ténèbres. »

Il y eut un long silence, et Theremon fronça lentement les sourcils.

— Je ne crois pas que ça puisse être si catastrophique.

— Dites plutôt que vous ne voulez pas le croire, trancha Sheerin. Vous avez peur de le croire. Regardez par la fenêtre !

Theremon s'exécuta, et le psychologue poursuivit :

— Imaginez les Ténèbres – partout. Pas de lumière, aussi loin que porte votre regard. Les maisons, les arbres, les champs, la terre, le ciel noirs ! Et les Étoiles qui se lèveront, d'après ce qu'on dit – puisque Étoiles il y a. Vous arrivez à concevoir une chose pareille ?

— Oui, déclara Theremon avec brutalité.

Sheerin abattit son poing sur la table, pris d'une colère soudaine.

— Vous mentez ! C'est impossible à concevoir. Votre cerveau n'a pas plus été fait pour cette conception que pour concevoir l'infini ou l'éternité. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en parler. Une fraction de cette réalité vous a bouleversé, et quand vous vous trouverez en face de la réalité complète, votre cerveau sera confronté à un phénomène parfaitement incompréhensible pour lui. Vous deviendrez fou,

complètement, et définitivement. Il n'y a aucun doute là-dessus !

Il ajouta tristement :

— Et voilà deux millénaires d'efforts réduits à néant, une fois de plus. Demain, il n'y aura pas une ville indemne sur toute la planète.

Theremon recouvra une partie de sa présence d'esprit.

— Ce n'est pas logique. Je ne vois pas pourquoi je devrais devenir fou, juste parce qu'aucun soleil ne brille dans le ciel – mais, même si je devenais fou, et si tout le monde devient fou, en quoi cela peut-il mettre les villes en danger ? On ne va quand même pas les faire sauter ?

Mais Sheerin était en colère maintenant.

— Si vous étiez dans les Ténèbres, qu'est-ce que vous désireriez, par-dessus tout ; qu'est-ce que votre instinct appellerait de toutes ses forces ? La lumière, imbécile, *la lumière* !

— Et alors ?

— Et comment avoir de la lumière ?

— Je ne sais pas, dit carrément Theremon.

— Quelle est la seule façon d'obtenir de la lumière, sinon par le soleil ?

— Comment le saurais-je ?

Ils étaient debout, face à face, nez à nez.

Sheerin dit :

— En brûlant quelque chose, cher monsieur. Vous avez déjà vu un incendie de forêt ? Vous avez déjà campé et fait la cuisine sur un feu de bois ? Le bois qui brûle ne donne pas seulement de la chaleur, voyez-vous. Il donne de la lumière, et les gens le savent. Et quand il fera nuit, ils voudront de la lumière, et ils en auront.

— Alors, ils brûleront du bois ?

— Ils brûleront ce qu'ils trouveront. Il leur faut de la lumière. Il faudra qu'ils brûlent quelque chose, et s'ils n'ont pas de bois sous la main – alors, ils brûleront n'importe quoi. II la leur faudra, leur lumière – et tous les centres d'habitation seront en flammes !

Ils restaient, les yeux rivés l'un à l'autre, comme si toute l'affaire dépendait de la force de leurs volontés respectives puis Theremon céda,

sans un mot. Il avait la respiration courte et oppressée, et il s'aperçut à peine du soudain. vacarme venant de la pièce voisine, à travers la porte close.

Sheerin parla, et il dut faire un effort pour prendre un ton détaché.

— Il me semble entendre la voix de Yimot. Lui et Faro sont probablement de retour. Allons voir ce qui les a retenus.

— On fera aussi bien, grommela Theremon.

Il prit une profonde inspiration, et sembla se secouer. La tension avait disparu.

Il régnait un vacarme assourdissant dans la pièce. Tout le personnel de l'Observatoire était rassemblé autour des deux jeunes hommes, qui ôtaient leurs manteaux, tout en parant les nombreuses questions qu'on leur jetait de toutes parts.

Aton fendit la foule et regarda les arrivants avec colère.

— Vous vous rendez compte que tout va commencer avant une demi-heure ? Où êtes-vous allés ?

Faro 24 s'assit et se frotta les mains. Le froid du dehors lui avait rougi les joues.

— Yimot et moi, on vient juste de finir une petite expérience assez dingue. On a essayé de voir si on pouvait construire un environnement permettant de simuler l'apparence des Ténèbres et des Étoiles, pour savoir à l'avance à quoi ça ressemble.

Un murmure confus s'éleva du groupe des auditeurs, et une lueur d'intérêt brilla soudain dans les yeux d'Aton.

— Vous n'en avez jamais parlé. Comment vous y êtes-vous pris ?

— Eh bien, dit Faro, il y a longtemps que nous avons eu cette idée, Yimot et moi, et on y a travaillé durant nos moments de liberté. Yimot connaissait une maison à un étage, à plafond concave, dans le bas de la ville – je crois que c'était un musée, autrefois. Enfin, bref, on l'a achetée…

— Où avez-vous trouvé l'argent ? interrompit Aton d'un ton péremptoire.

— Dans nos comptes en banque, grogna Yimot 70. Elle nous a coûté deux mille crédits.

Puis, sur la défensive :

— Et alors ? Demain, deux mille crédits ne seront plus que deux mille bouts de papier. C'est tout.

— Ça c'est sûr, acquiesça Faro. On a acheté la maison, et on l'a tendue de velours noir du plafond au plancher, pour obtenir des Ténèbres aussi parfaites que possible. Puis on a percé de petits trous dans le plafond, qu'on a recouverts de petits obturateurs en métal s'ouvrant tous ensemble quand on pousse un bouton. Cette partie-là, on ne l'a pas faite nous-mêmes ; on a pris un charpentier, un électricien et quelques autres – l'argent ne comptait plus. Ce que nous voulions, c'est que de petites lumières puissent briller à travers ces trous du plafond, pour imiter-les Étoiles.

Tout le monde retint son souffle pendant le silence qui suivit.

Aton dit d'un ton pincé :

— Vous n'aviez pas le droit de vous livrer à une expérience privée...

Faro fut décontenancé.

— Je sais, Monsieur le Directeur mais, franchement, Yimot et moi, nous pensions que l'expérience était un peu dangereuse. Si elle agissait comme prévu, nous nous attendions à moitié à devenir fous – d'après ce que Sheerin dit là-dessus, nous pensions que c'était plus que probable. Bien entendu, si nous avions découvert que nous restions sains d'esprit, nous nous étions dit que nous pourrions peut-être acquérir l'immunité contre les véritables Ténèbres, puis vous la faire acquérir à votre tour. Mais les choses n'ont pas marché du tout...

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

C'est Yimot qui répondit.

— On s'est enfermés, et on a laissé nos yeux s'accoutumer aux Ténèbres. C'est une sensation extrêmement désagréable, parce que, dans les Ténèbres totales, on a l'impression que les murs et le plafond vont vous écraser. Mais on arriva à surmonter ça, et on pressa le bouton. Les obturateurs glissèrent, et de petites pastilles de lumière se mirent à briller au plafond...

— Et alors ?

— Et alors – rien. C'est ça qui a été dur à avaler. Il ne s'est rien

passé. C'était un plafond avec des trous dedans, et ça n'avait pas l'air d'autre chose. On a recommencé l'expérience je ne sais pas combien de fois – c'est ce qui nous a retenus si tard – mais toujours sans aucun résultat.

Un silence choqué s'ensuivit, et tous les yeux se tournèrent vers Sheerin, qui restait assis, immobile et bouche bée.

Theremon fut le premier à parler.

— Après ça, vous savez ce que devient la théorie que vous avez bâtie, Sheerin, non ?

Il souriait de soulagement. Mais Sheerin leva la main.

— Pas si vite. Laissez-moi réfléchir.

Puis il fit claquer ses doigts, et, quand il releva la tête, il n'y avait ni incertitude ni surprise dans ses yeux.

— Évidemment…

Il n'arriva jamais au bout de sa phrase. Au-dessus d'eux retentit un claquement métallique, et Beenay, bondissant sur ses pieds, s'élança dans l'escalier en s'écriant :

— Nom de Dieu !

Les autres suivirent.

Tout se passa très vite. Dans le dôme, Beenay jeta un coup d'œil horrifié sur les plaques photographiques brisées et sur l'homme penché au-dessus d'elles ; puis il si jeta violemment sur l'intrus, lui saisissant la gorge d'une poigne de fer. Il y eut de furieux piétinements, et, quand d'autres se joignirent à lui, l'étranger disparut, aplati sous le poids d'une demi-douzaine d'hommes en colère.

Aton arriva le dernier, respirant avec effort.

— Laissez- le !

La mêlée s'écarta de mauvaise grâce, et l'on remit sur pied l'étranger, haletant, les vêtements déchirés et le front meurtri. Il portait une courte barbe jaune, soigneusement frisée au petit fer, à la mode des Cultistes.

Beenay changea sa prise, l'empoigna au collet et le secoua sauvagement.

— Alors, salaud, qu'est-ce que tu veux ? Ces plaques...

— Elles ne m'intéressent pas, répliqua froidement le Cultiste. C'est un accident.

Beenay suivit la direction de son regard enflammé, et, gronda :

— Je vois, c'est les caméras elles-mêmes qui t'intéressent. Alors, tu peux dire que l'accident des plaques est un coup de chance pour toi. Parce que si tu avais touché Bertha-la-vive ou les autres, tu serais mort à petit feu dans les pires tortures.Déjà comme ça...

Il leva le poing.

— Arrêtez ! Laissez-le !

Le jeune technicien hésita, et laissa à regret retomber son bras. Aton le poussa de côté et affronta l'étranger.

— Vous êtes bien Latimer, n'est-ce pas ?

Le Cultiste s'inclina avec raideur et montra le symbole qu'il portait sur la hanche.

— Je suis bien Latimer 25, major de troisième classe auprès de Sa Sérénité Sor 5.

— Et ? Aton leva ses sourcils blancs d'un air interrogateur, « vous étiez avec Sa Sérénité quand elle m'a rendu visite la semaine dernière ?

Latimer s'inclina pour la seconde fois.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous voulez ?

— Rien que vous soyez décidé à me donner de votre propre volonté.

— C'est Sor 5 qui vous envoie, je suppose – ou bien êtes-vous venu de vous-même ?

— Je ne répondrai pas à cette question.

— Est-ce que nous aurons d'autres visiteurs ?

— Je ne répondrai pas non plus.

Aton regarda sa montre et grogna.

— Maintenant, dites-moi un peu ce que votre maître veut obtenir de moi. J'ai rempli ma part du marché. Latimer fit un petit sourire, mais ne répondit pas.

— Je lui ai demandé, continua Aton avec colère, des informations

que le Culte était seul à connaître, et on me les a données. Je vous en remercie. En retour, je promis de prouver la vérité essentielle, du credo du Culte.

— Il n'y avait pas besoin de la prouver, répondit-il fièrement.

C'est prouvé par le *Livre des Révélations*.

— Pour la poignée de gens qui constituent le Culte. Ne faites pas semblant de ne pas comprendre ce que je veux dire. J'ai offert de prouver scientifiquement vos croyances. Et j'ai tenu parole !

Le Cultiste fronça les sourcils avec amertume.

— Oui, vous avez tenu parole – avec une subtilité de renard, parce que vos prétendues explications ont prouvé nos croyances, et en même temps, elles les ont dépouillées de toute nécessité. Vous avez fait des Ténèbres et des Étoiles des phénomènes naturels, dépourvus de toute signification. C'est un sacrilège.

— S'il en est ainsi, ce n'est pas ma faute. Les faits existent.

Qu'est-ce que je peux faire d'autre, sinon les énoncer ?

— Vos faits sont une tromperie et une erreur. Aton tapa du pied avec colère.

— Comment le savez-vous ?

La réponse vint, avec toute la certitude de la foi inconditionnelle.

— Je sais !

Le directeur s'empourpra, et Beenay murmura quelque chose avec insistance. Aton lui imposa le silence d'un geste.

— Qu'est-ce que Sor 5 veut que nous fassions ? Il croit toujours, je suppose, qu'en essayant d'avertir le monde pour qu'il prenne des mesures destinées à prévenir la folie qui le menace nous mettons d'innombrables âmes en danger. Eh bien, nous n'avons pas réussi, si ça peut vous faire plaisir.

— Votre tentative a fait assez de mal en elle-même, et vos malins efforts pour acquérir des informations grâce à vos instruments diaboliques doivent être stoppés. Nous obéissons à la volonté des Étoiles, et je regrette seulement que ma maladresse m'ait empêché de détruire vos engins infernaux.

— Ça ne vous aurait pas avancé à grand-chose, rétorqua Aton. Tous nos dossiers à l'exception des preuves directes que nous allons recueillir maintenant sont déjà en lieu sûr, et hors de toute atteinte.

Il eut un sourire sinistre.

— Mais cela ne change en rien votre statut présent de cambrioleur.

Il se tourna vers les hommes derrière lui.

— Que quelqu'un appelle la police de Saro City. Sheerin poussa un cri de réprobation.

— Nom de Dieu ! Aton, qu'est-ce qui vous prend ? On n'a pas le temps de s'occuper de ça. Écoutez – il se propulsa de l'avant – laissez-moi faire.

Aton toisa le psychologue.

— Ce n'est pas le moment de faire vos singeries, Sheerin. Voulez-vous, s'il vous plaît, me laisser faire à mon idée. D'ailleurs, vous n'avez rien à faire ici, ne l'oubliez pas.

Sheerin fit une grimace éloquente.

— Allons, pourquoi prendre la peine d'appeler la police – avec l'éclipse de Bêta sur le point de commencer – alors que ce jeune homme est tout disposé à nous donner sa parole d'honneur qu'il se tiendra tranquille et ne cassera rien ?

Le Cultiste se hâta de répondre.

— Je ne promettrai rien de pareil. Vous êtes libres de faire ce que vous voulez, mais il n'est que juste de vous pré venir qu'à la première occasion je finirai ce que je suis venu faire ici. Si vous voulez que je vous donne ma parole d'honneur, vous feriez mieux d'appeler la police tout de suite.

Sheerin eut un sourire cordial.

— Vous êtes déterminé à nous mettre des bâtons dans les roues, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais vous expliquer quelque chose. Vous voyez ce jeune homme, debout près de la fenêtre ? Il est fort, costaud. Il sait se servir de ses poings, et de plus, il n'est pas de l'Observatoire. Quand l'éclipse aura commencé, il n'aura rien à faire, si ce n'est de vous tenir à l'écart. De plus, je serai là – un peu trop corpulent pour faire le coup de poing, mais très capable de donner un, coup de main.

— Et alors ? demanda Latimer d'un ton glacial.

— Écoutez seulement et je vais vous le dire, répliqua Sheerin. Aussitôt que l'éclipse aura commencé, Theremon et moi on vous emportera d'ici, et on vous déposera dans un petit cagibi sans fenêtre, fermé par une seule porte pourvue d'une énorme serrure.

Vous y resterez pendant toute la durée de l'éclipse.

— Et après, haleta farouchement Latimer, il n'y aura plus personne pour me faire sortir. Je sais aussi bien que vous ce que signifie l'apparition des Étoiles, je le sais même beaucoup mieux que vous. Quand vous aurez tous perdu l'esprit, il y a peu de chances que vous veniez me libérer. Je mourrai de faim et d'étouffement lent, c'est bien ça ? J'aurais dû m'y attendre, de la part d'un groupe de savants. Mais je ne vous donne quand même pas ma parole. C'est une question de principe, et je ne veux pas en discuter plus longtemps.

Aton avait l'air ébranlé. Son regard semblait troublé.

— Vraiment, Sheerin, l'enfermer…

— Je vous en prie !

Sheerin le fit taire d'un geste d'impatience.

— Je n'ai jamais pensé une minute que les choses aillent si loin. Latimer vient d'essayer de bluffer, mais je ne suis pas psychologue simplement parce que le mot me plaît.

Il sourit au Cultiste.

— Allons donc, vous n'avez jamais pensé que j'allais tenter de vous faire mourir de faim. Mon cher Latimer, si je vous enferme dans le cagibi, vous ne verrez ni les Ténèbres ni les Étoiles.

Il n'est pas besoin d'être grand clerc en croyances fondamentales du Culte pour savoir que ne pas voir les Étoiles quand elles paraissent signifie pour vous la perte de votre âme immortelle.

Maintenant, je crois que vous êtes un homme honorable. Si vous me donnez votre parole d'honneur de ne pas tenter d'intervenir dans nos travaux, je l'accepterai.

Une veine se mit à battre à la tempe de Latimer, et il sembla se recroqueviller dans sa peau en répondant d'une voix rauque :

— Vous l'avez !

Puis il ajouta avec une fureur contenue :

— Ma seule consolation, c'est que vous serez tous damnés pour ce que vous aurez fait aujourd'hui.

Il tourna les talons et se dirigea à granits pas vers un haut tabouret près de la porte.

Sheerin hocha la tête à l'adresse du journaliste.

— Allez vous asseoir près de lui, Theremon – simple formalité. Hé, Theremon !

Mais le journaliste ne bougea pas. Il était livide ; même ses lèvres s'étaient décolorées.

— Regardez ça !

Le doigt qu'il pointait vers le ciel tremblait ; et sa voix était rauque et cassée.

Un silence de mort tomba sur l'assistance, tandis que tous les yeux suivaient son doigt, et, pendant une seconde d'éternité, se figèrent dans leur contemplation.

Bêta était écorné d'un côté !

La minuscule parcelle d'ombre avait à peu près la dimension d'un ongle, mais pour les assistants silencieux, elle signifiait que la fin du monde avait commencé.

Ils ne contemplèrent qu'un instant, puis tout ne fut plus que confusion bruyante pendant un instant encore plus court, et qui fit place aussitôt à une activité bouillonnante, et bien ordonnée, chacun à son poste. Au moment crucial, il n'y avait plus place pour l'émotion. Les hommes n'étaient plus que des savants qui avaient une tâche bien précise à accomplir. Même Aton avait disparu.

Sheerin dit prosaïquement :

— Le premier contact a dû se faire il y a environ un quart d'heure. Un peu tôt, mais quand même pas mal, si l'on considère toutes les incertitudes impliquées dans les calculs.

Il regarda autour de lui, puis, sur la pointe des pieds, il se dirigea vers Theremon, toujours debout devant la fenêtre, et l'entraîna.

— Aton est furieux, murmura-t-il, alors, garez-vous. Il a manqué le

premier contact à cause de cette dispute avec Latimer, et si vous le gênez, il est capable de vous jeter par la fenêtre.

Theremon hocha la tête et s'assit. Sheerin le regarda avec étonnement.

— Que diable ! mon vieux, vous tremblez.

— Hein ?

Therernon passa sa langue sur ses lèvres desséchées, et essaya de sourire.

— Je ne me sens pas bien, c'est un fait.

Les yeux du psychologue se durcirent.

— Vous n'êtes pas en train de perdre les pédales !

— Non ! cria Theremon avec indignation. Donnez-moi une chance ! Je n'ai jamais vraiment cru tous ces contes à dormir debout jusqu'à cette minute – enfin jamais cru tout au fond de moi. Laissez- moi me faire à cette idée. Vous vous y préparez depuis deux mois ou plus.

— Là, vous avez raison, répliqua pensivement Sheerin. Écoutez ! Vous avez une famille – parents, femme, enfants ?

Theremon secoua la tête.

— Vous pensez à l'Abri, je suppose. Non, ne vous inquiétez pas pour ça. J'ai bien une sœur, mais elle est à trois mille kilomètres. Je ne sais même pas son adresse.

— Mais alors, et vous ? Vous avez le temps d'y aller, et il leur manque quelqu'un, de toute façon, puisque je suis parti.

Après tout, vous ne servez à rien ici, et vous seriez une excellente recrue…

Theremon regarda l'autre d'un air las.

— Vous pensez que je suis mort de peur, non ? Eh bien, mettez- vous bien ça dans la tête, cher monsieur, je suis journaliste, on m'a chargé de faire un reportage, et je le ferai.

Un sourire fugitif éclaira le visage du psychologue.

— Je vois. Honneur professionnel, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez. Mais, mon vieux, je donnerais bien mon bras droit

pour avoir une bouteille de cet excellent jus que vous avez ingurgité, ou même seulement une demi- bouteille. Si j'ai jamais eu besoin de boire un coup, c'est bien maintenant.

Il se tut. Sheerin lui donnait un violent coup de coude.

— Vous entendez ça ? Écoutez !

Sheerin lui montrait quelque chose du menton. Le regard de Theremon se tourna dans la direction indiquée, et se fixa sur le Cultiste qui, oublieux de tout ce qui l'entourait, face à la fenêtre, une expression d'intense exaltation sur le visage, se psalmodiait quelque chose à lui-même sur un ton monotone.

— Qu'est-ce qu'il dit ? murmura le journaliste.

— Il récite le *Livre des Révélations,* chapitre cinq, répliqua Sheerin.

Puis, d'un ton pressant :

— Taisez-vous, et écoutez !

La voix du Cult iste, pris d'une ferveur accrue, s'était faite plus forte :

— Et il arriva qu'en ces jours le soleil, Bêta, montait dans le ciel une garde solitaire pour des périodes de plus en plus longues à mesure que les révolutions passaient ; jusqu'au temps où, pendant une entière demi-révolution, il se trouva seul, froid et diminué par la distance, à briller dans le ciel de Lagash.

« Et les hommes s'assemblaient sur les routes et dans les endroits publics, pour débattre et s'émerveiller de ces choses, car une étrange dépression s'était emparée d'eux. Leurs esprits étaient troublés et leurs discours confus, car les âmes des hommes attendaient l'apparition des Étoiles.

« Et dans la cité de Trigon, en plein midi, il vint un homme nommé Vendret 2, et il dit aux hommes de Trigon : « Pécheurs, prêtez l'oreille ! Vous avez méprisé les voies de la justice, mais le jour d'expiation est proche. Car voici que la Grotte s'approche pour engloutir Lagash, et tout ce qui existe à sa surface. »

« Et pendant qu'il parlait, voici que l'entrée de la Grotte des Ténèbres passa sur Bêta, de sorte qu'il fut caché à la face de Lagash. Le désespoir des hommes cria bien haut vers le ciel tandis qu'il disparaissait,

et grande fut la peur qui saisit leurs âmes.

« Il arriva que les Ténèbres de la Grotte s'appesantirent sur Lagash, et toute lumière disparut sur la face de la planète. Les hommes étaient comme des aveugles, le voisin ne voyait plus son voisin, et pourtant il sentait son haleine sur sa face.

« Et dans ces Ténèbres, voici qu'apparurent les Étoiles, innombrables comme les grains de sable du désert, et qu'aux accents harmonieux de la musique des sphères les feuilles des arbres même crièrent leur admiration.

« Et dans ce moment même, voici que les âmes des hommes s'envolèrent, et que leurs corps abandonnés redevinrent comme des bêtes et comme des brutes sauvages ; et voici qu'ils hantaient les rues ténébreuses des'cités de Lagash, en remplissant les airs de leurs clameurs démentielles.

« C'est alors que le Feu du Ciel descendit des Étoiles, et tout ce qu'il touchait dans les cités de Lagash s'enflamma et fut détruit jusqu'à ses racines. Et tout fut anéanti, l'homme et les œuvres de l'homme.

« En ce temps- là…

Il y eut un changement subtil dans le ton de Latimer. Ses yeux n'avaient pas bougé, mais il avait dû prendre conscience de l'attention tendue des deux autres. Très naturellement, sans même s'arrêter pour reprendre haleine, le timbre de sa voix changea et son débit se fit plus fluide.

Theremon, pris de court, resta bouche bée. Les mots lui semblaient toujours familiers. Mais il y avait un léger déplacement d'accent, un imperceptible changement dans 'es voyelles ; rien de plus et pourtant Latimer était maintenant complètement inintelligible.

Sheerin eut un sourire entendu.

— Il est passé à une langue d'un ancien cycle, probablement leur second cycle traditionnel. Vous savez que c'est la langue dans laquelle fut écrit le *Livre des Révélations*, à l'origine.

— Ça ne fait rien, j'en ai entendu assez.

Theremon recula sa chaise et passa dans ses cheveux une main qui ne tremblait plus.

— Je me sens beaucoup mieux maintenant.

— Vous êtes sûr ?

Sheerin avait l'air légèrement surpris.

— Absolument sûr. J'ai vraiment eu la tremblote, tout à l'heure. Vos histoires de gravitation, puis le commence ment de l'éclipse m'ont presque achevé. Mais ça – il pointa un doigt méprisant sur le Cultiste à barbe jaune – ça, c'est le genre de foutaises que ma nurse me racontait quand j'étais petit. Ça m'a fait rigoler toute ma vie. Ce n'est pas le moment d'en avoir peur.

Il prit une profonde inspiration, et ajouta, avec une gaieté factice :

— Mais si je ne veux pas perdre la face, il faut que je détourne ma chaise de la fenêtre.

Sheerin dit :

— Oui, mais vous feriez mieux de parler Plus bas. Aton vient juste de sortir la tête de la boite oû il l'a fourrée, et si ses yeux étaient des pistolets, vous seriez mort à l'heure qu'il est.

Theremon fit la moue.

— J'avais complètement oublié le vieux.

Avec mille précautions, il tourna sa chaise dos à la fenêtre, regarda par-dessus son épaule d'un air dégoûté et reprit :

— Je viens de penser qu'il y a sans doute beaucoup de gens qui sont naturellement immunisés contre la folie des Étoiles.

Le psychologue ne répondit pas tout de suite. Bêta avait légèrement dépassé le Zénith, et le carré de lumière sanglante que projetait la fenêtre sur le sol tombait maintenant sur les genoux de Sheerin. Il contempla pensivement ces couleurs crépusculaires, puis se pencha et regarda le soleil en clignant des yeux.

La minuscule tache noire s'était étendue, et couvrait maintenant le tiers de Bêta. Il frissonna, et, quand il se redressa, ses joues rebondies avaient un peu perdu de leurs couleurs.

Avec un sourire embarrassé, il se renversa sur sa chaise.

— En ce moment, il y a probablement deux millions de personnes à

Saro City qui essayent de se convertir au Culte, en une gigantesque cérémonie.

Puis, avec ironie :

— Pendant une heure, le Culte va connaître un triomphe inouï. Ils en tireront le maximum, je leur fais confiance. Qu'est-ce que vous me disiez donc ?

— Seulement ceci : comment les Cultistes ont-ils pu transmettre le *Livre des Révélations* de cycle en cycle, et comment a-t-il pu être écrit à Lagash, à l'origine ? Il doit bien exister une sorte d'immunité, car, si tout le monde était devenu fou, personne ne serait resté pour l'écrire.

Sheerin regarda tristement son interlocuteur.

— Eh bien, jeune homme, il n'existe pas de témoins pour répondre à cette question, mais on se doute de ce qui s'est passé. Voyez-vous, il y a trois catégories de gens susceptibles de traverser cette épreuve sans trop de dommages. D'abord, les rares personnes qui ne voient pas du tout les Étoiles : les attardés mentaux, ou ceux qui se saoulent à mort dès le début de l'éclipse, et restent dans cet état jusqu'à la fin. Écartons-les – car ce ne sont pas vraiment des témoins.

« Il y a ensuite les enfants de moins de six ans. Pour eux, le monde en son entier est neuf et étrange, et ils ne s'effrayent pas outre mesure des Ténèbres et des Étoiles, qui ne sont, à leurs yeux, que des étrangetés de plus dans un monde déjà stupéfiant. Vous me suivez, n'est-ce pas ? »

L'autre hocha la tête avec hésitation.

— Je crois que oui.

— Enfin, il y a tous ceux dont l'esprit est trop grossier pour être profondément affecté. Les individus peu sensibles sont à peine touchés – par exemple, nos vieux paysans abrutis par le travail. Ainsi donc, les souvenirs confus des enfants, joints aux radotages incohérents des abrutis à demi fous, forment la base du *Livre des Révélations*.

« Ce sont donc les témoignages des individus les moins qualifiés en tant qu'historiens, à savoir les enfants et les idiots, qui ont fourni la matière première du livre ; qui a d'ailleurs été probablement modifié et remodifié au cours des cycles. »

— Est-ce que vous pensez, intervint Theremon, que le livre s'est transmis de cycle en cycle de la manière que nous pensons transmettre le

secret de la gravitation ? Sheerin haussa les épaules.

— Peut-être, mais la méthode qu'ils ont utilisée n'a en soi aucune importance. Ils transmettent, c'est tout. Mais le point sur lequel je voulais attirer votre attention est le suivant : le livre ne peut être qu'un ramassis d'exagérations, même s'il est basé sur des faits. Vous vous souvenez de l'expérience des trous au plafond, tentée par Faro et Yimot – celle qui n'a pas marché ?

— Oui.

— Et vous savez pourquoi elle n'a pas mar...

Il s'interrompit et se leva d'un air alarmé, car Atori s'approchait, statue vivante de la consternation.

Aton le prit à part, et Sheerin sentait trembler la main qui tenait son bras.

— Pas si fort ! dit Aton d'une voix basse et torturée. Je viens d'avoir des nouvelles de l'Abri, sur la ligne privée.

Sheerin, angoissé, intervint.

— Ils sont en difficulté ?

— Pas *eux* – Aton accentua le pronom de façon significative – Ils viennent de sceller l'entrée, et ils resteront enterrés jusqu'à après-demain. Ils sont en sûreté. Mais c'est la *ville,* Sheerin – tout est sens dessus dessous. Vous n'avez pas idée...

Il avait du mal à parler.

— Eh bien ? trancha Sheerin avec impatience. Qu'est-ce qu'il y a ? Ce n'est que le commencement. Pourquoi tremblez-vous comme ça ?

Puis, d'un air soupçonneux :

— Comment vous sentez-vous ?

A cette insinuation, les yeux d'Aton lancèrent des éclairs, avant de retrouver leur expression angoissée.

— Vous ne comprenez pas. Les Cultistes se remuent. Ils soulèvent le peuple pour venir détruire l'Observatoire – leur promettant la grâce immédiate, le salut, tout. Qu'est-ce qu'on va faire, Sheerin ?

Sheerin baissa la tête et s'absorba dans fa contemplation de ses orteils. Il se tapota le menton, puis leva les yeux et dit d'un ton décidé :

— Ce qu'on va faire ? Et qu'est-ce qu'il y a à faire ? Rien. Est-ce que les hommes sont au courant ?

— Bien sûr que non !

— Très bien ! Ne leur dites rien. Encore combien de temps jusqu'à l'éclipse totale ?

— Pas tout à fait une heure.

— Il n'y a rien à faire, sinon jouer le tout pour le tout. Ça va leur prendre du temps d'organiser une foule formidable, et ça leur prendra encore plus de temps pour l'amener ici. On est à huit bons kilomètres de la ville…

Il regarda par la fenêtre, vers les pentes où les champs cultivés faisaient place aux maisons blanches des banlieues, vers la métropole elle-même, tache floue sur l'horizon, nébuleuse incertaine dans l'éclat mourant des rayons de Bêta.

Il répéta sans se retourner :

— Ça prendra du temps. Continuez à travailler, et priez que l'éclipse totale arrive avant eux.

Bêta était maintenant coupé en deux, la ligne de division concave empiétant légèrement sur la portion toujours lumineuse du Soleil. C'était comme une paupière gigantesque se fermant doucement sur la lumière du monde.

Il oublia les faibles bruits de la pièce où il se trouvait, et n'entendit plus que le silence du dehors. Les insectes eux-mêmes, comme effrayés, s'étaient tus. Tous les contours s'estompaient.

Une voix résonna à son oreille et il sursauta. Theremon dit :

— Quelque chose qui ne va pas ?

— Hein ? euh… non. Allez vous rasseoir. On les gêne.

Ils retournèrent dans le coin, mais le psychologue, ne parla pas d'un moment. Il porta la main à sa gorge et desserra son col. Il tourna la tête de droite et de gauche, mais sans ressentir aucun soulagement. Soudain, il leva les yeux.

— Est-ce que vous avez des difficultés à respirer ? Le journaliste écarquilla les yeux et respira à fond deux ou trois fois.

— Non. Pourquoi ?

— J'ai dû regarder trop longtemps par la fenêtre. La pénombre m'a influencé. La respiration oppressée est un des premiers symptômes d'une attaque de claustrophobie.

Theremon respira à fond une fois de plus.

— Eh bien, je ne suis pas encore atteint. Tiens, voilà de la visite.

La masse de Beenay venait de s'interposer entre la fenêtre et leur coin, et Sheerin le regarda avec inquiétude en clignant des yeux.

— Hello ! Beenay.

L'astronome dansa d'un pied sur l'autre, et sourit avec embarras.

— Ça ne vous ennuie pas que je vienne parler un peu avec vous ? Mes caméras sont pointées, et je n'ai plus rien à faire jusqu'à l'éclipse totale.

Il s'arrêta et lorgna le Cultiste qui, un quart d'heure plus tôt, avait tiré un petit livre de sa manche, et le lisait depuis avec ferveur.

— Ce salaud n'a pas fait de pétard, non ?

Sheerin secoua la tête. Il m'ait rejeté les épaules en arrière, et la concentration qu'il apportait à respirer lui crispait le visage. Il dit :

— Est-ce que vous avez eu des difficultés à respirer, Beenay ?

Beenay renifla.

— Non, ça ne sent pas le renfermé.

— La claustrophobie qui commence à se faire sentir, expliqua Sheerin d'un air de s'excuser.

— Ooooh ! Pour moi, les symptômes sont différents. J'ai l'impression que mes yeux me lâchent. Tout devient flou et…enfin, rien n'est clair. Et il fait froid.

— Pour faire froid, il fait froid. Et ce n'est pas une illusion, dit Theremon avec une grimace. J'ai les doigts de pieds gelés comme s'ils avaient traversé tout le pays dans un wagon frigorifique.

— Ce qu'il faut, dit Sheerin, c'est penser à autre chose. Il y a un moment, Theremon, je vous disais pourquoi l'expérience des trous au plafond, tentée par Faro, n'a pas marché.

— Vous ne faisiez que commencer, répliqua Theremon. Il passa ses deux bras autour des genoux et posa son menton dessus.

— Eh bien, voilà ce que je voulais dire : ils ont pris à la lettre *le Livre des Révélations,* et c'est ce qui les a égarés. Il est très probable qu'il ne faut accorder aucune signification physique réelle aux Étoiles. Il se peut très bien qu'en présence de Ténèbres totales l'esprit ait absolument besoin de créer de la lumière. Les Étoiles ne sont peut-être rien de plus qu'une création de l'esprit.

— En d'autres termes, intervint Theremon, vous pensez que les Étoiles sont le résultat, et non la cause, de la folie.

Alors, à quoi serviront les clichés de Beenay ?

— A prouver qu'il s'agit d'une illusion ; ou à prouver le contraire ; je ne sais pas. Et pourtant…

Beenay avait rapproché sa chaise, et son visage rayonnait soudain d'enthousiasme.

— Dites donc, je suis content que vous ayez abordé ce sujet.

Il cligna des yeux en levant le doigt.

— J'y ai beaucoup pensé, à ces Étoiles, et je me suis mijoté une petite théorie à moi. Je vous la donne pour ce qu'elle est, et je ne vous demande pas de la prendre trop au sérieux. Mais c'est intéressant. Vous voulez que je vous la dise ?

Il restait malgré tout un peu réticent, mais. Sheer in se renversa sur sa chaise et dit :

— Allez-y. On vous écoute.

— Eh bien, supposons qu'il y ait d'autres soleils dans l'univers.

Il s'arrêta, gêné.

— Je veux dire des soleils qui seraient si éloignés que leur lumière n'arriverait pas jusqu'à nous. Vous allez dire que je me suis laissé influencé par la science-fiction, je suppose.

— Pas nécessairement. Pourtant, cette possibilité ne s'élimine-t-elle pas d'elle-même puisque, suivant la Loi de la Gravitation, ils seraient descellés par leur force d'attraction ?

« Pas s'ils étaient assez éloignés, reprit Beenay – vraiment très

éloignés, par exemple à quatre années-lumière, ou même plus. Dans ce cas, on ne pourrait jamais détecter aucune perturbation, parce qu'ils seraient trop petits. Supposons qu'il existe des tas de soleils à de telles distances ; une douzaine ou deux, peut-être.

Theremon siffla d'un air admiratif.

— Quelle idée pour un feuilleton ! Deux douzaines de soleils dans un univers de huit années-lumière. Nom d'un chien ! C'est ça qui remettrait l'importance de notre monde à sa vraie place. Les lecteurs goberaient ça comme du petit lait.

— Ce n'est qu'une idée, dit Beenay en souriant, mais vous voyez où elle mène. Pendant une éclipse, ces douze soleils deviendraient visibles, parce que leur lumière ne serait plus masquée par celle de nos soleils. Comme ils seraient si éloignés, ils nous apparaîtraient tout petits, gros comme des billes. Je sais que les. Cultistes parlent de millions d'Étoiles, mais c'est sûrement une exagération. Il n'y a tout simplement pas assez de place dans l'univers pour un million de soleils, à moins qu'ils ne se touchent.

Sheerin avait écouté avec un intérêt croissant.

— Vous avez mis le doigt sur quelque chose de très intéressant, Beenay. C'est exactement ce qui se passerait, on exagérerait. Nos esprits, comme vous le savez sans doute, ne peuvent pas concevoir directement tout nombre supérieur à cinq ; au-delà subsiste la notion de «beaucoup ». Une douzaine deviendrait facilement un million. Fameuse idée !

— Et j'en ai encore une qui n'est pas mal non plus, dit Beenay. Avez-vous jamais pensé à quel point le problème de la gravitation serait facile si l'on partait d'un système solaire suffisamment simple ? Supposons une planète qui n'aurait qu'un seul soleil. La planète décrirait une ellipse parfaite, et la nature exacte de la force gravitationnelle serait si évidente qu'elle serait acceptée par tous en tant qu'axiome. Dans un tel monde, les astronomes auraient probablement découvert la gravitation avant d'avoir inventé le télescope. L'observation à l'œil nu suffirait.

— Mais un tel système serait-il dynamiquement stable ? demanda Sheerin d'un air dubitatif.

— Certainement ! Nous appelions ça le cas « un-et-un ». Nous l'avons mathématiquement résolu, mais ce sont les implications philosophiques qui m'intéressent.

— Bon sujet de réflexion abstraite, reconnut Sheerin – comme le gaz parfait ou le zéro absolu.

— Bien entendu, reprit Beenay, il ne faut pas oublier que la vie serait impossible sur une telle planète. Elle ne recevrait ni assez de chaleur ni assez de lumière, et, si elle était animée d'un mouvement de rotation, elle serait dans les Ténèbres complètes la moitié du temps. On ne peut pas imaginer que la vie – qui dépend avant tout de la lumière – se développe dans ces conditions. De plus...

L'interrompant brutalement. Sheerin bondit sur ses pieds en renversant sa chaise.

— Aton apporte les lumières.

Beenay dit :

— Euh... se retourna pour regarder, et il eut un sourire de soulagement qui lui faisait presque le tour de la tête.

Aton portait dans ses bras une demi-douzaine de bâtons d'un pied de long et d'un pouce d'épaisseur. Il fusilla du regard tous ses collaborateurs qui s'étaient rapprochés.

— Retournez tous à vos postes. Sheerin, venez m'aider.

Sheerin se hâta d'aller rejoindre le vieillard, et, tous les deux, ils placèrent les bâtons, un par un, dans des sortes de supports en métal accrochés au mur.

De l'air de quelqu'un qui accomplit le geste le plus sacré d'un rite religieux, Sheerin craqua maladroitement une grande allumette et la passa à Aton qui porta la flamme à l'extrémité de l'un des bâtons.

Elle hésita un moment, léchant futilement le bout de la torche, puis, soudain, une flamme grésillante illumina d'une lumière jaune le visage d'Aton. Il éloigna l'allumette, et des hourras spontanés ébranlèrent la fenêtre.

Une flamme de six pouces dansait au bout du bâton ! On alluma méthodiquement les autres baguettes, et tout le fond de la pièce s'éclaira d'une lumière jaune.

La lumière était faible, plus faible même que celle du soleil moribond. Les flammes vacillantes donnaient naissance à des ombres démentielles. Les torches fumaient et puaient atrocement. Mais elles

émettaient une lumière jaune.

C'était quelque chose que de la lumière jaune, après quatre heures passées dans la pénombre rougeâtre de Bêta. Même Latimer avait levé les yeux de son livre et regardait avec admiration.

Sheerin se réchauffa les mains à la torche la plus proche, sans prendre garde au suif qui s'y déposait en une fine poussière grise, et murmura d'un ton extasié :

— Que c'est beau ! Que c'est beau ! Je n'avais jamais réalisé la beauté de la couleur jaune !

Mais Theremon regardait les torches d'un air soupçonneux. Il fronça le nez en reniflant l'odeur rance du suif et dit :

— Qu'est-ce que c'est que ces trucs-là ?

— Du bois, répandit laconiquement Sheerin.

— Oh non, ce n'est pas du bois. Ça ne brûle pas. Le haut est tout calciné, et la flamme a l'air de sortir du néant.

— Voilà justement ce qui est admirable. C'est un mécanisme de lumière artificielle très efficace. On en a fabriqué plusieurs centaines, mais la plupart sont dans l'Abri, bien entendu. Voyez-vous – il se retourna et essuya ses mains noircies avec son mouchoir –, de la mœlle de roseaux bien sèche, vous la trempez dans de la graisse animale, puis vous allumez et la graisse brûle, petit à petit. Ces torches brûleront près d'une demi-heure, sans s'éteindre. Ingénieux, n'est-ce pas ? C'est un jeune chercheur de l'université de Saro qui les a inventées.

Après la sensation produite par les torches, le dôme avait retrouvé son calme. Latimer avait transporté sa chaise sous une torche et continuait sa lecture, ses lèvres articulant silencieusement les monotones invocations aux Étoiles. Beenay était, une fois de plus, retourné à ses caméras, et Theremon s'était remis à compléter les notes qu'il avait prises pour l'article qu'il écrirait pour le Saro City Chronicle du lendemain – activité à laquelle il se consacrait déjà depuis deux heures, consciencieusement, méthodiquement, et, il ne l'ignorait pas, gratuitement.

Mais, ainsi que l'indiquait la lueur amusée qui brillait dans les yeux de Sheerin, ces notes lui occupaient l'esprit, et le distrayaient du fait que le ciel prenait graduellement une horrible couleur rouge sombre,

rappelant celle d'une betterave cuite ; de sorte que ce travail était fort utile.

L'air sembla devenir plus dense. Le crépuscule, tel une entité palpable, emplit la pièce, et le cercle dansant de lumière jaune se détacha de plus en plus distinctement sur la grisaille ambiante. Il y avait l'odeur de la fumée, et les petits grésillements produits par les torches en brûlant ; les pas étouffés des hommes qui contournaient la table sur la pointe des pieds ; et, de temps en temps, la bruyante inspiration de quelqu'un qui cherchait à garder son sang-froid dans un monde qui s'engloutissait peu à peu dans l'ombre.

Theremon entendit le premier bruit du dehors. Ce n'était qu'une impression de son, vague et confus, que personne n'aurait entendu si un silence de mort n'avait régné dans le dôme.

Le journaliste se redressa sur sa chaise et rangea son calepin, Il retint son souffle et écouta ; puis, de mauvaise grâce, il se fraya un chemin entre le solarscope et l'un des hommes de Beenay, et vint se placer devant la fenêtre.

D'un cri stupéfait, il rompit le silence :

— Sheerin !

Tout travail s'arrêta ! Immédiatement, le psychologue se trouva à ses côtés. Aton les rejoignit. Même Yimot, perché sur un haut siège, l'œil rivé à la lentille du gigantesque solarscope, baissa les yeux sur eux.

Dehors, Bêta n'était plus qu'un fragment minuscule et fumeux, jetant un dernier regard désespéré sur Lagash.

L'horizon oriental, en direction de la ville, était perdu dans les Ténèbres, et la route de Saro à l'Observatoire n'était plus qu'une ligne rouge foncé, bordée de lignes d'ombres, les arbres, qui, ayant perdu leur individualité, s'étaient fon dus en une masse sombre et continue.

Mais c'était la route elle-même qui retenait leur attention, car une autre masse sombre et infiniment menaçante venait d'y surgir.

Aton cria d'une voix croassante :

— Les fous de la ville ! Ils sont venus !

— Combien de temps jusqu'à l'éclipse totale ? demanda Sheerin.

— Un quart d'heure, mais… Ils seront ici dans cinq minutes.

— Ne vous en faites pas. Continuez à travailler. On va les retenir. L'Observatoire est bâti comme une forteresse. Aton, gardez à l'œil notre jeune Cultiste, juste en cas… Theremon, suivez-moi.

Sheerin avait déjà franchi la porte, Theremon sur les talons. L'escalier plongeait dans la grisaille oppressante et terrible, en spirales serrées autour de l'axe central.

Emportés par leur élan, ils étaient descendus de vingt mètres d'un seul coup, de sorte que la lumière jaune venant de la porte ouverte du dôme avait disparu, et, en haut, en bas, partout, l'ombre crépusculaire pressait sur eux.

Sheerin s'arrêta, sa main grassouillette crispée sur la poitrine. Les yeux lui sortaient de la tête, et sa voix était rauque.

— Je ne peux pas… respirer… Descendez… tout seul.

Fermez toutes les portes…

Theremon descendit quelques marches et fit demi-tour.

— Attendez ! Vous pouvez tenir une minute ?

Il haletait lui-même. L'air qui entrait et sortait de ses poumons lui faisait l'effet d'un fluide poisseux, et l'ombre de la panique se profilait dans son esprit à l'idée de trouver son chemin dans les mystérieuses ténèbres qui s'ouvraient au-dessous de lui.

Theremon, lui aussi, avait peur du noir !

— Ne bougez pas, dit-il. Je reviens dans une seconde.

Il s'élança, quatre à quatre, le cœur battant – et pas seulement de fatigue – fit irruption dans le dôme et arracha une torche à son support. L'odeur était affreuse, et la fumée l'aveugla à moitié, mais il s'y cramponna comme si elle était toute sa vie, et la flamme se coucha en arrière comme il redescendait en courant.

Sheerin ouvrit les yeux et gémit quand Theremon se pencha sur lui. Theremon le secoua énergiquement.

— Allez, remettez-vous. On a de la lumière.

Tenant la torche au niveau du sol et guidant le psychologue par le bras, il descendit au milieu du cercle de lumière.

Il y avait encore un peu de lumière dans les pièces du rez-de

chaussée, et Theremon sentit l'horreur desserrer un peu son étreinte.

— Écoutez, dit-il brusquement en passant la torche à Sheerin, on les entend, dehors.

Et on les entendait. De petits grattements rauques, des cris inarticulés.

Mais Sheerin avait raison ; l'Observatoire était bâti comme une forteresse. Érigé au siècle précédent, dans un style néo-gavottien à son apogée de laideur, on l'avait construit pour durer, et non pour être beau.

Les fenêtres étaient protégées par des grilles, dont les barreaux d'un pouce d'épaisseur étaient profondément enfoncés dans le ciment. La maçonnerie des murs était si solide qu'un tremblement de terre ne l'aurait pas ébranlée, et la porte principale était une énorme plaque de chêne, renforcée par des barres de fer.

Theremon tira les verrous qui glissèrent en place avec un claquement sourd.

A l'autre bout du corridor, Sheerin émit un juron étouffé. Il montra la serrure de la porte de derrière qu'on avait forcée et qui était inutilisable.

— C'est par là que Latimer a dû entrer, dit-il.

— Allons, ne restez pas planté comme ça, dit Theremon avec impatience. Aidez-moi à traîner des meubles – et ne me mettez pas la torche dans les yeux. Cette fumée, c'est insupportable.

Tout en parlant, il avait fait glisser une lourde table devant la porte, et, en deux minutes, il eut, construit une barricade qui, si elle manquait de beauté et de symétrie, ne laissait rien à désirer du côté de la solidité.

Quelque part, très loin, ils entendaient le martèlement étouffé de poings nus sur la porte les cris et les hurlements venant du dehors ne leur semblaient qu'à moitié réels.

La foule avait quitté Saro City avec seulement deux choses en tête : l'obtention du salut des Cultistes par la destruction de l'Observatoire, et une peur panique qui les paralysait. ils n'avaient pas pensé à prendre des voitures ou des armes, ni à s'organiser sous la direction de chefs. Ils étaient partis à pied pour l'Observatoire, et l'attaquaient de leurs mains nues.

Et maintenant qu'ils étaient là, la dernière lueur de Bêta, la dernière goutte de lumière sanglante brilla faiblement sur une humanité à qui rien ne restait, qu'une peur élémentaire et universelle ! Theremon gémit :

— Remontons dans le dôme !

Dans le dôme, seul Yimot, au solarscope, était à son poste. Les autres, assemblés autour des caméras, écoutaient Beenay qui leur donnait ses dernières instructions d'une voix rauque et tendue.

— Attention tout le monde. Je vais prendre Bêta juste avant l'éclipse totale, et changer la plaque. Vous resterez un par caméra. Vous connaissez tous… les temps de pose…

Murmure d'acquiescement.

Beenay se passa la main devant les, yeux.

— Les torches brûlent toujours ? Ça ne fait rien, je les vois.

Il s'appuyait lourdement au dossier d'une chaise.

— Maintenant, n'oubliez pas : n'essayez pas de faire de bonnes photos.

Ne perdez pas votre temps à essayer de cadrer deux étoiles en même temps. Une suffira. Et… et si vous vous sentez craquer, *éloignez-vous des caméras*.

A la porte, Sheerin murmura à Theremon

— Amenez-moi à Aton. Je ne le vois pas.

Le journaliste ne répondit pas tout de suite. Les formes vagues des astronomes se mouvaient, indistinctes, et les torches au-dessus de leur tête n'étaient plus que des points jaunes.

— Il fait noir, gémit-il.

Sheerin tendit la main.

— Aton !

Il trébucha.

— Aton !

Theremon fit un pas et lui saisit le bras.

— Attendez, je vais vous conduire.

Il parvint à traverser la pièce. Il fermait les yeux pour se protéger

des Ténèbres, et il fermait son esprit pour se protéger du chaos qui montait en lui.

Personne ne les entendait ni ne faisait attention à eux. Sheerin trébucha contre le mur.

— Aton !

Le psychologue sentit des mains tremblantes le toucher puis se retirer, et une voix marmonna

— C'est vous, Sheerin ?

— Aton !

Il luttait pour respirer normalement.

— Ne vous en faites pas pour la populace. Ils ne passeront pas.

Latimer, le Cultiste, se leva, le visage convulsé de désespoir. Il avait donné sa parole, et, s'il ne la tenait pas, il mettait son âme en péril mortel. Pourtant, sa parole lui avait été arrachée de force, il ne l'avait pas donnée librement. Les Étoiles viendraient bientôt ! Il ne pouvait pas rester là et permettre… Et pourtant, il avait donné sa parole.

Le visage de Beenay se colora faiblement de rouge tandis qu'il levait la tête vers le dernier rayon de Bêta, et Latimer, le voyant se pencher sur sa caméra, prit sa décision. Il se raidit, crispa les poings, et ses ongles lui entrèrent profondément dans la chair.

Il s'élança en vacillant comme un homme saoul. Il n'y avait rien devant lui, que des ombres mouvantes ; le sol semblait s'enfoncer sous ses pas. Puis quelqu'un fut sur lui, et il tomba, la gorge enserrée dans une poigne solide.

Il replia, la jambe, et enfonça le genou dans son assaillant.

— Laissez-moi ou je vous tue !

Theremon poussa un cri et marmonna malgré la douleur qui l'oppressait

— Espèce de salaud !

Le journaliste devint conscient de tout à la fois. Il entendit Beenay croasser :

— Je le tiens ! A vos caméras, les gars !

Puis il y eut l'étrange impression que suscita la disparition du

dernier rai de lumière.

Simultanément, il entendit Beenay haleter, et Sheerin pousser un drôle de petit cri, un gloussement hystérique qui se termina dans un râle – puis, soudain, le silence, un silence étrange, mortel, venu du dehors.

Latimer s'était détendu sous ses mains desserrées. Theremon regarda le Cultiste dans les yeux. Ils étaient vides, fixés sur le ciel, et reflétaient la pâle lueur jaune des torches. Il vit l'écume monter aux lèvres de Latimer, et il entendit le gémissement animal qui s'étouffait dans sa gorge.

Avec la lente fascination de la peur, il se leva sur un coude et tourna les yeux vers le noir terrifiant de la fenêtre.

Dehors, brillaient les Étoiles !

Pas la faible lueur des trois mille six cents Étoiles visibles à l'œil nu de la terre ; Lagash était au centre d'un amas géant. Trente mille puissants soleils scintillaient dans leur splendeur terrible, d'une froideur plus terrifiante dans son affreuse indifférence que le vent glacé qui soufflait sur ce monde sinistre.

Theremon se leva en chancelant, la gorge si serrée qu'il respirait à peine, tous les muscles de son corps contractés par une terreur insupportable. Il était en train de devenir fou, et il le savait, et quelque part, tout au fond de lui, un reste de raison hurlait et se débattait pour rejeter le flot désespérant de cette terreur noire. C'était terrible de devenir fou, et de le savoir – de savoir que, dans une minute, votre corps serait toujours là, mais que votre essence serait morte, engloutie dans la folie des Ténèbres. Car les Ténèbres étaient venues – les Ténèbres, et le Froid, et la Fin du Monde. Les murs brillants de l'univers s'étaient écroulés, et leurs atroces fragments noirs tombaient sur lui, et l'écrasaient et l'anéantissaient.

Il bouscula quelqu'un rampant sur les mains et les genoux, et tomba sur lui. Les mains crispées sur sa gorge torturée, il bondit vers la flamme des torches qui emplissait sa vision de dément.

— Lumière ! hurla-t- il.

Quelque part, Aton criait, gémissait affreusement comme un enfant terrorisé.

— Les Étoiles ! Toutes les Étoiles ! Nous ne savions pas.

Nous ne savions rien. Nous pensions que six étoiles dans un univers sont quelque chose que les Étoiles n'avaient pas remarqué, les Ténèbres sont éternelles, et les murs s'effondrent et nous ne savions pas, ne pouvions pas savoir et tout…

Quelqu'un saisit une torche. Elle tomba et s'éteignit. Au même instant, l'affreuse splendeur des Étoiles indifférentes fit un saut en avant pour se rapprocher d'eux.

Dehors, sur l'horizon, dans la direction de Saro City, une lueur pourpre commença à luire, et elle se renforçait de minute en minute, en un rayonnement qui n'était pas celui d'un soleil.

La longue nuit était revenue.

LA CANE AUX ŒUFS D'OR

En 1947, Asimov travaillait à sa thèse de doctorat. Il s'aperçut alors qu'il devrait la rédiger dans le style prétendument impassible et objecte, mais en réalité tourmenté et amphigourique, de rigueur pour ce genre d'exposé (il y parvint d'ailleurs fort bien, si on en juge par l'extrait du résultat final qu'il cite dans son autobiographie). Mais ce style était à l'opposé de ce qu'il visait dans son travail d'écrivain. Comme pour un exorcisme, il écrivit alors un article pseudo-scientifique, les propriétés endochroniques de la thiotimoline resublimée, *qu'il accompagna de graphiques, tableaux et références bibliographiques. Le tout, controuvé mais vraisemblable, fut publié par Campbell dans le numéro de mars 1948 d'* Astounding. *La thiotimoline était une substance imaginaire possédant la remarquable propriété de se dissoudre dans l'eau avant d'y être versée. Le récit suivant, écrit en 1956 et auquel Asimov donna un titre en français –* Pâté de foie gras *–, constitue une sorte de pendant à la dissertation sur la thiotimoline : une découverte invraisemblable soumise à une investigation scientifique. Le titre français vend la mèche, si on veut, mais cette vente n'est qu'un commencement. Poursuivre rationnellement urne idée qui n'est pas nécessairement rationnelle : n'est-ce pas une des recettes pour écrire de la science-fiction ?*

Même si je le voulais, je ne pourrais vous dire mon nom et, compte tenu des circonstances, je ne le veux pas.

Comme je n'ai pas la plume facile, j'ai demandé à Isaac Asimov de la tenir à ma place. Plusieurs raisons m'ont guidé dans ce choix. En premier lieu, Isaac Asimov est biochimiste et il comprend ce que j'ai à dire. En partie, tout au moins. Ensuite, il sait écrire. En tout cas, il a publié un nombre considérable de romans. Quoique, naturellement, ce soient là deux choses sans rapport entre elles.

Je ne fus pas le premier à avoir l'honneur de rencontrer La Cane. Elle appartient à un fermier texan qui cultive le coton, Ian Angus MacGregor. C'est-à-dire qu'elle lui appartenait avant que le gouvernement ne l'eût réquisitionnée.

Au cours de l'été 1955, il avait envoyé une bonne douzaine de lettres au ministère de l'Agriculture pour réclamer des renseignements sur l'incubation des œufs de cane. On lui avait expédié toutes les brochures disponibles touchant de près ou de loin au sujet mais les missives de MacGregor devenaient de plus en plus véhémentes et ses allusions à son « ami » le sénateur du Texas de plus en plus insistantes.

Si j'ai été mêlé à cette affaire, c'est pour la bonne raison que je suis fonctionnaire au ministère de l'Agriculture.

Comme je devais participer à un congres à San Antonio en juillet 1955, mon patron me demanda de passer chez MacGregor afin de voir ce que je pourrais faire pour lui rendre service. Nous sommes les serviteurs du public. En outre, nous avions fini par recevoir une lettre du fameux sénateur.

Je fis connaissance avec La Cane le 17 juillet 1955.

J'avais d'abord rencontré MacGregor, un grand gaillard d'une cinquantaine d'années au visage plein de rides et de méfiance. Je récapitulai toutes les informations que nous lui avions données, puis lui demandai poliment si je pouvais voir ses canes.

— C'est pas des canes, mon bon monsieur, y en a qu'une seule, me répondit-il.

— Puis-je voir cette cane unique ?

— J'aimerais point trop.

— Eh bien, dans ce cas, je ne puis rien de plus pour vous. S'il ne s'agit que d'une seule cane, elle a peut-être une anomalie. A quoi bon se mettre martel en tête pour une seule cane ? Vous n'avez qu'à la manger !

Sur ce, je me levai et tendis la main vers mon chapeau.

— Attendez ! grommela MacGregor.

Je m'immobilisai tandis que, les lèvres serrées et la paupière plissée, il se débattait en proie à un silencieux combat intérieur. « Suivez-moi », laissa-t-il enfin tomber.

Nous nous rendîmes jusqu'à un hangar entouré de fil de fer barbelé et dont la porte était cadenassée. Une cane y logeait…

La Cane.

— C'est La Cane, m'annonça MacGregor en prononçant ces mots de telle façon que j'entendis sonner les majuscules.

Je contemplai le volatile. La Cane ressemblait à la première cane venue.

— Voici un de ses œufs, reprit MacGregor. J'l'ai mis dans l'incubateur. Ça n'a rien donné.

Il sortit l'objet de la gigantesque poche de sa combinaison de travail. Je notai une certaine raideur dans son geste. Dans sa façon de le tenir.

Je fronçai les sourcils. Cet œuf avait quelque chose d'insolite. Il était plus petit et plus sphérique que la normale.

— Prenez-le en main, m'ordonna MacGregor.

Tendant le bras, j'obéis. Plus exactement, j'essayai. Je fis l'effort musculaire qui convenait pour soulever un œuf – l'œuf ne bougea pas. J'augmentai mon effort, et cette fois, je réussis.

Je comprenais maintenant pourquoi le geste de mon hôte m'avait paru étrange : l'œuf ne pesait pas loin d'un kilo.

Tandis que je le contemplai, posé sur ma paume, MacGregor eut un sourire torve. «Laissez-le tomber ! » dit- il.

Comme je le regardai sans bouger, il s'en empara et le laissa choir lui-même.

Cela fit un bruit mat. Il n'y eut ni blanc ni jaune répandu.

L'œuf demeura intact dans la légère dépression qui s'était formée sous le choc.

Je le ramassai. La coquille s'était écaillée au point d'impact, laissant apercevoir quelque chose qui luisait d'un éclat jaune.

Mes mains se mirent à trembler. Mes doigts refusaient de fonctionner mais je parvins quand même à enlever encore une partie de la coquille et regardai fixement cette chose jaune.

Je n'avais nul besoin de procéder à des analyses. Mon cœur me disait de quoi il s'agissait.

J'étais face à face avec La Cane.

La-Cane-Qui-Pondait-Des-Œufs-D'Or ! Le problème numéro un était de convaincre MacGregor de me remettre cet œuf d'or. J'étais à deux doigts de l'apoplexie !

— Je vous donnerai un reçu. Je vous garantirai le paiement.

Je ferai tout ce que je pourrai raisonnablement faire.

— Je veux point qu'le gouvernement vienne fourrer son nez dans mes affaires, me répondit-il avec entêtement.

Mais j'étais deux fois plus têtu que lui et, au bout du compte, je lui signai un reçu, il m'accompagna jusqu'à la voiture et resta au milieu de la route à la suivre des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Mon chef de service, au ministère de l'Agriculture, se nomme Louis Bronstein. Nous sommes en bons termes et j'estimais pouvoir lui expliquer les choses sans risquer d'être immédiatement placé sous surveillance médicale. Néanmoins, je ne pris pas de risques. J'avais apporté l'œuf et, quand j'en arrivai au point délicat, je me contentai de le poser sur le bureau.

— C'est un métal jaune, dis-je. Ce pourrait être du cuivre mais ce n'en est pas car l'acide nitrique concentré ne l'attaque pas.

— C'est un canular ! s'exclama Bronstein. C'est forcément un canular !

— Un canular à base d'or véritable ? Rappelez-vous : la première fois que j'ai vu cet œuf, il était recouvert d'une coquille intacte. Je n'ai eu aucune peine à en analyser un fragment. C'était du carbonate de calcium.

Et le Projet Pâté de Foie Gras démarra le 20 juillet 1955.

Au départ, j'avais été nommé enquêteur principal et je continuai d'occuper ces fonctions jusqu'au bout quoique l'affaire n'eût pas tardé à passer en d'autres mains.

Nous commençâmes par cet œuf unique. Il avait un rayon moyen de 35 millimètres (grand axe : 72 mm, petit axe 68 mm). L'enveloppe externe auréfiée avait une épaisseur de 2,45 millimètres. Plus tard, en examinant d'autres œufs, nous constatâmes que c'était là une valeur assez élevée. En moyenne, il fallait compter 2,1 millimètres.

A l'intérieur… Eh bien, à l'intérieur, c'était de l'œuf.

Cela ressemblait à de l'œuf et cela avait l'odeur de l'œuf.

L'analyse révéla que les constituants organiques étaient raisonnablement normaux. Le blanc contenait 9,7% d'albumine et le jaune avait ce qu'il lui fallait en matière de viteline, de cholestérol, de phospholipides et de caroté noïdes. Nous n'avions pas suffisamment de matériel pour rechercher les éléments à l'état de traces mais, ultérieurement, quand nous eûmes un nombre plus important d'œufs à notre disposition, nous effectuâmes les dosages voulus et ne trouvâmes rien d'inhabituel en ce qui concernait la distribution des vitamines, des cœnzymes, des nucléotides, des groupes sulfhydryles, etc.

Une anomalie patente fut néanmoins enregistrée, à savoir le comportement de l'œuf soumis à la chaleur : une petite fraction du jaune « durcissait » presque immédiatement. Nous fîmes manger un peu d'œuf durci à une souris : elle survécut.

J'en grignotai moi-même un morceau. La quantité était trop faible, à la vérité, pour me permettre d'en discerner la saveur mais je fus malade. Je suis sûr, néanmoins, que c'était psychosomatique.

Boris Finley, du département biochimie de l'université de Temple, supervisait ces tests. A propos du phénomène de durcissement, il dit ceci : « La facilité avec laquelle les protéines de l'œuf sont dénaturées par la chaleur indique, pour commencer, une altération partielle et, eu égard à la nature de l'enveloppe, il saute aux yeux que la responsabilité du phénomène échoit à une contamination par métal lourd. »

En conséquence, on analysa une partie du jaune pour rechercher les constituants non organiques et l'on décela ainsi une forte densité d'ions chloraurates, c'est-à-dire un ion possédant une seule charge et constitué d'un atome d'or et quatre atomes de chlore. Son symbole est AuC14. Quand je parle d'une forte densité en ions chloraurates, je veux dire qu'il y en avait 3,2 parts pour mille parties, soit 0,32 %.

C'est une proportion suffisamment importante pour former un complexe insoluble de « protéine d'or » tendant à se coaguler aisément.

— Il est évident que cet œuf ne peut pas éclore, déclara Finley. Ni celui-là ni aucun autre qui lui ressemble. Il est empoisonné par métal lourd. L'or est peut-être plus noble que le plomb mais il empoisonne tout aussi bien les protéines.

J'acquiesçai d'un air lugubre. « En tout cas, cet œuf est à l'abri de la corruption.

— Absolument. Aucun microbe qui se respecte ne vivrait dans ce bouillon chlorauriferreux. »

Les résultats de l'analyse spectrographique de l'or périphérique nous furent enfin communiqués. C'était de l'or à l'état pratiquement pur. La seule impureté décelable était constituée par le fer qui était présent à concurrence de 0,23 %. Le contenu ferreux du jaune était, de son côté, deux fois supérieur à la normale. Toutefois, sur le moment, nous négligeâmes cette donnée.

Une semaine après la mise en train du Projet Pâté de Foie Gras, une mission se rendit au Texas. L'expédition comprenait cinq biochimistes – comme vous voyez, l'accent était toujours mis sur l'aspect biochimique du problème –, de trois camions bourrés de matériel et d'un détachement de l'armée. Bien entendu je faisais, moi aussi, partie de l'équipe.

Dès que nous fûmes arrivés, nous isolâmes la ferme MacGregor du reste du monde. Ce fut une chance d'avoir pris ces mesures de sécurité dès le début. Notre raisonnement était faux, au départ, mais le résultat de ces précautions fut bénéfique.

Le ministère tenait initialement à ce que les choses se passent le plus discrètement possible pour la simple raison qu'il n'excluait toujours pas la possibilité d'un ingénieux canular et, si cette hypothèse devait s'avérer exacte, nous ne voulions pas nous couvrir de ridicule. D'autre part, si ce n'était pas un canular, nous ne pouvions pas non plus prendre

le risque de lancer les journalistes sur la piste de l'inévitable histoire de La Cane aux œufs d'or.

Ce fut bien après le démarrage du Projet et bien après notre arrivée à la ferme MacGregor que les implications véritables de cette affaite nous apparurent clairement.

Bien entendu, cette invasion et ce déploiement de force ne plurent guère à MacGregor. Quand on lui signifia que La Cane était désormais propriété du gouvernement, cela ne lui plut pas non plus. Et la confiscation des œufs pas davantage.

Non, cela ne lui plut pas mais nous finîmes par tomber d'accord pour autant que l'on puisse parler d'accord lorsque, dans le temps même où l'on négocie, des soldats sont en train d'assembler une mitrailleuse dans la grange même de l'une des parties en présence et que, pendant les conversations, des hommes de troupe font les cent pas, baïonnette au canon.

Naturellement, MacGregor fut indemnisé. L'argent compte-t-il pour le gouvernement ?

Il y avait aussi un certain nombre de choses qur déplaisaient à La Cane. Par exemple, les prises de sang. Nous n'osions pas l'anesthésier de crainte de perturber son métabolisme et il fallait deux solides paires de bras pour l'immobiliser chaque fois que l'on effectuait un prélèvement. Vous est-il déjà arrivé d'essayer de maintenir une cane en colère ?

Elle fut placée sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les sentinelles étant averties qu'elles seraient bonnes pour la cour martiale si la moindre chose arrivait au volatile. Si tel ou tel des militaires affectés au projet lit ces lignes, peut-être comprendra-t-il alors, pris d'une soudaine illumination, de quoi il retournait.

Puisse-t-il avoir alors le bon sens de la boucler. Oui... s'il comprend où est son intérêt, il la bouclera probablement.

Le sang de La Cane fut soumis à tous les tests imaginables. Ils comportaient deux parties pour cent mille (0,002%) d'ion chloraurate. Les échantillons en provenance de la veine hépatique étaient deux fois plus riches que les autres – presque 0,004%.

— Le foie, grommela Finley.

La Cane fut radiographiée. Sur le cliché, le foie se présentait comme

une masse laiteuse et gris pâle, plus claire que les viscères environnants car, recelant une proportion d'or supérieure, il absorbait davantage les rayons X. Les vaisseaux étaient encore plus laiteux que le foie. Quant aux ovaires, ils étaient tout à fait blancs : ils étaient imperméables aux radiations.

Tout cela avait une logique que Finley exposa carrément dans un rapport préliminaire dont je paraphraserai ici un extrait :

« L'ion chloraurate est sécrété par le foie et se déverse dans le système circulatoire. Les ovaires agissent en quelque sorte comme un piège pour l'ion chloraurate qui s'y trouve réduit à l'état d'or métallique, lequel se dépose autour de l'œuf pendant le développement de celui-ci. Des concentrations relativement élevées d'ion chlorautate non réduit pénètrent dans la substance même de l'œuf en voie de formation.

« Il n'est guère douteux que ce processus est utilisé par La Cane pour se débarrasser des atomes d'or qui, s'ils s'accumulaient, l'empoisonneraient inéluctablement. Ce phénomène d'excrétion par l'entremise de l'œuf est peut-être inédit, voire unique, dans le règle animal : il est cependant indiscutable que c'est lui qui assure la survie de La Cane.

« Malheureusement, cependant, il se produit au niveau des ovaires un empoisonnement local qui limite sévèrement la ponte au nombre d'œufs requis pour l'élimination de l'or qui s'est accumulé et ces quelques œufs ne pourraient en aucun cas être mis à couver et arriver à terme. »

A cela se bornait le rapport de Finley mais, entre nous, il se montra un peu plus prolixe. «Un problème demeure entier, dit-il, et c'est un problème particulièrement embarrassant. »

Je savais quel était ce problème. Nous le savions tous. D'où cet or venait- il ?

La question demeura un certain temps sans réponse, exception faite de quelques indices négatifs. Il n'y avait pas d'or décelable dans la nourriture de La Cane et il n'existait pas le moindre caillou aurifère qu'elle aurait pu avaler. Il n'y avait nulle part de traces d'or, ni dans le sol, ni dans la maison, ni dans ses dépendances qui furent fouillées. Rien : ni pièces de monnaie, ni bijoux, ni gourmettes, ni montres en or. Aucun des occupants de la ferme n'avait même une dent auréfié.

Certes, Mrs. MacGregor avait une alliance en or mais elle la portait

au doigt et n'avait jamais eu d'autre époux que MacGregor.

Alors… D'où venait cet or ?

Les premiers éléments de réponse commencèrent à nous apparaître le 16 août 1955.

Albert Nevis, de Purdue, s'employait à enfoncer à force des tubes gastriques dans l'œsophage de La Cane – encore une technique contre laquelle le volatile s'insurgeait avec la dernière énergie – dans le dessein d'analyser le contenu du bol alimentaire. C'était là une méthode de routine que nous employions pour tenter de déceler de l'or exogène.

On en trouva effectivement mais seulement à l'état de traces et nous avions toutes les raisons de penser que ces traces étaient les séquelles des sécrétions digestives et qu'elles avaient donc une origine endogène – c'est-à-dire interne.

Pourtant nous découvrîmes quelque chose. Ou, plus précisément, l'absence de quelque chose.

J'étais là quand Nevis fit irruption dans le bureau de Finley installé dans une baraque préfabriquée que nous avions montée en l'espace d'une nuit à côté du hangar réservé à La Cane.

— La Cane est déficitaire en pigments biliaires, annonça-t-il. Il n'y en a pratiquement pas dans le contenu du duodénum.

Finley fronça les sourcils. « Le foie fonctionne probablement en circuit fermé du fait de la concentration en or, dit-il. Il ne produit sans doute pas de bile.

— Si, il en sécrète. Les acides biliaires existent en quantité normale. Enfin, quasi normale. Ce sont uniquement les pigments biliaires que font défaut. L'analyse des excréments le confirme : il n'y a pas de bile dans les matières fécales. »

Là, il faut que j'apporte quelques précisions. Les acides biliaires sont des stéroïdes produits par le foie et que la bile véhicule pour les déverser dans la partie supérieure du petit intestin. Ces acides sont des molécules de type détergent qui aident à saponifier les corps gras que nous absorbons – ou que La Cane absorbe – avec la nourriture et les transportent sous forme de minuscules bulles à l'intérieur du tractus intestinal. Cette distribution ou, si vous préférez, cette homogénéisation – facilite la digestion des graisses.

Les pigments biliaires, ces substances qui brillaient par leur absence chez La Cane, sont quelque chose de tout à fait différent.

Le foie les fabrique à partir de l'hémoglobine, la protéine rouge du sang, qui assure le transport de l'oxygène. L'hémoglobine usée est détruite dans le foie qui dissocie l'un de ses constituants, l'hème.

L'hème est une molécule carrée, la porphyrine, construite autour d'un atome de fer central. Le foie met ce fer en réserve aux fins d'utilisations ultérieures et fragmente le reste de la molécule. La porphyrine brisée constitue le pigment biliaire. Celui-ci, qui est de couleur brunâtre ou verdâtre – cela dépend des modifications chimiques qu'il subit –, émigre dans la bile.

Les pigments biliaires n'ont pas d'utilité physiologique. Ce sont des déchets que la bile évacue par l'intestin et qui sont excrétés avec les fèces. En fait, c'est à leur présence qu'est due la coloration de celles-ci.

Une lueur se mit à scintiller dans les yeux de Finley.

— Tout se passe comme si le catabolisme de la porphyrine ne suivait pas son processus normal dans le foie, dit Nevis. N'est-ce pas votre avis ?

C'était indiscutablement notre avis. Et je partageai cette opinion.

Nous étions terriblement excités. C'était en effet la première anomalie métabolique qui n'était pas directement associée à la production de l'or que nous découvrions chez La Cane !

Nous effectuâmes une hépatobiopsie (c'est-à-dire que nous prélevâmes à l'aide d'une sorte d'emporte-pièce un fragment cylindrique de foie). Cela fit mal à La Cane mais ne l'endommagea pas. Nous prélevâmes également de nouveaux échantillons sanguins.

Cette fois, nous isolâmes l'hémoglobine du sang et de petites quantités de cytochromes de nos spécimens de foie. (Les cytochromes sont des enzymes oxydants également présents dans l'hème.) Après séparation et traitement en solution acide, nous obtînmes un précipité de couleur orange vif. Le 22 août 1955 ; nous en avions 5 grammes.

Ce composé orange était analogue à l'hème mais c'était autre chose. Le fer contenu dans l'hème peut se présenter soit sous la forme d'un ion ferreux doublement chargé (Fe+ +), soit sous celle d'un ion ferrique triplement chargé (Fe+ + +). Auquel cas le corps prend le nom d'hématine.

Or, le précipité orange obtenu à la suite de l'opération, s'il possédait la partie porphyrine normale de l'hème, avait pour noyau, non pas du fer, mais de l'or. Un ion aurique triplement chargé (Au+ ++) pour être précis. Nous le baptisâmes « aurème », ce qui est simplement l'abréviation d'« hème aurique ».

L'aurème en question était le premier composé organique naturel contenant de l'or qui eût jamais été découvert. En principe, cela aurait dû faire l'effet d'une bombe dans les milieux de la biochimie. Mais ce n'était rien, absolument rien, comparé aux vastes horizons que l'existence même de ce corps nous ouvrait.

Le foie de La Cane, semblait-il, ne dissociait pas l'hème en pigments biliaires. Au lieu de cela, l'hème se convertissait en aurème par substitution d'or au fer. L'aurème, en équilibre avec l'ion chloraurate, se déversait dans le sang et parvenait aux ovaires ; là, l'or était séparé et la portion porphyrine de la molécule éliminée, grâce à un mécanisme que nous n'avions pas encore identifié.

Des analyses plus poussées révélèrent que 29% de l'or charrié par le sang de La Cane émigraient dans le plasma en tant qu'ion chloraurate. Les 71% restant aboutissaient aux globules rouges sous forme d'« aurémoglobine ». Nous tentâmes de faire absorber à La Cane des traces d'or radioactif afin de repérer leurs radiations dans le plasma et dans les globules rouges pour déterminer avec quelle facilité les modécules d'aurémoglobine étaient converties au niveau des ovaires. Il nous apparaissait en effet que raurémoglobine devait s'éliminer beaucoup plus lentement que l'ion chloraurate en suspension dans le plasma.

Pourtant, le test échoua ; nous ne décelâmes aucune radioactivité. Nous mîmes ce fiasco sur le compte de notre inexpérience : ni les uns ni les autres n'étions des spécialistes des isotopes. Ce fut bien regrettable car cet échec était, en vérité, hautement significatif et, faute de l'avoir compris, nous perdîmes plusieurs semaines.

L'aurémoglobine était évidemment inutile en ce qui concernait le transport de l'oxygène mais comme elle ne représentait qu'environ 0,1 % de la masse globale de l'hémoglobine des globules rouges, elle n'avait aucune incidence fâcheuse sur les fonctions respiratoires de La Cane.

La question de l'origine de l'or demeurait toujours pendante. Ce fut Nevis qui, le premier, émit la suggestion cruciale.

— Peut-être, déclara-t-il au cours d'une réunion qui se tint le 25 août 1955 au soir, peut-être n'y a-t-il pas substition d'or au fer.

Peut-être La Cane convertit-elle, au contraire, le fer en or.

Avant d'avoir fait personnellement connaissance avec Nevis cet été-là, je le connaissais déjà par ses ouvrages – il est spécialisé dans la chimie biliaire et les fonctions du foie – et je l'avais toujours considéré comme un esprit pondéré et lucide.

Presque trop pondéré, même. Jamais on eût imaginé une seconde une déclaration d'un ridicule aussi achevé sortant de sa bouche. Cela prouvait à quel point le Projet Pâté de Foie Gras nous désespérait et nous démoralisait.

Nous étions désespérés parce que nul ne savait d'où sortait cet or. La Cane l'excrétait au rythme de 38,9 g par jour et cela se poursuivait ainsi depuis des mois. Il fallait bien que cet or vienne de quelque part. Et, comme il ne venait de nulle part, littéralement, il fallait bien qu'il fût fabriqué quelque part…

L'état de découragement dans lequel nous étions plongés nous conduisit à envisager que le second terme de cette alternative tenait tout bonnement au fait que nous nous trouvions ni plus ni moins en face de La-Cane-Aux-Œufs-D'Or.

La Cane IRREFUTABLE. Dès lors, tout devenait possible. Nous vivions au pays des fées et nous réagissions les uns et les autres en perdant le sens de la réalité.

Finley prit cette hypothèse au sérieux : « L'hémoglobine, expliqua-t-il, pénètre dans le foie et un peu d'aurémoglobine sort de cet organe. Le fer est la seule impureté que nous ayons décelée dans l'enveloppe d'or de ces œufs. Les deux constituants principaux du jaune sont l'or, naturellement, et le fer, ce dernier n'existant qu'en faible quantité. Tout cela est un affreux méli-mélo ; messieurs, nous allons avoir besoin d'aide. »

Nous demandâmes donc de l'aide et passâmes ainsi au troisième stade de l'investigation. Le premier, je l'avais mené tout seul. Le second avait été conduit par l'équipe des biochimistes. Le troisième, le stade capital, le plus impor tant, impliquait l'intervention des physiciens nucléaires.

John Billings, de l'université de Californie, arriva le 5 septembre

1955. Il avait apporté du matériel et de nouveaux équipements affluèrent au cours des semaines suivantes. On construisit des baraques supplémentaires en préfabriqué. Je prévoyais que, d'ici un an, tout un institut de recherches aurait été édifié autour de La Cane.

Billings assista à notre conférence du 5. Finley le mit au courant des derniers développements et conclut : « Cette idée de transformation du fer en or repose une multitude de sérieux problèmes. En premier lieu, la quantité totale de fer contenue dans l'organisme de La Cane est de l'ordre d'un demi-gramme au maximum. Or, elle fabrique près de quarante grammes d'or par jour.

— Il y a un problème encore plus déconcertant, répliqua Billings de sa voix claire et haut perchée. Pour convertir un gramme de fer en un gramme d'or, il faudrait presque autant d'énergie que pour désintégrer par fission un gramme d'or ». »

Finley haussa les épaules. « Je vous laisse le soin de résoudre ce problème.

— Je vais y réfléchir », répondit Billings.

Il ne se contenta pas de réfléchir. Entre autres choses, il isola de nouveaux spécimens d'hème, les calcina et expédia l'oxyde de fer à l'institut de Brookhaven aux fins d'analyse isotopique. Il n'avait pas de raison particulière pour agir ainsi. C'était là un des multiples procédés de recherche que l'on tentait de mettre en œuvre. Mais ce fut celui-là qui donna des résultats.

Dès que le rapport d'analysé. arriva, Billings se plongea dedans.

— Il n'y a pas de Fe56 .

— Et les autres isotopes ? s'enquit aussitôt Finley.

— Ils sont tous présents en proportions convenables. Mais il n'y a pas de quantités décelables de Fe56.

Là encore, je dois ouvrir une parenthèse. Le fer commun est constitué de quatre isotopes différents. Ces isotopes sont des variétés d'atomes qui se distinguent les uns des autres par leur poids atomique. Les atomes de fer dont le poids atomique est de 56, ou Fe, représentent 91,6 % de la totalité des atomes formant un échantillon de fer. Le poids atomique des autres est respectivement de 54, de 57 et de 58. Le fer extrait de l'hème de La Cane contenait exclusivement du Fe, « du Fe57 et

du Fe58 ». Les implications de ce fait sautaient aux yeux : Fe56 disparaissait, alors que les autres isotopes demeuraient intacts. Autrement dit, une réaction nucléaire intervenait. Une réaction nucléaire peut faire disparaître un isotope donné sans toucher aux autres alors que dans une réaction chimique ordinaire, dans n'importe quelle réaction chimique, tous les isotopes sont attaqués.

— Mais c'est thermodynamiquement impossible ! s'exclama Finley.

Il disait seulement cela sur un ton d'aimable raillerie à cause de la remarque initiale de Billings. En tant que biochimistes, nous n'étions pas sans savoir que beaucoup de réactions physiologiques exigent un apport d'énergie et que l'organisme se débrouille en équilibrant les réactions récla mant de l'énergie avec celles qui se libèrent.

Toutefois, les réactions chimiques ne libèrent ou n'absorbent que quelques kilo-calories par molécule-gramme. Les réactions nucléaires, en revanche, absorbent ou libèrent des millions de kilo-calories. L'énergie requise pour une réaction nucléaire absorbant de l'énergie exige donc une seconde réaction nucléaire productrice d'énergie.

Nous ne vîmes pas Billings pendant deux jours.

Quand il se manifesta à nouveau, ce fut pour dire :

— Voilà… La réaction productrice d'énergie doit donner exactement autant d'énergie par nucléon que la réaction d'absorption d'énergie et consume. Si elle en dégage un tout petit peu moins, la réaction globale n'intervient pas. Si elle en dégage un tout petit peu plus, à l'égard du nombre astro nomique des nucléons qui entrent en ligne de compte, l'excès d'énergie vaporiserait La Cane en une fraction de seconde.

— Alors ? d emanda Finley.

— Alors ? Le nombre des réactions possibles est très réduit. Je n'ai réussi à trouver qu'un seul système plausible, L'oxygène 18 converti en fer 56 dégagerait suffisamment d'énergie pour transformer le fer 56 en or 197. C'est un peu comme les montagnes russes, si vous voulez. Il va falloir faire des tests dans cette direction.

— Comment cela ?

— Pour commencer, je me propose de vérifier la composition isotopique de l'oxygène contenu dans l'organisme de La Cane.

L'oxygène se compose de trois isotopes stables, O16 étant, et de loin, quantitativement le plus important. On ne trouve qu'un atome d'O sur 250.

Nouvelle prise de sang. Le contenu aqueux de l'échantillon fut distillé sous vide et une fraction du distillat soumise au spectrographe de masse. Il y avait effectivement de l'O18 mais uniquement dans la proportion de 1 sur 1 300. 80% de l'O18 que nous nous attendions à trouver manquaient à l'appel.

— C'est là une preuve qui confirme le reste, dit Billings.

L'oxygène 18 est consumé. La Cane en reçoit constamment dans ce qu'elle mange et dans ce qu'elle boit mais il disparaît.

Et il y a production d'or 197. Le fer 56 n'est qu'un intermédiaire et, puisque la réaction qui le détruit est plus rapide que la réaction qui le produit, il lui est impossible de s'accumuler sous une concentration significative : c'est pour cela que l'analyse isotopique révèle son absence.

Nous n'étions pas satisfaits et nous essayâmes encore.

Une semaine durant, nous ne donnâmes à boire à La Cane que de l'eau enrichie à l'O18. La production d'or augmenta presque immédiatement. Au bout de huit jours, elle était de 45,8 g alors que l'O18 présent dans l'eau organique de La Cane ne s'était pas accru.

— Il n'y a aucun doute à avoir, conclut Billings.

Il ramassa son crayon d'un geste vif et se leva… « Cette Cane est un réacteur nucléaire vivant. »

De toute évidence. La Cane était une mutation.

La notion de mutation était liée à celle d'irradiation et l'idée d'irradiation nous rappela les expériences nucléaires qui avaient eu lieu en 1952 et 1953 à des centaines de kilomètres de la ferme de MacGregor. (S'il vous vient à l'esprit qu'il n'y a jamais eu d'expériences nucléaires dans le Texas, cela démontre deux choses : primo, que je ne vous dis pas tout ; secundo, que vous ne savez pas du tout.)

Je doute que, depuis le début de l'ère atomique, on ait jama is analysé avec autant de minutie la radioactivité ambiante, jamais tamisé avec autant de soin le sol pour iso ler la poussière radioactive. Nous étudiâmes toutes les archives, même les plus confidentielles et les plus secrètes. Le Projet Pâté de Foie Gras bénéficiait de la priorité des

priorités. Une priorité sans précédent dans l'histoire ! Nous allâmes jusqu'à dépouiller les vieux procès-verbaux météorologiques pour déterminer le comportement du vent, à l'époque de ces expériences nucléaires.

Nous constatâmes deux choses.

Premier point : la radioactivité ambiante aux environs de la ferme était légèrement supérieure à la normale. Je m'empresse de préciser que la dose était parfaitement inoffensive. Toutefois, cela indiquait que, lors de la naissance de La Cane, la ferme MacGregor s'était trouvée au moins deux fo is à la limite d'une zone de retombées. Des retombées, je le répète, qui n'avaient rien de dangereux.

Second point : contrairement à toutes les autres canes de MacGregor, contrairement à l'ensemb le des créatures vivantes – y compris les humains – qui s'y trouvaient et qui purent être testés, La Cane ne présentait pas la moindre trace de radioactivité. Je vais formuler la chose autrement. Tout, absolument tout, accuse une certaine radioactivité.

C'est précisément cela que l'on nomme la radioactivité ambiante. Mais La Cane n'accusait rien.

Je citerai en le simplifiant un extrait du rapport que Finley envoya le 6 décembre 1955 :

«La Cane est une extraordinaire mutation, fruit d'un environnement radioactif de forte densité qui, à une certaine époque, a favorisé les mutations en général et a fait celle-ci une mutation particulièrement bénéfique.

« Les systèmes d'enzymes de La Cane sont capables de catalyser diverses réactions nucléaires. Nous ignorons si ce système comprend un enzyme ou plusieurs. Nous ignorons également tout de la nature des enzymes en question. Aucune théorie ne peut actuellement être avancée pour tenter d'expliquer comment un enzyme est susceptible d'agir comme catalyseur d'une réaction nucléaire, les réactions auxquelles nous avons affaire impliquant des interactions particulières d'une magnitude cinq fois plus élevée que celles qui interviennent dans les réactions chimiques banales catalysées par des enzymes.

« Globalement, la réaction aboutit à la conversion de l'oxygène 18 en or 197. L'oxygène 18, abondant dans le milieu, est également présent

en quantité significative dans l'eau et dans tous les aliments organiques. L'or 197 est excrété par les ovaires. L'un des intermédiaires identifié est le fer 56. Et le fait qu'il y a formation d'aurémoglobine nous incite à présumer que le groupe prosthétique de l'enzyme (ou des enzymes) agissant peut être l'hème.

« Nous avons intensément réfléchi à l'intérêt que cette transformation nucléaire globale représente pour La Cane.

L'oxygène 18 ne lui est pas préjudiciable. L'élimination de l'or 197, potentiellement toxique et qui est la cause de la stérilité de l'animal, s'explique difficilement. Il se peut que sa fabrication soit nécessaire pour éviter de plus graves inconvénients. Le danger… »

Mais, quand on lit ce rapport, on a l'impression d'une discussion sereine se situant sur un plan quasiment théorique. En fait, jamais je n'avais vu un homme frôler d'aussi près l'apoplexie et y survivre que Billings, quand il prit connaissance de nos expériences sur l'or radioactif mentionnées plus haut – vous vous rappelez Nous n'avions decelé aucune trace de radioactivité chez La Cane et avions conclu que le résultat de ces tests ne signifiait rien.

Combien de fois bondit-il en nous demandant comment nous avions pu considérer que la disparition de la radioactivité était un phénomène sans importance !

— Vous avez agi exactement comme un reporter spécialisé dans les chiens écrasés chargé de couvrir un mariage dans la haute société et qui expliquerait à son rédacteur en chef qu'il n'a rien à raconter parce que le fiancé n'est pas venu à l'église !

Vous avez fait absorber de l'or radioactif à La Cane et vous avez perdu la trace de cet or radioactif. Pire encore : vous n'avez détecté aucun signe de radioactivité naturelle chez votre volatile. Pas de carbone 14. Pas de potassium 40. Et vous appelez ça un échec !

Nous nous mîmes à alimenter La Cane en isotopes radioactifs. Prudemment au début mais, avant la fin du mois de janvier 1956, nous la gavions littéralement à la pelle.

La Cane restait imperturbablement non radioactive.

— Autrement dit, fit Billings, la réaction nucléaire dont les enzymes sont le catalyseur transforme tout isotope instable en isotope stable.

— C'est bien pratique, murmurai-je.

— Pratique ? C'est prodigieux ! C'est le moyen de défense absolue de l'âge atomique ! Écoutez… La conversion de l'oxygène 18 en or 197 devrait libérer huit positrons et des poussières par atome d'oxygène. Par conséquent, chaque fois qu'un positron se combine avec un électron, il devrait y avoir une émission de huit rayons gamma et des poussières. Or il n'y a pas émission de rayons gamma. Ce qui signifie que La Cane doit absorber le rayonnement gamma sans en être autrement incommodée.

Nous aspergeâmes La Cane de rayons gamma. Quand nous eûmes dépassé un certain seuil, elle eut un peu de fièvre et, pris de panique, nous arrêtâmes net. Mais ce n'était qu'une fièvre banale, pas la maladie des radiations : au bout de vingt-quatre heures, la température redevint normale et La Cane se porta à nouveau comme un charme.

— Vous rendez-vous compte de ce que nous avons entre les mains ? s'exclama Billings.

— Un miracle scientifique, répondit Finley.

— Allons, mon cher ! Ne voyez-vous pas les applications pratiques que l'on peut tirer de ce phénomène ? Si nous arrivions à démonter ce mécanisme et à le reproduire en laboratoire, nous disposerions d'une méthode parfaite de neutralisation des déchets radioactifs. La cause première de nos migraines, l'obstacle qui nous empêche de passer au stade d'une économie atomique sur grande échelle, c'est le problème de l'élimination des isotopes radioactifs qui se manifestent en cours de réaction. En les faisant passer dans d'immenses récipients bourrés d'enzymes, le tour serait joué. Découvrons ce mécanisme, messieurs, et nous n'aurons plus à nous inquiéter des retombées. Nous aurions une protection efficace contre la maladie des radiations.

« Modifions ce mécanisme d'une façon ou d'une autre et La Cane excrétera tous les éléments dont nous aurons besoin. Des coquilles d'œuf en uranium 235, par exemple. Qu'en pensez-vous ? »

« Le mécanisme ! Le mécanisme ! »

Nous regardions fixement La Cane.

Ah ! Si seulement des canetons pouvaient éclore de ses œufs ! Si seulement nous pouvions avoir toute une tribu de Canes qui soient des réacteurs nucléaires !

— Il y a sûrement eu des précédents, dit Finley. Il faut bien que la légende de la poule aux œufs d'or soit sortie de quelque part !

— Vous voulez attendre que le phénomène se produise ? demanda Billings.

Si nous disposions d'un troupeau de Canes caquetantes, nous pourrions commencer par en disséquer quelques-unes. Étudier leurs ovaires. Préparer des coupes de tissus.

Cela ne servirait à rien. Nous avions fait une biopsie du foie et, en dépit de tous nos efforts, l'échantillon n'avait pas réagi à l'oxygène 18.

Bon... restait la solution de perfuser le foie *in* vivo. Alors, on pourrait étudier les embryons intacts, les surveiller jusqu'à ce que le mécanis me apparaisse chez l'un d'eux.

Seulement, c'était impossible puisque nous n'avions qu'une seule Cane.

Nous n'osions pas tuer La-Cane-Qui-Pondait-Des-Œufs-D'Or.

Le secret était enfoui dans le foie de cette Cane, grassouillette.

Le foie d'une grosse Cane ! Du pâté de foie gras ! Pour nous, c'était loin d'être une gourmandise.

— Nous avons besoin d'une idée, fit Nevis d'une voix rêveuse. Un point de départ révolutionnaire. Une idée cruciale.

— Tout cela, ce sont des mots, soupira Billings avec accablement.

Histoire de plaisanter afin de nous remonter le moral, je suggérai : « Il n'y a qu'à faire passer une petite annonce dans les journaux. »

Et, précisément, cela me donna une idée. «Dans les revues de science-fiction, ajoutai- je.

— Quoi ? maugréa Finley.

— Vous savez, les magazines spécialisés publient des articles bidons. Ça amuse les lecteurs. Et ça les intéresse. »

Je leur parlai des articles d'Asimov sur la thiotimoline[1] que j'avais eu l'occasion de lire.

Ma proposition se heurta à une réprobation glaciale.

J’insistai : « Nous ne contreviendrions même pas aux règlements sur la sécurité car personne n’en croira un mot. »

Et, à l’appui de mes dires, j’évoquai la nouvelle de Cleve Cartmill qui, en 1944, donnait les spécifications de la bombe atomique. Le F.B.I. n’avait pas bougée[2].

— De plus, les fans de science-fiction ont des idées, poursuivis-je. Gardez-vous de les sous-estimer. Même s’ils pensent qu’il s’agit d’un canular, ils donneront leur point de vue à la rédaction. Comme, en ce qui nous concerne, nous sommes à sec d’idées, comme nous sommes dans l’impasse, qu’avons-nous à perdre ?

Ils n’étaient toujours pas d’accord.

— Et puis, ajoutai-je, La Cane ne vivra pas éternellement, vous savez.

Ce fut l’argument massue.

Il fallut d’abord convaincre Washington. Quand nous eûmes le feu vert, je pris contact avec John Campbell, rédacteur en chef *d’Astounding Science Fiction,* qui me brancha sur Isaac Asimov.

Maintenant, l’article est écrit. Je l’ai lu, je l’ai approuvé et je vous conjure de ne pas en croire un mot. Pas un traître mot.

Toutefois…

Si quelqu’un a une idée…

L'ÉLÉMENT QUI MANQUE

Isaac Asimov a plus d'une fois combiné la science- fiction et le récit policier. The Caves of Steel *et* The Naked Sun *ne sont que les récits les plus connus dans lesquels il a prat iqué ce mélange.*

En plus d'Elijah Baley et de R. Daneel Olivaw, il a ainsi créé le détective scientque Wendell Urth, qui apparaît dans plusieurs nouvelles. En outre, Asimov avait fait paraître en 1958 un roman strictement policier, The Death Dealers *(ou* A Whiff of Death).

En 1971, il mit pour la première fois en scène les Black Widowers – les Veufs Noirs. Les six personnages qui forment ce groupe ne sont pas nécessairement veufs, ni même célibataires, mais ils se réunissent chaque mois entre eux, sans présence féminine, pour boire, dîner et bavarder. Il y a un invité différent à chaque soirée, mais il y a toujours l'insurpassable Henry, le garçon qui les sert à table. Pour son club, Asimov choisit comme modèle une organisation parfaitement réelle, les Trap Door Spiders, *que Fletcher Pratt avait fondée à New York en 1944. En fait, plusieurs traits physiques de Fletcher Pratt – qui écrivait lui-même de la science-fiction – se retrouvent dans ceux d'un des Veufs Noirs, Emmanuel Rubin. Le physique et la façon d'être d'un autre membre du groupe, Geoffrey Avalon, ont manifestement été inspirés par un autre auteur, L. Sprague de Camp, qui est un des plus vieux amis d'Asimov. Des ressemblances ont également été notées, chez d'autres membres du cercle, avec d'autres personnages réels bien connus dans les milieux de la science-fiction, comme Lester del Rey, George Scithers et Martin Gardner. Asimov ne manque toutefois jamais de préciser que Henry n'a aucun modèle dans la réalité. Sous la plume d'Asimov, les Veufs Noirs s'efforcent de résoudre des problèmes policiers. Ils le font un peu à la manière du « Vieil Homme dans le coin », imaginé par la baronne Orczy (plus célèbre par son Mouron rouge), c'est-à-dire qu'ils ne visitent jamais les lieux du méfait, n'interrogent d'autre témoin que leur invité du soir et ne considèrent que rarement des pièces à conviction. Tout se passe à travers des conversations, ainsi qu'on pouvait s'y attendre de la part d'Asimov. Il n'y a pas toujours de méfait,*

mais une énigme se pose invariablement. On retrouve donc, dans son élément, Asimov rationnel, logique et intelligent. Dans quelques-uns des problèmes auxquels les Veufs Noirs sont confrontés, il entre en outre une composante liée à la science-fiction.

Emmanuel Rubin, l'érudit polyvalent de la Société des Veufs Noirs, était visiblement irrité. Ses sourcils s'arrondissaient à la partie supérieure de ses lunettes aux verres épais, et sa barbe grise et clairsemée se hérissait.

— Pas vraisemblable, dit-il. Vous vous imaginez ! Pas vraisemblable !

Mario Gonzalo, qui venait d'atteindre le haut de l'escalier et avait accepté son Martini sec offert par Henry, l'insurpassable garçon, dit : « Qu'est-ce qui n'est pas vraisemblable ? »

Geoffrey Avalon regarda du haut de son mètre quatre-vingt-huit et dit avec solennité : «Il semble que Manny ait essuyé un refus.

— Et alors, pourquoi pas ? dit Gonzalo, en ôtant ses gants. Les rédacteurs en chef ne sont pas forcés d'être idiots tout le temps.

— Ce n'est pas le refus, dit Rubin. J'ai essuyé déjà des refus de meilleurs rédacteurs en chef et à propos de meilleures histoires. C'est la raison qu'il a avancée ! Comment diable saurait-il si une histoire est vraisemblable ou non ? Qu'a-t-il jamais fait d'autre que de réchauffer un fauteuil de bureau ?

— Est- ce qu'il... »

Roger Halsted, dont la carrière de professeur de mathématiques dans un lycée lui avait appris l'art d'interrompre des voix perçantes, réussit à s'imposer.

«Eh bien, qu'est-ce qu'il a trouvé d'invraisemblable, Manny ?

Rubin secoua une main avec véhémence. « Je ne veux pas en parler.

— Bien, dit Thomas Trumbull, fronçant ses sourcils sous ses cheveux blancs ondulés avec soin. Alors, nous autres, nous allons pouvoir nous entendre mutuellement pendant un moment. Roger, pourquoi ne présentez-vous pas votre invité au retardataire, monsieur Gonzalo ? »

Halsted dit : « J'attendais simplement que le niveau de décibels diminue. Mario, mon ami Jonathan Thatcher. Voici Mario Gonzalo, artiste de profession. Jonathan est hautboïste, Mario. »

Gonzalo eut un large sourire et dit : «Voilà qui doit être plaisant.

— C’est parfois presque le cas, dit Thatcher, les jours où l’anche se conduit bien. »

Le visage rond et les joues rebondies de Thatcher auraient fait de lui l’homme rêvé pour jouer le Père Noël dans une quelconque bonne œuvre de fin d’année, mais il aurait fallu qu’il se rembourre de la même manière car son corps possédait un ersatz de minceur particulier suggérant vingt kilos perdus récemment. Il avait les sourcils noirs et épais et on pouvait être certain qu’ils ne s’étaient jamais rejoints sous l’effet de la colère.

Henry dit : « Messieurs, le repas est servi. »

James Drake éteignit sa cigarette et répondit : «Merci, Henry. Il fait froid aujourd’hui et de la nourriture chaude serait la bienvenue.

— Oui, Monsieur », dit. Henry avec un sourire aimable. « Aujourd’hui, il y a du homard thermidor, des pommes de terre cuites au four, des aubergines farcies…

— Mais qu’est-ce que c’est ça, Henry ? demanda Rubin d’un air méfiant.

— Du borsch chaud, monsieur Rubin. »

Rubin semblait être à la recherche de son âme, puis il dit à contrecœur : « Très bien. »

Drake dit, tout en dépliant sa serviette : Question de convenances, Roger.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Je suis assis près de Manny et s’il continue à être comme ça, il va refroidir ma soupe et me donner une indigestion.

Vous êtes l’hôte et le monarque absolu ; je vous suggère de vous adresser à lui pour qu’il nous dise ce qu’il a écrit de si invraisemblable afin que ça sorte de son système.

— Pourquoi ? dit Trumbull. Pourquoi ne pas le laisser bouder et garder le silence pour la, nouveauté de la chose ?

— Moi aussi, je suis curieux, dit Gonzalo, car rien de ce qu’il a jamais écrit n’est vraisemblable…

— Comment pourriez-vous le savoir alors que vous ne savez pas lire ? dit Rubin avec brusquerie.

— C’est de notoriété publique, dit Gonzalo. On le dit partout.

— O, Seigneur, il vaudrait mieux que je vous le dise et qu’on en finisse avec ces miasmes pseudo-spirituels. Eh bien, j’ai écrit une petite nouvelle d’environ quinze mille mots, sur une organisation mondiale de serruriers…

— Des serruriers ? dit Avalon, en fronçant les sourcils comme s’il doutait d’avoir bien entendu.

— Des serruriers, dit Rubin. Ces gars-là sont des experts, ils peuvent tout ouvrir : des coffres-forts, des caveaux, des portes de prison. Il n’y a aucun secret pour eux et rien ne peut leur être caché. Mon organisation mondiale est la crème de la profession et nul ne peut adhérer à elle sans quelque document ou quelque objet d’importance dérobé à un organisme industriel, politique ou gouvernemental.

« Naturellement, ils tiennent le monde à la gorge dans leur étau. Ils peuvent contrôler le marché des valeurs, la haute diplomatie, faire et défaire les gouvernements, et – c’est là que commence mon histoire – ils sont dirigés par un dangereux mégalomane… »

Drake l’interrompit tout en se crispant sous l’effort pour broyer la pince du homard. « Qui est incapable, naturellement, de gouverner le monde.

— Naturellement, dit Rubin, et notre héros doit l’arrêter. Lui-même est un serrurier habile… »

Trumbull intervint : « En premier lieu, Manny, que diable savez-vous sur le travail de forgeron ou sur celui de serrurier, ou quel que soit le nom que vous lui donniez ?

— Plus que vous ne croyez, rétorqua Rubin.

— J’en doute fort, dit Trumbull, et le rédacteur en chef a raison. C’est d’une invraisemblance totale et absolue. Je connais des serruriers et ce sont d’aimables et inoffensifs ouvriers dont le Q.I. est… »

Rubin dit : « Et je suppose que lorsque vous étiez à l’armée, vous connaissiez quelques caporaux et, sur la base de votre connaissance, vous pourriez me dire que Napoléon et Hitler étaient des invraisemblances. »

L’invité de cette soirée, qui avait écouté l’échange de propos avec une expression de plus en plus sombre, prit la parole : « Excusez-moi, messieurs, je sais que je dois être cuisiné à la fin du repas. Est-ce que cela

signifie que je ne peux pas me mêler à la conversation pendant le dîner ?

— Dieu ! non, dit Halsted. Parlez autant que vous le voudrez… si vous arrivez à placer un mot de temps en temps.

— Dans ce cas, laissez-moi me placer vigoureusement du côté de monsieur Rubin. Une conspiration de serruriers peut nous paraître invraisemblable à nous qui sommes assis ici ; ce qui importe, cependant, ce n'est pas ce que quelques personnes raisonnables pensent, mais bien ce que le vaste monde extérieur fait. Comment votre rédacteur en chef peut-il refuser quoi que ce soit comme invraisemblable quand tout… » Il se concentra, prit une profonde inspiration et dit d'une voix altérée : «Eh bien, je ne veux pas vous apprendre votre métier. Je ne suis pas écrivain. Après tout, je ne m'attends pas à ce que vous me disiez comment je dois jouer du hautbois », mais son sourire, pendant qu'il disait cela, était faible.

— Manny nous dira comment jouer du hautbois, dit Gonzalo, si vous lui en offrez l'ombre d'une occasion.

— Pourtant, dit Thatcher, comme s'il n'avait pas entendu la remarque de Gonzalo, je vis dans le monde et je l'observe. De nos jours *tout* est possible. Il n'y a rien qui puisse être *invraisemblable.* Débitez simplement un non-sens quelconque avec solennité et jurez que c'est la vérité : des millions de gens se rallieront à vous.

Avalon hocha la tête d'un air professoral et dit : « Tout à fait exact, monsieur Thatcher. J'ignore si cela n'est qu'une simple caractéristique de notre époque, mais le fait que nous possédions à présent de meilleurs moyens de communication permet d'atteindre plus rapidement un grand nombre de gens, de sorte qu'un phénomène comme le non regretté Adolf est possible. Et pour ceux qui sont capables de croire aux anciens astronautes de M.Von Daniken et au triangle des Bermudes de M. Berlitz, une chose insignifiante telle qu'une conspiration de serruriers peut être avalée avec le porridge du matin. »

Thatcher fit un geste de la main. « Les anciens astronautes et le triangle des Bermudes ne sont rien. Supposez que vous racontiez que vous allez fréquemment sur Mars grâce à une projection astrale et que Mars est en fait un lieu de repos pour les âmes dignes de ce monde. Il y en aurait qui vous croiraient.

— Je l'imagine également, commença Avalon.

— Vous n’avez pas à l’imaginer, dit Thatcher. C’est comme ça. Je parie que vous n’avez pas entendu parler de Tri-Lucifer.

— Tri-Lucifer ? dit Halsted, paraissant quelque peu ahuri. Vous voulez dire les Trois Lucifers. Qu’est-ce que c’est que ça ?

Thatcher les regarda les uns après les autres et tous les Veufs Noirs gardèrent le silence.

C’est alors que Henry, qui était en train de débarrasser la table de quelques carapaces de homards, dit : « Si je puis me permettre, messieurs, j’en ai entendu parler. La semaine dernière, un groupe des leurs est venu solliciter des cotisations dans ce restaurant.

— Comme les adeptes de Moon ? dit Drake, poussant son assiette dans la direction de Henry iet s’apprêtant à allumer une cigarette.

— Il y a une ressemblance, dit Henry, dont le visage non ridé de sexagénaire devint un peu pensif, mais les Tri-Lucifériens, si tel est le terme usuel, ont un aspect plus extraterrestre.

— C’est exact, dit Thatcher. Ils doivent se séparer de ce monde afin de réaliser la projection astrale vers Mars et y faciliter le transfert de leurs âmes après la mort.

— Mais pourquoi… », commença Gonzalo.

Et brusquement, Trumbull hurla dans une bouffée de colère : « Allons Roger, demandez-leur d’attendre que l’heure du cuisinage soit arrivée. Changez de sujet ».

Gonzalo dit : «Je veux seulement savoir pourquoi on les appelle… »

Halsted soupira et dit : «Attendons un peu, Mario. »

*

**

Henry se frayait un chemin vers la table avec le cognac lorsque Halsted tapota son verre et dit : « Je pense que nous pouvons commencer à présent la sellette ; et Manny, puisque c’est votre remarque à propos de

la vérité-dans-la-vie qui a soulevé l'intérêt de Jonathan pendant le plat de résistance, pourquoi ne commencez- vous pas ?

— D'accord. »

Rubin regarda solennellement Thatcher au-dessus de la table et dit : « Monsieur Thatcher, arrivés à ce point, il serait de tradition de vous demander comment vous justifiez votre existence et nous pourrions alors entrer dans une discussion sur le hautbois en tant qu'instrument de torture pour les hautboïstes. Mais laissez-moi deviner et dire qu'en ce moment vous considéreriez votre vie just ifiée si vous pouviez liquider quelques Tri-Lucifériens. Ai- je raison ?

— Oui, effectivement, dit Tatcher avec vivacité. Le phénomène a rempli ma vie et mes pensées depuis un mois, à présent. Cela ruine... »

Gonzalo intervint : « Ce que je veux savoir, c'est pourquoi ils se nomment les Tri-Lucifériens. Est-ce que ce sont des adorateurs du diable, ou quoi ? »

Rubin commença : « Vous l'interrompez...

— Cela ne fait rien, dit Thatcher. Je vais le lui dire. Je suis seulement désolé d'en savoir assez sur cette organisation pour être en mesure de lui expliquer. Apparemment, Lucifer signifie l'étoile du matin, quoique je ne sois pas sûr du pourquoi...

— Lucifer, dit Avalon, fa isant courir un doigt sur le rebord de son verre, « vient du latin qui veut dire porteur de lumière ». La montée de l'étoile du matin à l'aube annonce le lever tout proche du soleil. Dans une région où il n'y avait pas d'horloges, c'était une information pour quiconque était éveillé à ce moment-là.

— Alors pourquoi le nom du diable est-il Lucifer ? » demanda Gonzalo.

Avalon dit : « Parce que le roi de Babylone était apparemment appelé l'Étoile du matin dans les flatteries de ses courtisans, et le prophète Isaie a prédit sa destruction. Pouvez-vous citer le passage, Manny ? »

Rubin dit : « Nous pouvons le lire dans la Bible, si nous le voulons. C'est le chapitre quatorze dans Isa ie. La phrase clé commence ainsi : « Comme tu es tombé du ciel. ô Lucifer, fils du matin ! » Ce n'était qu'une hyperbole poétique, certainement évocatrice, mais elle a été plus tard

interprétée de façon littérale, et cette phrase a donné le jour à tout ce mythe de la révolte contre Dieu par des hordes d'anges sous là conduite de Lucifer, qui en vint à être considéré comme le nom de Satan quand il était encore au ciel. Naturellement, les rebelles furent vaincus et expulsés du ciel par les anges loyaux, sous la conduite de l'archange saint Michel.

— Comme dans *le Paradis perdu* ? demanda Gonzalo.

— Exactement comme dans *le Paradis perdu*. »

Thatcher dit : « Cependant, le diable n'a pas la moindre part là-dedans. Pour les Tri-Lucifériens, Lucifer veut simplement dire l'étoile du matin. Deux d'entre elles sont visibles de la terre : Vénus et Mercure. »

Drake loucha à travers les volutes de fumée de sa cigarette et dit : « Ce sont également des étoiles du soir, cela dépend de quel côté du soleil elles se trouvent. Elles sont, soit à l'est du soleil et se couchent peu après le crépuscule, soit à l'ouest du soleil et se lèvent peu avant l'aube. »

Thatcher dit, avec un net signe d'espoir : « Est-ce qu'elles doivent être ensemble toutes les deux ; non seulement l'une mais aussi l'autre ?

— Non, dit Drake, elles se déplacent indépendamment. Elles peuvent être toutes deux des étoiles du soir, ou toutes deux des étoiles du matin, ou l'une peut être une étoile du soir et l'autre une étoile du matin. Ou l'une, ou l'autre, ou les deux, peuvent être pratiquement dans la ligne du soleil et être invisibles, le matin ou le soir.

— Dommage, dit Thatcher, en secouant la tête, c'est ce *qu'ils* disent. Cependant, le fait est que depuis Mars vous voyez *trois* étoiles du matin dans le ciel, ou du moins vous pourriez les voir si vous vous trouviez dans la bonne position : non seulement Mercure et Vénus, mais également la Terre.

— C'est exact, dit Rubin.

— Et je suppose alors, dit Thatcher, qu'il est vrai qu'elles peuvent se trouver dans une quelconque position. Elles peuvent toutes être des étoiles du soir ou toutes des étoiles du matin, ou deux d'entre elles peuvent être de l'un et une d'entre elles peut être de l'autre ?

— Oui, dit Drake, ou l'une, ou deux, ou trois peuvent être trop près du soleil pour être visibles. »

Thatcher soupira. « Aussi appellent-ils Mars de leur nom mystique de Tri-Lucifer : le monde aux trois étoiles du matin.

— Je suppose, dit Gonzalo, que Jupiter aurait quatre étoiles du matin : Mercure, Vénus, la Terre et Mars ; et ainsi de suite jusqu'à Pluton, qui aurait huit étoiles du matin.

— L'ennui, dit Halsted, c'est que plus vous vous éloignez, plus les planètes intérieures pâlissent. Vue de l'un des satellites de Jupiter, par exemple, je doute que Mercure apparaisse autrement que comme une étoile moyennement brillante ; et peut-être qu'il serait trop près du Soleil pour que quelqu'un puisse jamais en avoir une bonne vision.

— Qu'en est-il de la vision depuis Mars ? Pourriez-vous voir Mercure ? demanda Thatcher.

— Oh oui, j'en suis sûr, dit Halsted, je pourrais calculer ce que pourrait être l'intensité lumineuse en quelques minutes.

— Vraiment ? dit Thatcher.

— Absolument, dit Halsted, si je n'ai pas oublié d'emporter ma calculatrice de poche… Oui, je l'ai. Henry, apportez-moi l'Encyclopedia Colombia, voulez-vous ? »

Rubin dit : « Pendant que Roger applique au problème ses faibles capacités mathématiques, dites-nous, monsieur Thatcher, quel est votre intérêt dans tout cela. Vous paraissez vous intéresser à les présenter comme des escrocs. Pourquoi ? En avez-vous été membre ? Êtes-vous à présent déçu ?

— Non, je n'en ai jamais fait partie. Je… » Il se frotta la tempe avec hésitation. « C'est ma femme. Je n'aime pas en parler, vous comprenez. »

Avalon dit avec solennité : « Croyez bien, monsieur Thatcher, que tout ce qui peut être dit ici ne dépasse jamais les limites de cette pièce. Cela inclut notre précieux garçon, Henry. Vous pouvez parler librement.

— Eh bien, il n'y a rien de criminel ou de désagréable dans cela. Je n'aime simplement pas apparaître comme réduit à l'impuissance par une telle idiotie… Cela a brisé mon ménagé, messieurs. »

Il y eut un silence discret autour de là table, uniquement brisé par le léger bruit que faisait Halsted en tournant les pages de l'encyclopédie.

Thatcher continua : « Roger connaît ma femme. Il vous dira que c'est une femme sensée… »

Halsted leva rapidement les yeux et acquiesça de la tête.

« Je m’en porte garant mais j’ignorais que vous aviez…

— Ces derniers temps, Carol n’était pas sociable, vous comprenez ; et je n’en ai évidemment pas parlé. Ce fut avec beaucoup de difficulté, je vous assure, que j’ai accepté de sortir ce soir. Je crains de l’avoir laissée seule avec elle-même. Vous savez, même les êtres sensés ont leurs faiblesses. Carol est obsédée par la mort.

— Nous le sommes tous, dit Drake.

— Je le suis aussi, dit Thatcher, mais de façon normale, j’espère. Nous savons tous que nous allons mourir un jour et nous n’envisageons pas cela avec particulièrement de plaisir, et nous pouvons être obsédés par l’enfer, ou le néant, ou l’espoir du paradis, mais nous n’y pensons pas beaucoup. Carol est fascinée, cependant, par la possibilité de démontrer l’existence réelle de la vie après la mort. Cela peut avoir commencé avec le cas de Bridey Murphy lorsqu’elle était adolescente : je ne sais pas si quelqu’un d’entre vous se souvient de…

— Si, dit Rubin, une femme sous hypnose semblait être possédée par une Irlandaise qui était morte depuis bien longtemps.

— C’est cela, dit Thatcher. Finalement, cela lui passa. C’est alors qu’elle s’intéressa au spiritualisme puis elle y renonça. J’ai toujours compté sur elle pour qu’elle comprenne sa sottise, et finalement elle cessa d’y penser… C’est alors qu’elle rencontra les Tri-Lucifériens. Je ne l’avais jamais vue ainsi. Elle veut se joindre à eux. Elle a de l’argent à elle et elle veut le leur donner. Je me moque de cet argent, non, je ne m’en moque pas, mais ce n’est pas l’essentiel : je me soucie *d’elle*. Vous savez, elle est allée les rejoindre dans leur retraite quelque part ; elle est devenue une fille de Tri-Lucifer, ou quel que soit le nom qu’on lui donne, et elle attend d’être enlevée dans la Demeure des Bienheureux. Un de ces jours, elle sera partie. Je ne la verrai plus, c’est tout. Elle m’a promis que cela ne serait pas pour ce soir, mais je suis perplexe. »

Rubin dit : « Je parie que vous supposez que l’organisation est seulement intéressée par son argent.

— Au moins en ce qui concerne leur chef, dit sombrement Thatcher, j’en suis sûr. Qu’est-ce qu’il peut bien avoir en tête ?

— Est-ce que vous le connaissez ? L’avez-vous rencontré demanda Rubin.

— Non. Il demeure solitaire, dit Thatcher, mais j'ai entendu dire qu'il avait récemment acheté une résidence de luxe en Floride, et je doute que ce soit à l'usage des membres.

— Comme c'est bizarre, dit Drake. Peu importe avec quelle prodigalité vit un chef religieux, avec quelle extrava gance il jette l'argent par les fenêtres. Ceux qui le suivent, qui le soutiennent et voient clairement leur argent utilisé à cette fin ne paraissent jamais réfléchir.

— Ils font de l'identification, dit Rubin. Plus il dépense, plus ils considèrent que la cause est couronnée de succès. C'est également la base du gaspillage fastueux dans l'apparat gouvernemental.

— Exactement pareil, dit Thatcher. Je ne crois pas que Carol s'engagera jamais entièrement. Ce n'est pas le comportement du chef qui la dérangerait, mais si je pouvais lui prouver qu'il a *tort*, elle laisserait tomber tout ça.

— Tort à propos de quoi ? demanda Rubin.

— Tort au sujet de Mars. Ce maître du groupe clame qu'il a souvent été sur Mars... en projection astrale, évidemment. Il décrit Mars en détail, mais peut-il en faire la description avec précision ?

— Pourquoi pas ? répondit Rubin. S'il lit tout ce que l'on sait sur Mars, il peut décrire l'astre comme le feraient des astronomes. Les photographies de *Viking* montrent même une partie de la surface en détail. Il n'est pas difficile d'être exact.

— Oui, mais il peut avoir fait une erreur quelque part, quelque chose que je pourrais montrer à Carol. »

Halsted leva les yeux et dit : « Voilà, j'ai déterminé les douze objets qui sont les plus brillants dans le ciel de Mars, avec leurs magnitudes. Je peux avoir été imprécis ici ou là, mais à peine. » Il fit passer, un bout de papier.

Mario brandit le panier quand il lui parvint. « Voulez-vous le voir, Henry ?

— Merci, Monsieur », murmura Henry, et, tandis qu'il y jetait un coup d'œil, il eut un sourcil qui se leva imperceptiblement, et de façon très fugitive.

Le papier parvint finalement devant Thatcher et il le lut attentivement et avec sérieux. Voici ce qu'il y vit :

Soleil .... - 26
Phobos .... - 9,6
Deimos .... - 5,1
Terre ....- 4,5
Jupiter .... - 3,1
Vénus .... - 2,6
Sirius .... - 1,4
Saturne .... - 0,8
Canopus ....- 0,7
Alpha du Centaure .... - 0,3
Arcturus .... - 0,1
Mercure .... - 0,0

Thatcher dit : « Phobos et Deimos sont les deux satellites de Mars. Ces nombres signifient-ils qu'ils sont très brillants ?

— Plus le nombre négatif est grand, dit Halsted, plus l'astre est brillant. Un objet à -2 est deux fois et demie plus brillant qu'un objet à -1, et un objet 3 est encore deux fois et demie plus brillant, et ainsi de suite. Après le Soleil, Phobos est l'objet le plus brillant dans le ciel de Mars et Deimos vient tout de suite après.

— Et après le Soleil et les deux satellites, la Terre est donc la chose la plus brillante dans le ciel.

— Oui, mais seulement à son éclat maximum, dit Halsted. Cela peut être plus faible selon le lieu où se trouvent Mars et la Terre sur leurs orbites respectives. La plupart du temps, la Terre est sans doute moins brillante que Jupiter, dont l'éclat ne change pas beaucoup tandis qu'il se déplace dans son orbite. »

Thatcher secoua la tête et parut déçu. « Mais elle *peut* être aussi brillante que ça. Ça ne va pas. Il existe une prière ou un psaume ou quelque chose qu'ont les Tri-Lucifériens et qui apparaît dans presque toute leur littérature. J'ai vu cela si souvent dans le fatras que Carol ramène à la maison que je peux le réciter exactement. Cela commence ainsi : « Quand la Terre brille haut dans le ciel, comme un joyau glorieux, et quand les autres Lucifers ont fui au-delà de l'horizon, de sorte que la

Terre brille, solitaire en sa splendeur, unique en sa beauté, inégalable en son éclat, c'est alors que les âmes de ceux qui sont prêts à recevoir l'appel doivent se préparer à quitter la Terre et à franchir l'abîme.

— Et ce que vous dites, Roger, c'est que la Terre *peut* être la chose la plus brillante dans le ciel martien. »

Halsted acquiesça. « La nuit, si Phobos et Deimos sont au-dessous de l'horizon, et la Terre proche de son éclat maximum, elle est certainement l'objet le plus brillant dans le ciel. Elle doit être trois fois et demie plus brillante que Jupiter si celui-ci se trouve dans le ciel, et six fois plus brillante que Vénus à son plus fort éclat.

— Et ce serait la seule étoile du matin dans le ciel.

— Ou la seule étoile du soir. Certainement. Les deux autres, Vénus et Mercure, devraient se trouver de l'autre côté du Soleil par rapport à la Terre. »

Thatcher continuait à regarder la liste. « Mais est-ce que Mercure serait visible ? Il est en bus de la liste. »

Halsted répondit : « Le bas signifie simplement qu'il est, en douzième position parmi les étoiles les plus brillantes, mais il y a des milliers d'étoiles qui sont plus pâles et pourtant visibles. Il n'y aurait simplement que quatre étoiles plus éclatantes que Mercure, vues de Mars : Sirius, Canopus, Alpha du Centaure et Arcturus. »

Thatcher dit : « Si seulement ils s'étaient trompés quelque part. »

Avalon dit sur un ton de baryton grave et quelque peu hésitant : « Monsieur Thatcher, je crois que vous devriez regarder les choses en face. Si j'en crois mon expérience, même si vous trouviez *effectivement* un défaut dans la thèse des Tri-Lucifériens, cela ne vous aiderait guère. Ceux qui pratiquent un culte pour des raisons sentimentales ne sont pas ébranlés lorsqu'on leur prouve que leur comportement est illogique. »

Thatcher répondit : « Je suis d'accord avec vous, et je ne voudrais pas imaginer que je puisse discuter avec le fidèle moyen d'un culte quelconque. Mais je connais Carol. Je l'ai vue se détourner d'un ensemble de croyances qu'elle aurait beaucoup aimé pouvoir suivre, uniquement parce qu'elle y trouvait un manque de logique. Si je pouvais trouver quelque chose de ce genre dans ce cas-ci, je suis sûr qu'elle reviendrait. »

Gonzalo dit : « Nous devrions arriver à trouver quelque chose. Après

tout, il n'est jamais *vraiment* allé sur Mars. Il doit avoir commis une erreur.

— Pas du tout, répondit Avalon. Il en connaît sur Mars probablement autant que nous. C'est pourquoi, s'il a commis une erreur, cela doit être du fait qu'il y a quelque chose qu'il ne comprend pas et que nous ne comprenons pas non plus, et nous ne pourrons donc pas le coincer.

Thatcher hocha la tête. « Vous avez sans doute raison.

— Je ne sais pas, dit Gonzalo. Que savons-nous des canaux ? Les Tri-Lucifériens ont sûrement parlé des canaux. Tout le monde croyait en leur existence et ce n'est que dernièrement qu'on a découvert qu'ils n'existaient pas, non ? C'est pourquoi, s'il en parle, il est coincé. »

Drake dit : « Tout le monde n'y croyait pas, Mario. La plupart des astronomes n'y croyaient pas.

— Le grand public y croyait », rétorqua Gonzalo.

Rubin dit : «Pas ces derniers temps. C'est en 1964 que *Mariner IV* a pris les premières photos de Mars, qui montrèrent que les canaux n'existent pas. Quand *Mariner IX* photographia la totalité de la planète en 1969, il n'y eut plus la moindre discussion possible. Quand est-ce que les Tri-Lucifériens sont apparus, monsieur Thatcher ?

— Si je me souviens bien, répondit Thatcher, aux alentours de 1970. Peut-être 1971.

— Nous y voici, dit Rubin. Une fois qu'on a tout compris sur Mars, ce type, quel qu'il soit, qui dirige cela, a pris la décision de créer une nouvelle religion basée là-dessus. Voyez-vous, si vous désirez devenir riche rapidement, ne vous cassez pas la tête, créez une nouvelle religion. Entre le Premier Amendement et la remise d'impôts que vous pouvez obtenir, cela revient à vous autoriser à vous servir de tout ce qui passe à portée de votre main… Je parierais qu'il parle de volcans. »

Thatcher acquiesça. « Le quartier général martien des projections astrales se trouve dans Olympus Mons. Cela signifie mont Olympe et c'est là que les âmes des justes se rassemblent. C'est le grand volcan, n'est-ce pas ?

— Le plus important du système solaire, dit Rubin, du moins de ceux que nous connaissons. Il est connu depuis 1969. »

Thatcher dit : « Les Tri-Lucifériens disent que G.V. Schiaparelli – c'est celui qui a donné un nom aux différentes régions de Mars – fut inspiré astralement pour appeler cet endroit Olympus afin d'indiquer que là se trouvait la demeure des saints. Dans la Grèce antique, voyez-vous, le mont Olympe était...

— Oui, dit Avalon, hochant gravement la tête, nous sommes au courant.

— Est-ce que Schiaparelli n'est pas le gars qui a parlé le premier des canaux ? demanda Gonzalo.

— C'est lui, dit Halsted, bien qu'en réalité, quand il parlait de *candi,* il voulût dire des voies d'eau naturelles.

— Quand même, pourquoi la même inspiration astrale ne lui a pas dit qu'il n'y avait pas de canaux ? » demanda Gonzalo.

Drake hocha la tête et répondit : «C'est quelque chose que vous pouvez faire observer à votre femme.

— Non, dit Thatcher, je suppose qu'ils y ont pensé. Ils disent que les canaux étaient une part de l'inspiration car ils augmentèrent l'intérêt pour Mars, et que cela c'était nécessaire pour rendre l'opération de projection astrale plus efficace. »

Tiumbull, qui avait gardé un silence maussade durant toute la discussion, comme s'il attendait l'occasion de déplacer la discussion sur les hautbois, dit brusquement : «Il y a là une sorte de logique malade. »

Thatcher dit : «Trop de choses provoquent cette sensation. C'est là l'ennui. Il y a des fois où je veux découvrir une erreur non pas tant pour sauver Carol que pour me sauver moi-même. Je vous assure que, lorsque j'entends Carol parler, il y a parfois plus de danger qu'elle me prouve que je suis fou que je ne la persuade, moi, d'être sensée. »

Trumbull fit un geste rassurant. « Prenons ça simplement et réfléchissons là-dessus. Est-ce qu'ils disent quelque – chose à propos des satellites ?

— Ils en parlent, oui. De Phobos et de Deimos. Certainement. Est-ce qu'ils disent quelque chose sur leurs mouvements ? » Le sourire de Trumbull était presque doucereux.

— Oui, dit Thatcher, et j'ai fait vérifié ça parce que je ne les croyais pas et j'avais pensé avoir découvert quelque chose. Dans leur description

de la scène martienne, ils parlent de Phobos se levant à l'ouest et se couchant à l'est. Et il se trouve que c'est vrai. Et ils disent que, quel que soit le moment où Phobos ou Deimos traversent le ciel nocturne, ils sont éclipsés par l'ombre de Mars une partie du temps. Et c'est également vrai. »

Halsted haussa les épaules. « Les satellites furent découverts il y a un siècle, en 1877, par Asaph Hall. Dès que leur distance par rapport à Mars et leur période de révolution furent déterminées – ce fut presque immédiatement – leur comportement dans le ciel de Mars fut connu.

— Je l'ignorais, dit Thatcher.

— Oui, dit Halsted, mais le gars qui a créé la religion a apparemment bûché son sujet. Ce n'était pas très difficile.

— Minute, dit Trumbull avec férocité. Il y a des choses qui ne sont pas tellement évidentes et qu'on ne trouve pas dans le manuel d'astronomie élémentaire habituel. Par exemple, j'ai lu quelque part que Phobos ne pouvait être vu des régions polaires de Mars. L'astre se trouve si près de Mars que le renflement de la surface sphérique de Mars cache le satellite si vous allez suffisamment loin au nord ou au sud. Est-ce que les Tri-Lucifériens disent quelque chose à propos du fait que Phobos est invisible de certains points de Mars, Thatcher ?

— Pas à mon souvenir, dit Thatcher, mais ils se disent pas qu'il est toujours visible. S'ils ne mentionnent tout bonnement pas la chose, qu'est-ce que ça prouve ?

— En outre, dit Halsted, le mont Olympe est à moins de vingt degrés nord de l'équateur martien et Phobos est certainement visible de là tout le temps qu'il est au-dessus de l'horizon et non en éclipse. Et si c'est le quartier général pour les âmes de la Terre, Mars devrait certainement être décrit comme vu à partir de cet endroit.

— De quel côté vous rangez-vous ? grommela Trumbull.

— De celui de la vérité, dit Halsted. Mais, il est vrai que les livres d'astronomie décrivent rarement quelque ciel que ce soit, sauf celui de la Terre. C'est pourquoi j'ai dû calculer la luminosité des objets dans le ciel martien au lieu de la chercher simplement. Le seul ennui, c'est que ce fondateur de secte semble être tout aussi bon en calcul.

J'ai une idée, dit Avalon. Je ne suis pas un grand astronome, mais j'ai vu les photographies prises par les sondes *Viking,* et j'ai lu les reportages des journaux là-dessus. Tout d'abord, le ciel martien est rose de jour en raison des fines particules de poussière rougeâtre dans l'air. Dans ce cas, n'est-il pas possible que la poussière obscurcisse le ciel nocturne au point que l'on ne voie rien ? Grands dieux ! cela arrive assez souvent à New York. »

Halsted dit : «En réalité, le problème à New York n'est pas tant la poussière que la lumière diffusée par les bâtiments et les grandes voies urbaines ; et même à New York, on peut distinguer les étoiles brillantes si le ciel n'est pas nuageux.

« Sur Mars, il faudrait examiner deux possibilités. S'il y a suffisamment de poussière pour rendre le ciel invisible du sol, alors le sol serait invisible du ciel. Par exemple, quand *Mariner IX* a atteint Mars en 1969, l'astre était balayé par une tempête de sable sur toute sa surface et rien de celle-ci ne pouvait être vu par *Mariner*. A ce moment-là, du sol martien, le ciel aurait dû être totalement invisible. La plupart du temps, pourtant, nous voyons parfaitement la surface à partir de nos sondes ; donc le ciel doit être parfaitement visible du sol de Mars.

« En fait, eu égard au fait que l'atmosphère de Mars est beaucoup plus légère que celle de la Terre – moins d'un centième de son épaisseur –, cela disperserait et absorberait, beaucoup moins de lumière que ne le fait la Terre, et les différentes étoiles et planètes sembleraient toutes un peu plus brillantes qu'elles ne le paraissent à travers l'atmosphère terrestre. Je n'ai pas tenu compte de ça dans ma table.

Trumbull dit : «Jeff a parlé des photographies de *Viking*. Elles montrent partout des rochers. Est-ce que les Tri-Lucifériens parlent de rochers ?

— Non, dit Thatcher, non à ce que j'ai pu remarquer. Mais là aussi, ils ne disent pas qu'il n'y en a pas. Ils parlent de carions formidables, de lits de rivières desséchés et de champs de glace en terrasse. »

Rubin renifla. « Tout cela est connu depuis 1969. Toujours le bûcheur ».

Avalon dit : « Et au sujet de la vie ? Nous ne savons pas encore s'il y a la moindre vie sur Mars. Les résultats de *Viking* sont ambigus. Les Tri-Lucifériens se sont-ils avancés à ce sujet ? »

Thatcher réfléchit puis dit : « J'aimerais pouvoir dire que j'ai lu toute leur littérature à fond, mais ce n'est pas le cas. Pourtant, Carol m'a forcé à en lire une bonne dose car elle disait que je n'avais pas le droit de diffamer une chose sans la connaître.

— C'est assez vrai, dit Avalon, bien que la vie soit courte et qu'il y ait des choses si invraisemblables en apparence qu'on hésite à consacrer beaucoup de son temps à les étudier. Malgré tout, pouvez-vous dire quelque chose au sujet de l'attitude des Tri-Lucifériens quant à la vie martienne d'après ce que vous avez lu de leur littérature ? »

Thatcher répondit : « Ils parlent du sol désolé de Mars, de son aridité et de son vide. Ils mettent cela en contraste avec l'animation et la plénitude de la sphère astrale.

— Oui, dit Avalon et naturellement, le sol est sec et vide et aride. Nous savons parfaitement cela. Qu'en est- il de la vie microscopique ? C'est ce que nous recherchons. »

Thatcher secoua la tête. « Aucune allusion à cela, autant que je sache. »

Avalon dit : « Eh bien, alors, je ne vois rien d'autre. Je suis parfaitement sûr que tout cela n'a pas de sens. Nous en sommes tous là et aucun d'entre nous n'a besoin d'en avoir la démonstration. Si votre femme a besoin d'une preuve, nous ne sommes pas en mesure de la lui fournir.

— Je comprends, dit Thatcher, je vous remercie tous, naturellement, et je suppose qu'elle pourra recouvrer la raison au bout d'un certain temps, mais il me faut admettre que je ne l'ai jamais vue comme ça. Je voudrais me joindre à la secte avec elle, ne serait-ce que pour ne pas la perdre de vue ; mais, franchement, j'ai peur de finir par y croire, moi aussi. »

Alors, dans le silence qui suivit, Henry dit doucement : « Peut-être n'aurez-vous pas besoin, monsieur Thatcher, d'en arriver à cette extrémité. »

Thatcher se retourna vivement. « Excusez- moi, vous avez dit quelque chose, garçon ? »

Halsted dit : « Henry est membre de notre club, Jonathan. A ma connaissance, il n'est pas astronome, mais c'est le plus brillant de nous tous. Y a-t- il quelque chose que nous ayons oublié, Henry ? »

Henry dit : « Je crois que oui, Monsieur. Vous avez dit, monsieur Halsted, que les livres d'astronomie ne décrivent généralement aucun ciel sinon celui de la Terre, et je suppose que ce doit être à cause de cela que le chef religieux semble avoir un élément qui manque dans sa description de Mars. Sans cela, toute l'affaire n'est pas plus invraisemblable que la conspiration des serruriers de M. Rubin… Si je puis me permettre, monsieur Rubin.

— Seulement si vous trouvez quelque chose qui manque, Henry »

Henry dit : « Sur la Terre, Mercure et Vénus sont les astres du matin et du soir, et nous pensons donc toujours à ces objets comme à des planètes. Par conséquent, depuis Mars, il doit y avoir trois astres du matin et du soir : Mercure, Vénus, plus la Terre. Cela est célébré dans le nom même du culte, et d'après ce seul point, je pouvais voir que l'ensemble de la chose ne tient pas debout. »

Halsted dit : « Je ne suis pas sûr de vous suivre, Henry.

— Mais, monsieur Halsted, dit Henry, où est la Lune dans tout ça ? C'est un gros objet, notre Lune, presque de la taille de Mercure et plus proche de Mars que ne l'est Mercure. Si l'on peut voir Mercure de Mars, on peut sûre ment voir aussi la Lune. Pourtant, j'ai remarqué qu'elle ne figurait pas sur votre liste des objets brillants dans le ciel de Mars. »

Halsted devint rouge. « Oui, naturellement. La liste des planètes m'a berné, moi aussi. Nous les avons relevées sans mentionner la Lune. » Il chercha le papier. « La Lune est plus petite que la Terre et moins réfléchissante puisqu'elle est soixante-dix fois moins brillante que la Terre, à égale distance et à phase égale, ce qui signifie… une magnitude de 0,0. Elle devrait être exactement de la luminosité de Mercure, et, en fait, elle doit être plus facilement visible que Mercure parce qu'elle doit être plus haut dans le ciel. Au coucher du Soleil, Mercure en tant qu'étoile du soir n'est jamais plus haut que 16 degrés au-dessus de l'horizon, tandis que la Terre se trouve tout juste à 44 degrés au-dessus… assez haut dans le ciel. »

Henry dit : «Mars aurait, par conséquent, quatre étoiles du matin et le nom même de Tri-Lucifer est une absurdité. »

Avalon dit : « Mais est-ce que la Lune est toujours proche de la Terre ? Est-ce que la luminosité de la Terre ne la masque pas ?

— Non, répondit Halsted. Voyons un peu. N'achetez jamais une

calculatrice de poche qui n'a pas les fonctions trigonométriques. La Lune se trouve parfois à 23 minutes d'arc exactement de la Terre, quand elle est vue de Mars. Cela représente les trois quarts du diamètre de la Lune telle qu'elle est vue de la Terre. »

Henry dit : « Encore une chose. Voudriez-vous reprendre ce couplet, monsieur Thatcher, celui qui parle de la Terre se trouvant haut dans le ciel ? »

Thatcher répondit : « Certainement. Quand la Terre brille haut dans le ciel, comme un joyau glorieux, et quand les autres Lucifers ont fui au-delà de l'horizon, de sorte q ue la Terre brille, solitaire en sa splendeur, unique en sa beauté, inéga lable en son éclat ; c'est alors que les â mes de ce ux qui sont prêts à recevoir l'appel doivent se préparer à quitter la Terre et à franchir l'abîme ».

Henry dit : « La Terre peut être parfois très haut dans le ciel, et Mercure et Vénus peuvent se trouver de l'autre côté du Soleil et donc au-delà de l'horizon, mais la Terre ne peut pas être « solitaire en sa splendeur ». La Lune doit l'accompagner. Évidemment, il y a des fois où la Lune est presque devant la Terre ou juste derrière elle, vue de Mars, de sorte que les deux points de lumière n'en forment qu'un qui semble rendre la Terre plus brillante que jamais, mais la Lune n'est pas au-delà de l'horizon à ce moment-là. Il semble, monsieur Thatcher, que le chef religieux n'est jamais allé sur Mars, car, s'il s'y était rendu, il n'aurait pas oublié un élément assez important, un monde de 3 470 kilomètres de diamètre. Vous pouvez certainement expliquer ça à votre femme.

— Oui, répondit Thatcher, son visage illuminé d'un sourire. Il lui faudra constater que tout ça c'est de la frime.

— S'il est vrai, comme vous le dites, dit tranquille ment Henry, que c'est une personne raisonnable. »

LE CRIME SUPRÊME

Cette autre réunion des Veufs Noirs a fourni à Asimov l'occasion de préparer un mélange inédit. Il est en effet question ici des Irréguliers de Baker Street, ces infatigables exégètes des aventures de Sherlock Holmes ; de certains chapitres choisis dans l'histoire de l'astronomie ; de la théorie de la relativité ; d'astéroïdes, ces petites planètes de notre système solaire dont la plupart gravitent entre l'orbite de Mars et celle de Jupiter ; et d'un motif de science- fiction réservé pour la chute finale. Le tout illustre d'heureuse manière l'utilisation que fait l'auteur de sa curiosité universelle.

— Les Irréguliers de Baker Street[3], dit Roger Halsted, sont une organisation de fans de Sherlock Holmes. Si vous ignorez cela, vous ne savez rien du tout.

Il regarda Thomas Trumbull par-dessus son verre, avec un sourire narquois et l'air le plus supérieur qui pût exister : celui de la commisération.

Le niveau de la conversation pendant l'apéritif qui précédait le banquet mensuel des Veufs Noirs était demeuré celui d'un murmure poli, mais Trumbull, tout en fronçant les sourcils, haussa la voix à ce moment-là et il rétablit les choses à un niveau de non-convenances plus habituel en ces occasions.

Il dit : « Quand j'étais adolescent, j'ai lu les histoires de Sherlock Holmes avec un certain plaisir primaire, mais je ne suis plus un adolescent. Je m'aperçois qu'il n'en est pas de même pour tout le monde. »

Emmanuel Rubin, regardant fixement, comme un hibou, à travers les verres épais de ses lunettes, hocha la tête. « Il ne s'agit pas là d'adolescence, Tom. Les récits sur Sherlock Holmes ont valu au roman policier d'être reconnu comme une branche supérieure de la littérature. Il arriva que ce qui était précédemment une chose réservée aux adolescents et aux romans à quatre sous devint un divertissement d'adulte. »

Geoffrey Avalon, regardant avec austérité du haut de son mètre quatre-vingt-huit Rubin et son mètre soixante-deux, dit :

« En fait, Sir Arthur Conan Doyle n'était pas, à mon avis, un auteur policier de toute première force. Agatha Christie est bien meilleure.

— C'est un point de vue », dit Rubin qui, en tant qu'auteur policier lui-même, était beaucoup moins tranchant et didactique dans ce domaine que dans les myriades d'autres branches de l'effort humain dans lesquelles il se considérait comme une autorité. Christie avait l'avantage d'avoir lu Doyle et d'avoir appris quelque chose de lui. N'oubliez pas, également, que les premiers travaux de Christie étaient assez affreux. Et puis… »

À présent, il s'échauffait.

« ...Agatha Christie n'a jamais abandonné ses préjugés conservateurs et xénophobes. Ses Américains sont ridicules. Ils s'appelaient tous Hiram et tous parlaient une variété d'anglais inconnue de l'humanité. Elle était ouvertement antisémite et par la bouche de ses personnages, elle projetait sans arrêt ses doutes sur quiconque était étranger. »

Halsted dit : « Pourtant, son détective était belge.

— Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, dit Rubin. J'aime Hercule Poirot. Je pense qu'il vaut une douzaine de Sherlock Holmes. Je fais simplement remarquer que nous pouvons noter des imperfections chez chacun. En fait, tous les écrivains policiers anglais des années vingt et trente étaient conservateurs et tournés vers la classe supérieure de la société. On peut parler du type d'énigme qu'ils offraient : baronnets poignardés dans les bibliothèques de leur manoir, propriétés terriennes, richesse personnelle. Même les détectives étaient souvent des *gentlemen :* Peter Wimsey, Roderick Alleyn, Albert Campion...

— Dans ce cas, dit Mario Gonzalo qui venait juste d'arriver et avait entendu de l'escalier, les histoires policières ont évolué dans le sens de la démocratie. A présent, nous avons affaire à des flics ordinaires, au regard du privé alcoolique, aux proxénètes, aux prostituées et à toutes les autres lumières importantes de la société moderne. » Il se servit lui-même un verre et dit : « Merci, Henry. Comment en sont-ils venus à parler de ça ? »

Henry dit : « Le nom de Sherlock Holmes a été mentionné, Monsieur.

— A propos de vous, Henry ? » Gonzalo paraissait content de lui.

— Non, Monsieur. A propos des Irréguliers de Baker Street.

Gonzalo eut l'air ignorant : «Qu'est-ce que... »

Halsted dit : « Laissez-moi vous présenter mon invité de la soirée, Mario. Il vous racontera : Ronald Mason, Mario Gonzalo. Ronald est membre des IBS, comme moi d'ailleurs. Continuez, Ron, parlez-lui de ça. »

Ronald Mason était un gros homme, franchement gros, avec un crâne chauve et brillant et une moustache noire fournie. Il dit : « Les Irréguliers de Baker Street sont un groupe de fans de Sherlock Holmes. Ils se rassemblent une fois l'an en janvier, un vendredi proche de la date

de la naissance du grand homme, et tout au long de l'année, ils s'engagent dans d'autres activités sherlockiennes.

— Par exemple ?

— Eh bien, ils. ... »

Henry annonça le dîner et Mason hésita : «Y a-t-il une place particulière que je doive occuper ?

— Non, non, dit Gonzalo. Asseyez-vous près de moi, nous pourrons causer.

— Bien. » Le large visage de Mason se fendit en un grand sourire. « C'est exactement ce pourquoi je suis ici. Rog Halsted a dit que vous autres pourriez faire quelque chose pour moi.

— À propos de quoi ?

— Des activités sherlockiennes. » Mason déchira un petit pain en deux et le beurra énergiquement avec son couteau. « Voyez-vous, le fait est que Conan Doyle a écrit de nombreuses histoires de Sherlock Holmes aussi vite qu'il pouvait, parce qu'il détestait cela...

— Vraiment ? Dans ce cas, pourquoi...

— Pourquoi les écrivait-il ? Pour l'argent, voilà pourquoi.

Depuis la toute première histoire, *Une étude en rouge,* le monde s'est enthousiasmé pour Sherlock Holmes. Il est devenu un personnage de renommée mondiale et on ne saurait dire combien de gens de par le monde pensent qu'il a vraiment existé. Un nombre incalculable de lettres lui ont été envoyées à son adresse du 221 bis à Baker Street et des milliers de gens sont venus avec des problèmes à résoudre.

« Conan Doyle fut surpris comme n'importe qui le serait certainement en de telles circonstances. Il écrivit d'autres histoires et le prix qu'on les lui payait monta régulièrement. Il n'était pas content. Il s'imaginait devenir un écrivain de grands romans historiques et le fait d'être devenu mondialement célèbre en tant qu'écrivain policier lui était désagréable, en particulier quand le détective imaginaire était de loin plus célèbre que l'auteur. Au bout de six ans, il écrivit *le Problème final* où il tuait délibérément Holmes. Cela déclencha une clameur mondiale et au bout de plusieurs autres années, Doyle fut obligé de trouver une manière de ressusciter le détective, puis il continua d'écrire de nouvelles histoires.

« Outre la valeur des ventes comme histoires policières et le caractère fascinant de Sherlock Holmes en tant que tel, les récits sont un reflet diversifié de la Grande-Bretagne dans les dernières années de l'ère victorienne. Se plonger dans les écrits sacrés, c'est vivre dans un monde où l'on est toujours en 1895. »

Gonzalo dit : «Et qu'est-ce que c'est qu'une activité sherlockienne ?

— Eh bien, je vous ai dit que Doyle n'aimait pas particulièrement écrire sur Holmes. Quand il écrivait les différents récits, il les rédigeait rapidement et il se souciait fort peu de leur cohésion globale. Il y a donc de nombre uses lacunes, des fils dénoués, de petits trous, ainsi de suite, et le jeu consiste à ne jamais admettre qu'une chose n'est qu'une erreur ou une coquille. En fait, pour un vrai sherlockien, Doyle existe à peine... C'est le docteur John H.Watson qui écrivait les histoires.

James Drake, qui écoutait tranquillement, placé de l'autre côté de Mason, dit : « Je comprends ce que vous voulez dire. J'ai rencontré une fois un fan de Holmes – c'était peut-être même un Irrégulier de Baker Street – qui m'a dit travailler sur un article qui prouverait que Sherlock Holmes et le docteur Watson étaient tous deux de fervents catholiques : et j'ai dit : « Mais Doyle n'était-il pas lui-même catholique ? » , ce qu'il était, naturellement. Mon ami me regarda d'un œil glacial et dit : « Qu'est-ce que cela a à voir avec ça ? »

— Exactement, dit Mason. Exactement. La mieux considérée de toutes les activités sherlockiennes est celle de démontrer votre idée à l'aide de citations tirées des histoires et par un raisonnement prudent. Des gens ont écrit des articles, par exemple, qui sont censés prouver que Watson était une femme, ou que Sherlock Holmes avait une liaison avec sa logeuse. Ou bien on a tenté de relever des détails concernant les premières années de la vie de Holmes, l'endroit exact où Watson avait reçu sa blessure de guerre, et ainsi de suite.

« En principe, chaque membre des Irréguliers de Baker Street devrait écrire un article sherlockien pour être admis dans la confrérie, mais ce n'est pas une condition absolue. Je n'ai pas encore écrit un tel article, pourtant j'aimerais le faire. »

Mason eut un regard un peu désenchanté. « Je ne peux pas me considérer réellement comme un véritable Irrégulier jusqu'à ce que je le fasse. »

Trumbull se pencha sur la table. Il dit : « J'essaie, à travers le monologue dont Rubin nous régale de ce côté, de saisir ce que vous dites. Vous avez mentionné le 221 bis Baker Street.

— Exact, dit Mason, c'est là où Holmes vivait.

— Et est-ce la raison pour laquelle le club est celui des Irréguliers de Baker Street ? »

Mason dit : « C'est le nom que Holmes avait donné à un groupe de gamins des rues qui jouaient le rôle d'espions et étaient une source d'informations. C'étaient ses troupes irrégulières pour les distinguer de la police.

— Ah ! bien, dit Trumbull, je suppose que tout cela est inoffensif.

— Et cela nous procure beaucoup de plaisir, assura Mason avec sérieux. Sauf que cette obligation m'inflige à présent des angoisses. »

Ce fut à ce moment- là, peu après que Henry eut apporté le veau « cordon-bleu », que la voix de Rubin monta d'un ton : Évidemment, dit-il, on ne peut pas nier que Sherlock Holmes était un épigone. Toute la technique holmésienne de détection a été inventée par Edgar Alan Pœ ; et son détective, Auguste Dupin, est le Sherlock originel. Pourtant, Pœ n'a écrit que trois histoires sur Dupin et ce fut Holmes qui captiva vraiment l'imagination du monde.

« En fait, mon sentiment personnel, c'est que Sherlock Holmes a réussi le tour de force remarquable d'être le premier être humain, qu'il soit réel ou imaginaire, à jamais devenir une idole dans le monde entier à cause de son type de personnage doué de raison. Ce ne furent pas ses victoires militaires, son charisme politique, son pouvoir spirituel, mais seulement son pouvoir de juger froidement. Il n'y avait rien de mystique chez Holmes. Il rassemblait les faits et en tirait des déductions. Ses déductions n'étaient pas toujours justes ; Doyle pipait donc les dés en sa faveur, mais tout écrivain fictionnesque fait cela. Je le fais moi- même. »

Trumbull dit : « Ce que vous faites ne prouve rien. »

Cela n'interrompit pas Rubin. « Il fut également le premier véritable super-héros de la littérature moderne. On le décrivait toujours mince et beau, mais le fait qu'il parvenait à ses succès en utilisant la puissance de son cerveau ne doit pas masquer qu'il est aussi toujours décrit comme étant d'une force virtuellement surhumaine. Quand un visiteur, en une menace implicite envers Holmes, plie un tisonnier pour prouver sa force,

Holmes le redresse avec désinvolture : tâche encore plus difficile.

Mason hocha la tête dans la direction de Rubin et dit à Gonzalo : « M.Rubin a l'air lui-même d'être un Irrégulier de Baker Street… »

Gonzalo répondit : « Je ne crois pas. Il sait tout, simplement… Mais ne lui dites pas que j'ai dit cela.

— Peut-être qu'il pourra me fournir quelques renseignements sherlockiens, alors ?

— Peut-être, mais si cela vous préoccupe, la personne qui peut vraiment vous aider, c'est Henry.

— Henry ? » Le regard de Mason parcourut le tour de la table comme pour s'efforcer de se souvenir des noms.

— Notre garçon, dit Gonzalo. C'est *notre* Sherlock Holmes.

— Je ne pense pas… commença Mason d'un air dubitatif.

— Attendez la fin du dîner. Vous verrez.

*

**

Halsted tapota son verre et dit : « Messieurs, nous allons tenter ce soir une nouvelle expérience. M.Mason a un problème qui comporte la préparation d'un article sherlockien ; cela signifie qu'il souhaiterait nous présenter une énigme purement littéraire, une énigme qui n'a pas le moindre rapport avec la réalité… Ron, expliquez. »

Mason, à l'aide de sa petite cuillère, ramassa un peu de la glace fondue dans son assiette à dessert, il la mit dans sa bouche en guise d'adieu définitif au repas, et dit : « Je dois préparer cet article parce que c'est une question de respect de moi-même. Je suis très heureux d'être un Irrégulier de Baker Street, mais il m'est difficile de garder la tête haute quand tout le monde ici en sait davantage que moi sur les textes sacrés et quand des garçons de treize ans écrivent des articles qui sont applaudis pour leur ingéniosité.

« La difficulté vient de ce que je n'ai pas beaucoup d'imagination, ou de l'espèce de fantaisie nécessaire à cette tâche. Mais je sais ce que je veux faire. Je veux écrire un article sur le professeur Moriarty.

— Ah oui ! dit Avalon. Le traître de la pièce.

Mason acquiesça : « Il n'apparaît pas dans beaucoup d'histoires, mais il est la contrepartie de Holmes. C'est le Napoléon du crime, le rival intellectuel de Holmes et le plus dangereux antagoniste du grand détective. De même que Holmes est le prototype populaire du détective de roman, Moriarty est le prototype populaire du traître en chef. En fait, c'est Moriarty qui a tué Holmes et qui a été lui-même tué, dans la lutte du *Problème final*. Moriarty n'est pas revenu à la vie. »

Avalon dit : « Et sur quel aspect de Moriarty désirez-vous faire un article ? » Il sirota pensivement son cognac.

Mason attendit que Henry remplisse sa tasse et dit : « Eh bien, c'est son rôle en tant que mathématicien qui m'intrigue.

Voyez-vous, ce n'est que le sens moral morbide de Moriarty qui fait de lui un maître du crime. Il se plaît à manipuler les vies humaines et à servir d'agent de destruction. S'il avait voulu plier son grand talent à des buts légitimes, toutefois, il aurait pu être mondialement célèbre – à vrai dire, il *fut* mondialement célèbre dans l'univers sherlockien – en tant que mathématicien.

« Il n'y a que deux de ses prouesses mathématiques qui soient spécifiquement mentionnées dans les textes sacrés. Il fut l'auteur, d'une part, d'un complément du théorème du binôme ; d'autre part, dans le roman *la Vallée de la peur,* Holmes mentionne que Moriarty a écrit une thèse intitulée *la dynamique d'un astéroïde* qui était remplie de données mathématiques si complexes qu'il n'y eut pas un seul savant en Europe capable de discuter du sujet.

— Justement, dit Rubin, l'un des plus grands mathématiciens vivant à l'époque était un Américain, Josiah Willard Gibbs, qui…

— La question n'est pas là, dit précipitamment Mason. Dans l'univers sherlockien, seule compte l'Europe quand il s'agit de science. Le fait est que rien n'est dit sur le contenu de *la Dynamique d'un astéroide ;* rien du tout ; et aucun sherlockien n'a jamais écrit un article relevant la chose. J'ai vérifié cela et je le sais. »

Drake dit : « Et *vous,* vous voulez écrire un article de ce genre ?

— Je le désire ardemment, dit Mason, mais je ne suis pas, à la hauteur. Je possède des connaissances de profane en astronomie. Je sais ce qu'est un astéroïde. C'est l'une des petites planètes qui gravitent autour du Soleil entre les orbites de Mars et de Jupiter. Je sais ce qu'est la dynamique : c'est l'étude du mouvement d'un corps et des modifications dans son mouvement quand des forces y sont appliquées. Mais cela ne me mène nulle part. Qu'est-ce que *la dynamique d'un astéroïde* ? »

Drake dit pensivement : « C'est tout ce sur quoi vous vous appuyez, Mason ? Simplement le titre ? N'existe-t-il pas une référence à quelque chose qui se trouve dans la thèse elle-même ?

— Aucune référence nulle part. Il n'y a que le titre, plus l'indication qu'il s'agit de mathématiques hautement supérieures. »

Gonzalo plaça le croquis d'un Mason hilare au visage dessiné selon un cercle géométrique parfait, sur le mur à côté des autres et dit : « Si vous devez écrire sur la manière dont les planètes se meuvent, vous avez besoin d'une bonne dose de maths, je pense.

— Non, dit Drake avec âpreté. Laissez-moi m'en occuper, Mario. Je ne suis peut-être qu'un humble chercheur en chimie organique, mais je connais également un peu l'astronomie. Le fait est que toutes les données mathématiques nécessaires à la manipulation de la dynamique des astéroïdes furent élaborées vers 1680 par Isaac Newton.

« Le mouvement d'un astéroïde dépend entièrement des influences gravitationnelles auxquelles il est sujet, et l'équation de Newton permet, de calculer la force de cette influence entre deux corps quelconques si la masse de chaque corps est connue et si la distance qui les sépare est également connue.

Évidemment, quand beaucoup de corps sont impliqués et quand les distances entre eux varient constamment, les mathématiques deviennent alors fastidieuses, non pas difficiles mais fastidieuses.

« La principale influence gravitationnelle d'un astéroïde est évidemment celle qu'exerce le Soleil. Chaque astéroïde se meut autour du Soleil selon une orbite elliptique, et si le Soleil était tout ce qui existât, l'orbite pourrait être, calculée, exactement, par l'équation de Newton. Comme d'autres corps existent, leurs influences gravitationnelles, beaucoup plus faibles que celle du Soleil, doivent être prises en

considération comme productrices de bien plus petits effets. En général, nous parvenons très près de la vérité si nous ne tenons compte que du Soleil. »

Avalon dit : « Je crois que vous simplifiez à l'excès, Jim. Pour être aussi humble que vous, je ne suis peut-être qu'un simple juriste, et je ne voudrais pas prétendre m'y connaître en astronomie, mais n'ai-je pas entendu dire qu'il n'y a aucun moyen de résoudre l'équation gravitationnelle avec plus de deux corps ?

— En effet, dit Drake, si vous voulez dire par là une solution générale pour tous les cas comprenant plus de deux corps. Il n'y a pas de telle solution. Newton calcula la solution générale pour le problème de deux corps, mais personne, à ce jour, n'a réussi à résoudre le cas de trois corps, sans parler d'un plus grand nombre de corps. Le fait est, pourtant, que seuls des théoriciens sont intéressés par le cas des trois corps.

Les astronomes étudient le mouvement d'un corps en calculant d'abord l'influence gravitationnelle dominante puis en la corrigeant un petit peu en introduisant l'une après l'autre d'autres influences gravitationnelles moindres. Cela marche assez bien. » Il s'appuya à son dossier d'un air satisfait.

Gonzalo dit : « Eh bien, si seuls des théoriciens portent de l'intérêt au cas des trois corps et si Moriarty fut un mathématicien de haut niveau, il doit s'agir exactement du contenu du traité. »

Drake alluma de nouveau une cigarette et s'arrêta pour tousser. Puis il dit : « Il pourrait s'agir de la vie amoureuse des girafes, si vous voulez, mais il nous faut respecter le titre. Si Moriarty avait résolu le cas des trois corps, il aurait appelé le traité quelque chose comme *Une analyse du cas des trois corps,* ou *la Généralisation de la loi de la gravitation universelle*. Il n'aurait *pas* appelé cela *la dynamique d'un astéroïde. »*

Halsted dit : « Qu'en est- il des effets planétaires ? J'ai entendu quelque chose là-dessus. Ce ne sont pas des trous dans l'espace ou il n'y a pas d'astéroïdes ?

— Bien sûr, dit Drake, nous pourrons trouver les références dans *l'Encyclopédie Columbia* si Henry l'apporte.

— Aucune importance, dit Halsted. Dites-nous simplement ce que vous savez à ce sujet et nous pourrons vérifier les références plus tard, si cela est nécessaire. »

Drake dit : « A présent, voyons. » Il était visiblement ravi de mener la réunion. Sa moustache grise, pauvrement fournie, tremblotait, et ses yeux, entourés de rides légères, semblaient pétiller.

Il dit : « Il y avait un astronome américain du nom de Kirkwood et dont le prénom était, je crois, Daniel. Vers le milieu du XIXe siècle, il remarqua que les orbites des astéroïdes semblaient se rassembler par groupes. A l'époque, on en connaissait deux douzaines, toutes situées entre les orbites de Mars et de Jupiter, mais – comme Kirkwood le remarqua – elles n'étaient pas régulièrement réparties. Il démontra qu'il y avait des trous dans lesquels aucun asté roïde ne tournait. Aux alentours de 1866 ou à peu près – je suis pratiquement sûr que c'était en 1866 – il en trouva la raison. Tout astéroïde qui aurait eu son orbite dans ces trous aurait tourné autour du Soleil durant une période correspondant à une fraction simple de la période Jupiter.

— S'il n'y a aucun astéroïde à cet endroit-là, dit Gonzalo, comment pouvez-vous dire le temps qu'il lui faudrait pour tourner autour du Soleil ?

— En fait, c'est très simple. Kepler a découvert cela en 1619 et cela s'appelle la Troisième Loi de Kepler. Puis-je continuer ?

— Ce ne sont que des mots, dit Gonzalo, qu'est-ce que la Troisième Loi de Kepler ? »

Mais Avalon dit : « Croyons Jim sur parole, Mario. Je ne suis capable de parler ni de l'un ni de l'autre, mais je suis sûr que des astronomes connaissent ça par cœur. Continuez, Jim. »

Drake dit : « Un astéroïde dans un trou pourrait avoir ne période orbitale de six années, ou de quatre années, disons, quand Jupiter a une période de douze années. Cela signifie qu'un astéroïde, toutes ses deux ou trois révolutions, passerait devant Jupiter dans les mêmes conditions de positions relatives. La force d'attraction – toujours la même – de Jupiter s'exerce chaque fois dans une direction particulière, soit par l'avant, soit par l'arrière, et l'attraction augmente. Si l'attraction se fait par l'arrière, le mouvement de l'astéroïde est ralenti graduellement de telle sorte qu'il s'approche plus près du Soleil et se trouve hors du trou Si l'attraction se fait par l'avant, le mouvement astéroïdal est accéléré et l'astéroïde s'écarte du Soleil, sortant de nouveau hors du trou. Quel que soit le cas, rien ne demeure dans les trous appelés aujourd'hui « trous de Kirkwood ». Vous avez le même phénomène avec les anneaux de Saturne.

Là aussi, il y a des trous. »

Trumbull dit : « Vous dites que Kirkwood a trouvé cela en 1866 ?

— Oui.

— Et quand est-ce que Moriarty a soi-disant écrit sa thèse ? »

Mason intervint : » Aux alentours de 1875, si nous travaillons par déductions sur les histoires concernant Holmes. »

Mason dit, mal à l'aise : « Cela serait-il suffisant ? Quelle est l'importance du travail de Kirkwood ? Quelle difficulté ? »

Drake haussa les épaules : « Ce fut une contribution appréciable, mais ce n'était qu'une application de la physique newtonienne. Un bon travail de second ordre ; pas de première classe. »

Mason hocha la tête. « Pour Moriarty, cela devait être obligatoirement de première classe.

— Attendez un moment ! » La barbe clairsemée de Rubin tremblota dans une agitation grandissante. « Peut-être que Moriarty n'avait rien à voir avec Newton. Peut-être qu'il s'est approché d'Einstein. Einstein a corrigé la théorie de la gravitation.

— Il l'a développée, dit Drake, dans la théorie de la relativité générale qui date de 1916.

— Exact. Quarante ans après l'article de Moriarty. Cela doit être ça. Supposons que Moriarty ait anticipé Einstein… »

Drake dit : « En 1875 ? Cela serait donc antérieur à l'expérience de Michelson-Morley. Je ne pense pas que cela eût été possible.

— Bien sûr que si, dit Rubin, si Moriarty était assez intelligent – et il l'était. »

Mason dit : « Oh, oui. Dans l'univers sherlockien, le professeur Moriarty était plutôt doué en tout. Il peut sûrement avoir anticipé Einstein. La seule chose, c'est que, s'il l'a effectivement fait, est-ce qu'il n'aurait pas modifié du tout au tout l'histoire scientifique ?

— Pas si l'article a été interdit, dit Rabin, claquant presque des dents sous l'effet de la surexcitation. Tout cela concorde. L'article a été interdit et le grand progrès fut perdu jusqu'à ce que Einstein le redécouvre.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que l'article a été interdit ? demanda

Gonzalo.

— Il existe pas, n'est-ce pas ? dit Rubin. Si nous suivons les vues des Irréguliers de Baker Street sur l'univers, le professeur Moriarty a *vraiment* existé et le traité a *été* écrit, et il a *vraiment* anticipé la théorie de la relativité générale.

Pourtant, on ne peut trouver cela nulle part dans la littérature scientifique et il n'existe pas le moindre signe de la vision relativiste dans la pensée scientifique avant Einstein. La seule explication, c'est que le traité a été interdit en raison du caractère diabolique de Moriarty. »

Drake eut un ricanement : « Pas mal d'articles scientifiques auraient été interdits si leur caractère diabolique était une raison suffisante. Mais votre supposition ne tient pas de toute façon, Manny. Le traité ne pourrait sans doute pas concerner la relativité générale ; pas avec un titre pareil.

— Pourquoi pas ? demanda Rubin.

— Parce que le fait de revoir les calculs gravitationnels pour tenir compte de la relativité ne changerait pas grand-chose à la dynamique des astéroïdes, dit Drake. En fait, il n'y avait qu'un détail connu des astronomes en 1875 qui puisse être considéré, dans un sens, comme une énigme gravitationnelle.

— Hum, dit Rubin, je commence à voir où vous voulez en venir.

— Eh bien, moi pas, dit Avalon. Continuez, Jim. Quelle était l'énigme ? »

Drake dit : « Cela concernait la planète Mercure qui tourne autour du Soleil selon une orbite assez allongée. À un certain point de son orbite, elle se trouve au plus près du Soleil (plus près qu'aucune autre planète, évidemment, car elle est la plus proche du Soleil), et ce point est le « périhélie ». A chaque fois que Mercure accomplit une révolution autour du Soleil, ce périhélie se déplace très légèrement vers l'avant.

« La raison de ce déplacement se trouve dans les petites influences gravitationnelles, les perturbations, des autres planètes sur Mercure. Mais, une fois prises en compte les influences gravitationnelles connues, le déplacement du périhélie n'est pas totalement expliqué. Cela a été découvert en 1843. Il reste un minuscule déplacement vers l'avant qui ne peut pas s'expliquer par la théorie gravitationnelle. Ce n'est rien –

seulement 43 secondes d’arc de cercle par siècle – ce qui signifie que le périhélie se déplacerait d’une distance inexpliquée égale au diamètre de la pleine Lune, en quarante-deux siècles, ou ferait le tour complet du ciel… » (Il fit quelques calculs mentaux.) «… en trois millions d’années, environ.

« Ce n’est pas grand-chose comme déplacement mais c’était suffisant pour menacer la théorie de Newton. Des astronomes pensèrent qu’il devait y avoir une planète inconnue de l’autre côté de Mercure, très près du Soleil, Son attraction n’était pas prise en compte car elle était inconnue, mais il était possible de calculer quelle masse et quelle orbite une planète devrait avoir pour expliquer le déplacement anormal du périhélie de Mercure. Le seul problème, c’était qu’on n’a jamais pu trouver cette planète.

« Puis Einstein modifia la théorie de la gravitation de Newton, il la rendit plus universelle et montre que, lorsqu’on utilisait la forme modifiée des équations, le mouvement du périhélie de Mercure était expliqué exactement. Cela expliqua quelques autres bricoles. Mais cela ne nous concerne pas. »

Gonzalo dit : « Pourquoi est-ce que Moriarty ne pouvait pas calculer cela ? »

Drake dit : « Parce qu’alors il aurait appelé son traité *la dynamique de Mercure*. Il ne pouvait évidemment pas avoir découvert quelque chose qui résolvait ce sérieux paradoxe astronomique, qui avait confondu les astronomes durant trente ans, et nommé cela autrement. »

Mason semblait mécontent : « Alors, ce que vous dites, c’est qu’il n’existe rien que Moriarty ait pu écrire qui puisse s’intituler *la dynamique d’un astéroïde* et qui aurait pourtant représenté un travail mathématique de première importance ? »

Drake souffla un anneau de fumée. « Je crois que c’est ce que je suis en train de dire. Ce que je crois aussi pouvoir dire, c’est que Sir Arthur Conan Doyle ne connaissait pas suffisamment d’astronomie pour en apprendre à un âne, et qu’il ne savait pas ce qu’il disait quand il a inventé le titre. Mais je suppose qu’on n’a pas le droit de dire ce genre de choses.

— Non, dit misérablement Mason. Pas dans l’univers sherlockien. Alors, mon article s’arrête là.

— Pardonnez-moi, dit Henry de son poste près du buffet. Puis-je

poser une question ?

Drake dit : « Vous savez bien que oui, Henry. Ne me dites pas que vous êtes astronome.

— Non, Monsieur. Du moins, pas au-delà des connaissances moyennes d'un Américain instruit. Voyons, je ne commets pas d'erreur en supposant qu'il y a un grand nombre d'astéroïdes connus ?

— On a calculé l'orbite de plus de mille sept cents d'entre eux, Henry, dit Draké.

— Et il y en avait plusieurs qui étaient connus à l'époque du professeur Moriarty, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Plusieurs douzaines.

— Dans ce cas, Monsieur, dit Henry, pourquoi est-ce que le titre du traité est *la dynamique d'un astéroïde* ? Pourquoi *un* astéroïde ? »

Drake réfléchit un moment et : « C'est une bonne remarque. Je ne sais pas. Sans doute est-ce une autre indication que Doyle ne connaissait pas suffisamment...

— Ne dites pas cela, dit Mason.

— Eh bien... disons alors que je ne sais pas. »

Gonzalo dit : « Peut-être que Moriarty avait simplement fait son étude sur un astéroïde, et c'est tout. »

Drake dit : « Alors, il aurait intitulé cela *la Dynamique de Cérès* ou n'importe quel astéroïde qu'il aurait étudié. »

Gonzalo dit avec obstination : « Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je ne veux pas dire qu'il a travaillé sur un astéroïde particulier. Je veux dire qu'il a pris un astéroïde au hasard, ou simplement un astéroïde idéal, peut-être pas un astéroïde existant réellement. Puis il a étudié sa dynamique. »

Drake dit : «Ce n'est pas une mauvaise idée, Mario. Le seul problème c'est que, si Moriarty avait découvert la dynamique d'un astéroïde, le système mathématique de base, cela aurait été valable pour tous, et le titre de l'article serait *la dynamique des astéroïdes*. De plus, quelle que fût sa découverte à cet égard, elle ne serait que newtonienne et non de première importance.

— Voulez-vous dire, dit Gonzalo, refusant d'abandonner, qu'aucun

astéroïde n'a quelque chose de spécial en ce qui concerne son orbite ?

— Pas parmi ceux connus en 1875, dit Drake. Tous avaient leur orbite située entre celles de Mars et de Jupiter et tous suivaient la théorie de la gravitation très précisé ment.

Aujourd'hui, nous connaissons des astéroïdes dont l'orbite est inhabituelle. Le premier astéroïde inhabituel a être découvert fut Eros dont l'orbite le rapproche du Soleil plus que Mars ne le fait jamais, et le conduit de temps en temps – à quelque vingt-deux millions de kilomètres de la Terre – plus près de la Terre qu'aucun autre corps aussi grand ou plus grand, sauf la Lune.

« Cependant, cela ne fut pas découvert avant 1898. Puis, en 1906, on découvrit Achille. C'était le premier des astéroïdes troyens et ils sont inhabituels car ils tournent autour du Soleil sur l'orbite de Jupiter quoique situés très en avant ou très en arrière de cette planète. »

Gonzalo dit : « Est-ce que Moriarty n'aurait pas pu anticiper ces découvertes et étudier les orbites inhabituelles ?

— Même s'il les avait anticipées, les orbites ne sont inhabituelles que par leur position, pas par leur dynamique. Les astéroïdes troyens offrent des aspects théoriques intéressants, mais cela avait déjà été calculé par Lagrange un siècle auparavant. »

Il y eut un court silence puis Henry dit : « Le titre est pourtant si catégorique, Monsieur. Si nous acceptons la condition sherlockienne que cela doit avoir un sens, ce titre pourrait-il se référer à une époque où il n'y avait qu'un seul corps en orbite entre Mars et Jupiter ? »

Drake eut un large sourire. «N'essayez pas de faire l'ignorant, Henry. Vous parlez de la théorie de l'explosion à l'origine des astéroïdes. »

Pendant un instant, on put croire que Henry allait sourire.

Si l'envie existait, il la domina pourtant et dit : « J'ai trouvé, au cours de mes lectures, l'idée qu'il y avait eu autrefois une planète entre Mars et Jupiter et qu'elle avait explosé. »

Drake dit : « Ce n'est plus une théorie à la mode, mais elle a certainement eu son temps. En 1801, quand le premier astéroïde, Cérès, fut découvert, il se révéla qu'il n'avait que sept cent vingt-cinq kilomètres de diamètre, ce qui est étonnamment petit. Ce qui fut bien plus étonnant,

cependant, ce fut qu'au cours des trois années suivantes trois autres astéroïdes furent découverts, avec des orbites très similaires. L'idée d'une planète ayant explosé fut immédiatement avancée. »

Henry dit : « Le professeur Moriarty ne pouvait-il pas s'être référé à cette planète avant son explosion quand il parle d'un astéroïde ? »

Drake dit : « Je suppose que si, mais pourquoi ne pas l'appeler planète ?

— S'agissait-il d'une grande planète ?

— Non, Henry. Si tous les astéroïdes étaient réunis ensemble, ils constitueraient une planète d'à peine mille six cents kilomètres de diamètre.

— Cela ne serait-il pas alors plus proche de ce que nous considérons comme un astéroïde plutôt que de ce que nous considérons comme une planète ? Cela ne pourrait-il pas même avoir été plus vrai en 1875, quand les astéroïdes étaient connus en moins grand nombre ? Le corps originel n'aurait-il pas alors paru plus petit ? »

Drake dit : « Peut-être. Mais alors, pourquoi ne pas nommer cela l'astéroïde ?

— Peut-être que le professeur Moriarty jugea que pour son étude le titre la *dynamique de l'astéroïde* était trop précis. Peut-être qu'il a trouvé que la théorie de l'explosion n'était pas assez sûre pour qu'il soit possible de parler d'autre chose que *d'un* astéroïde. Même s'il était fort peu scrupuleux hors du domaine de la science, le professeur Moriarty était – nous devons le supposer – un mathématicien extrêmement précis et méticuleux. »

Mason souriait de nouveau : « Ça me plaît bien, Henry. C'est une idée fabuleuse. » Il dit à Gonzalo : « Vous aviez raison.

— Je vous l'avais dit », affirma Gonzalo.

Drake dit : « Continuons, voyons où cela nous mène.

Moriarty ne pouvait parler uniquement de la dynamique de l'astéroïde originel comme *d'un* monde tournant autour du Soleil car il ne ferait que suivre la théorie de la gravitation exactement comme le font tous ses descendants, les astéroïdes que nous connaissons.

« II devait nécessairement parler de l'explosion. Il devait avoir

analysé les forces qui, dans une structure planétaire, rendraient possible une explosiont. Il devait avoir examiné les conséquences de l'explosion, ce qui n'entrait pas dans les limites de la théorie de la gravitation. Il devait avoir calculé les événements de telle sorte que les forces explosives cèdent devant les effets de la gravitation et placent les fragments d'astéroïdes dans les orbites qu'ils ont aujourd'hui. »

Drake réfléchit, approuva de la tête et poursuivit : « Cela ne serait pas mal. Cela serait un problème mathématique digne du cerveau de Moriarty, et nous pourrions considérer que cela a représenté la première tentative d'un mathématicien de s'attaquer à un problème astronomique aussi compliqué. Oui, ça me plaît. »

Mason dit : « Cela me plaît aussi. Si je peux me souvenir de tout ce que vous avez dit, j'ai mon article. Seigneur, c'est merveilleux. »

Henry dit : « En tout état de cause, messieurs, je crois que cette hypothèse est même meilleure que M. Drake ne l'a fait apparaître. Je crois que M.Rubin a dit précédemment que nous pouvons supposer que le traité du professeur Moriarty a été interdit, car on ne peut le trouver dans les annales scientifiques. Eh bien, il me semble que si notre théorie peut également expliquer cet interdit, elle acquiert beaucoup plus de force.

— Certainement, dit Avalon, mais est-ce possible ?

— Réfléchissez, dit Henry, et une pointe de chaleur pénétra sa voix tranquille… qu'au-delà de la difficulté du problème, et par conséquent, du crédit qu'il y avait à gagner en le résolvant, il y avait dans ce problème un attrait particulier pour le professeur Moriarty, compte tenu de ce que nous savons de sa personnalité.

« Après tout, nous traitons de la destruction d'un monde. Pour un maître du crime tel que le professeur Moriarty, dont le génie malade s'efforçait de provoquer le chaos sur la Terre, de briser et de corrompre l'économie et la société mondiales, il devait y avoir quelque chose d'absolument fascinant dans la vision de la destruction *physique* effective d'un monde.

« Moriarty ne pouvait-il pas avoir imaginé que sur cet astéroïde originel un autre être, semblable à lui, avait pu exister, quelqu'un qui n'avait pas seulement puisé aux ressources perverses de relie humaine,

mais qui avait été jusqu'à toucher aux forces dangereuses à l'intérieur d'une planète ? Moriarty pourrait avoir imaginé que ce super-Moriarty de l'astéroïde originel avait délibérément détruit son monde, et toute la vie qu'il abritait, y compris la sienne, pour le pur plaisir de la perversité, léguant les astéroïdes qui existent à présent comme autant de pierres tombales commémorant son action.

« Moriarty ne pourrait-il pas avoir même envié l'exploit et tenté de découvrir l'action nécessaire qui aurait permis d'en faire autant sur Terre ? Les quelques mathématiciens en Europe qui pouvaient comprendre – ne fût-ce que partiellement – ce que Moriarty disait dans son traité ne pouvaient-ils pas avoir décelé que ce qu'il exposait, ce n'était pas seulement une description mathématique de l'origine des astéroïdes, mais le début d'une formule pour le crime suprême : celui de la destruction de la Terre elle même, de toute la vie, et de la création d'une ceinture d'astéroïdes beaucoup plus grande ?

« Il n'est pas étonnant, si tel était le cas, qu'une communauté scientifique effrayée ait fait disparaître l'ouvrage. »

Quand Henry eut terminé, il y eut un moment de silence, puis Drake applaudit. Les autres se joignirent aussitôt à lui.

Henry rougit : « Excusez-moi, murmura-t-il quand les applaudissements eurent cessé. Je crains de m'être laissé entraîner trop loin.

— Pas du tout, dit Avalon. C'était un étonnant jaillissement poétique que j'ai été heureux d'entendre. »

Halsted dit : « Franchement, je crois que c'est parfait. C'est exactement ce que Moriarty aurait fait et cela explique tout. Ne le pensez-vous pas aussi, Roll ?

— Je le pense et je le dirai, dit Mason, dès que je pourrai de nouveau parler. Je ne demande pas mieux que de préparer une étude sherlockienne basée sur l'analyse de Henry.

Mais comment puis-je m'arranger avec ma conscience pour m'approprier ses idées ? »

Henry dit : « Elles sont à vous, monsieur Mason, mon cadeau, pour m'avoir fait participer à une discussion très agréable. Voyez-vous, ça fait des années que je suis moi-même un fervent de Sherlock Holmes. »

CE QU'ON S'AMUSAIT !

Un des procédés les plus communs en science-fiction consiste à examiner quelque chose de familier sous un angle inhabituel. Cet angle inhabituel peut être obtenu par un déplacement dans l'espace, comme lorsque des extraterrestres s'efforcent d'interpréter l'énigmatique comportement d'humains normaux. Il peut aussi résulter d'un décalage dans le temps, et fournir le prétexte de téméraires interprétations d'événements que nous connaissons bien par des historiens de l'avenir. C'est une variante du second procédé qu'Asimov a utilisée ici, et le regard qu'il jette sur !'école n'est pas sans intérêt à une époque (la nôtre, est-il besoin de le préciser ?) où les modes en matière d'éducation se suivent sans nécessairement se ressembler. Enseignement personnalisé ? Rythme de travail adapté aux capacités de chaque sujet ? Un plus petit nombre d'élèves pour un plus grand nombre d'enseignants ? Aucune question de ce genre n'est directement posée ici, mais on les devine à travers l'épisode raconté.

Primitivement écrit pour un journal d'enfants, ce court récit a été repris dans plusieurs anthologies – pour adultes.

Ce soir-là, Margie nota l'événement dans son journal. A la page qui portait la date du 17 mai 2155, elle écrivit : « Aujourd'hui, Tommy a trouvé un vrai livre ! »

C'était un très vieux livre. Le grand-père de Margie avait dit un jour que, lorsqu'il était enfant, son propre grand-père lui parlait du temps où les histoires étaient imprimées sur du papier.

On tournait les pages, qui étaient jaunes et craquantes, et était joliment drôle de lire des mots qui restaient immobiles au lieu de se déplacer comme ils le font maintenant – sur un écran, comme il est normal. Et puis, quand on revenait à la page précédente, on y retrouvait les mêmes mots que lorsqu'on l'avait lue pour la première fois.

— Sapristi, dit Tommy, quel gaspillage ! Quand on a fini le livre, on le jette et puis c'est tout, je suppose. Il a dû passer des millions de livres sur notre poste de télévision, et il en passera encore bien plus. Et je ne voudrais pas le jeter, le poste.

— C'est pareil pour moi, dit Margie. Elle avait onze ans et n'avait pas vu autant de télélivres que Tommy, qui était de deux ans son aîné.

— Où l'as-tu trouvé ? demanda-t-elle.

— Chez nous. » Il fit un geste de la main sans lever les yeux, accaparé qu'il était par sa lecture. « Dans le grenier.

— De quoi parle-t-il ?

— De l'école. »

Margie fit une moue de dédain.

— L'école ? Qu'est-ce qu'on peut écrire sur l'école ? Je n'aime pas l'école.

Margie avait toujours détesté l'école, mais maintenant elle la détestait plus que jamais. Le maître mécanique lui avait fait subir test sur test en géographie et elle s'en était tirée de plus en plus mal. Finalement sa mère avait secoué tristement la tête et fait venir l'inspecteur régional.

L'inspecteur, un petit homme rond à la figure rougeaude, était venu

avec une boîte pleine d'ustensiles, d'appareils de mesure et de fils métalliques. Il avait fait un sourire à l'enfant et lui avait donné une pomme. Puis il avait mis le maître en pièces détachées. Margie avait espéré qu'il ne saurait pas le remonter, mais son espoir avait été déçu. Au bout d'une heure environ, le maître était là de nouveau, gros, noir, vilain, avec un grand écran sur lequel les leçons apparaissaient et les questions étaient posées. Et ce n'était pas cela le pire. Ce qu'elle maudissait le plus, c'était la fente par où elle devait introduire ses devoirs du soir et ses compositions. Elle devait les écrire en un code perforé qu'on lui avait fait apprendre quand elle avait six ans et le maître mécanique calculait les points en moins de rien.

Son travail terminé, l'inspecteur avait souri et avait caressé la tête de Margie. Puis il avait dit à sa mère : « Ce sont des choses qui arrivent. Je l'ai ralenti pour qu'il corresponde au niveau moyen d'un enfant de dix ans. En fait, le diagramme général du travail de votre fille est tout à fait satis faisant. » Et il avait tapoté de nouveau la tête de Margie.

Margie était déçue. Elle avait espéré qu'il emporterait le maître avec lui. Une fois, on était venu chercher le maître de Tommy et on l'avait gardé près d'un mois parce que le secteur d'histoire avait flanché complètement.

Elle demanda encore à Tommy :

— Pourquoi quelqu'un écrirait-il quelque chose sur l'école ?

Tommy la gratifia d'un regard supérieur.

— Ce que tu es stupide, il ne s'agit pas du même genre d'école que maintenant. Ça, c'est l'école qui existait il y a des centaines et des centaines d'années. » Il ajouta avec hauteur, détachant les mots avec soin : « Il y a des *siècles*. »

Margie était vexée.

— Eh bien, je ne sais pas quelles écoles ils avaient il y a si longtemps. » Elle lut quelques lignes du livre par-dessus son épaule, puis ajouta : « En tout cas, ils avaient un maître.

— Bien sûr qu'ils avaient un maître, mais ce n'était pas un maître *normal*. C'était un homme.

— Un homme ? Comment un homme pouvait-il faire la classe ?

— Eh bien, il apprenait simplement des choses aux garçons et aux filles et il leur donnait des devoirs à faire à la maison et leur posait des questions.

— Un homme n'est pas assez intelligent pour ça ?

— Sûrement que si. Mon père en sait autant que mon maître.

— Pas vrai. Un homme ne peut pas en savoir autant qu'un maître.

— Il en sait presque autant, ça je t'en fais le pari. »

Margie n'était pas disposée à discuter. Elle dit :

— Je ne voudrais pas d'un homme dans ma maison pour me faire la classe.

Tommy se mit à rire aux éclats.

— Ce que tu peux être bête, Margie. Les maîtres ne vivaient pas dans la maison. Ils avaient un bâtiment spécial et tous les enfants y allaient.

— Et tous les enfants apprenaient la même chose ?

— Bien sûr, s'ils avaient le même âge.

— Mais maman dit qu'un maître doit être réglé d'après le cerveau de chaque garçon et de chaque fille et qu'il ne doit pas leur apprendre la même chose à tous.

— Ça n'empêche pas qu'on ne faisait pas comme ça à cette époque-là. Et puis si ça ne te plaît pas, je ne te force pas à lire ce livre.

— Je n'ai jamais dit que ça ne me plaisait pas, répliqua vivement Margie.

Elle voulait s'informer sur ces étranges écoles.

*

**

Ils en étaient à peine à la moitié du livre quand la mère de Margie appela :

— Margie ! L'école !

Margie leva la tête.

— Pas encore , maman !

— Si. C'est l'heure, dit Mrs.Jones. Et c'est probablement l'heure pour Tommy aussi.

— Est-ce que je pourrai encore lire un peu le livre avec toi apres l'école ? demanda Margie à Tommy.

— Peut-être, dit-il nonchalamment. Il s'éloigna en sifflotant, le vieux livre poussiéreux serré sous son bras.

Margie entra dans la salle de classe. Celle-ci était voisine de sa chambre à coucher et le maître mécanique avait été mis en marche et l'attendait. On le branchait toujours à la même heure chaque jour sauf le samedi et le dimanche, car la mère de Margie disait que les filles de cet âge apprenaient mieux si les leçons avaient lieu à des heures régulières.

L'écran était allumé et proclamait : « La leçon d'arithmétique d'aujourd'hui concerne l'addition des fractions. Veuillez insérer votre devoir d'hier dans la fente appropriée. »

Margie s'exécuta avec un soupir. Elle pensait aux anciennes écoles qu'il y avait, du temps que le grand-père de son grand-père était encore enfant. Tous les enfants du voisinage arrivaient alors en riant et en criant dans la cour de l'école, s'asseyaient ensemble dans la classe et partaient ensemble pour rentrer chez eux à la fin de la journée. Et comme ils apprenaient les mêmes choses, ils pouvaient s'aider pour faire leurs devoirs du soir et en parler entre eux.

Et les maîtres étaient des *gens*...

Sur l'écran du maître mécanique, on lisait maintenant en lettres lumineuses : « Quand nous additionnons les fractions 1/2 et 1/4... »

Et Margie réfléchissait : comme les enfants devaient aimer l'école au bon vieux temps ! Comme ils devaient la trouver drôle...

Oui, en ce temps-là, ce qu'on s'amusait !

LES FOURNISSEURS DE RÊVES

D'après une théorie psychologique, la raison d'être du sommeil serait de permettre le rêve, le rêve lui-même étant, pour le cerveau, l'examen rapide de souvenirs devant être triés. Que l'on accepte ou non ce rapprochement avec le passage de données dans une mémoire d'ordinateur, l'importance du rêve dans l'équilibre psychique de l'individu n'est pas contestée. Tout le monde rêve, semble-t-il, mais il existe des gens qui n'en gardent aucun souvenir. Tout le monde a besoin de rêver, disent les poètes, et Asimov renchérit là-dessus, envisageant un avenir où une industrie florissante permet au client de choisir son stock de rêves. Et ce stock est constamment renouvelé par des rêveurs professionnels, dont le travail et la situation peuvent être comparés à ceux des poètes contemporains. Des poètes et, pourquoi pas, des écrivains en général. Le récit est constitué par une succession de conversations, à travers lesquelles le lecteur découvre d'une part les mécanismes de cette industrie de l'avenir, et d'autre part les problèmes auxquels doit faire face un de ses dirigeants. Simple ? Encore fallait-il qu'Asimov y songeât – c'est le cas de dire – pour obtenir cette simplicité dans la présentation.

Assis à son bureau, Jesse Weill redressa la tête. Son corps maigre de vieillard, son nez mince et busqué, ses yeux sombres aux orbites profondes et ses étonnants che veux blancs étaient devenus populaires au cours des années où la renommée des Productions Rêves, S.A., s'était étendue au monde entier.

— L'enfant est-il déjà là, Joe ? demanda-t-il.

Joe Dooley, un homme de petite taille, puissamment bâti, enleva un instant le cigare qui caressait sa lèvre humectée de salive et fit un signe de tête affirmatif.

— Ses parents sont avec lui, dit-il. Ils ont le trac, tous.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas une fausse alerte, Joe ?

Je n'ai pas beaucoup de temps. » Il consulta sa montre.

« J'ai affaire avec le gouvernement à deux heures.

— C'est absolument sûr, Mr. Weill. » Le visage de Dooley reflétait la plus parfaite conviction. Ses mâchoires tremblaient sous l'effort qu'il faisait pour se montrer persuasif.

« Comme je vous l'ai dit, je l'ai trouvé en train de faire une partie de basket-ball ou de quelque chose d'approchant dans la cour de l'école. J'aurais voulu que vous voyiez ce gosse. Aucune technique. Quand il avait le ballon en mains, ceux de sa propre équipe devaient le lui enlever, et faire vite. Mais malgré cela, il prenait en jouant des allures de champion. Vous voyez ce que je veux dire ? Pour moi, c'est un symptôme qui ne trompe pas.

— Lui avez- vous parlé ?

— Bien sûr. Je l'ai abordé à l'heure du déjeuner. Vous me connaissez. » Dooley gesticula véhémentement avec son cigare et en recueillit la cendre détachée dans son autre main. « Mon petit gars, je lui ai dit…

— Et il, a ce qu'il faut pour rêver ?

— Je lui ai dit : mon petit gars, je viens d'arriver d'Afrique et…

— C'est bon. » Weill éleva sa main ouverte. « Je m'en rapporte à

vous comme toujours. J'ignore comment vous vous y prenez, mais quand vous dites qu'un gosse peut faire un rêve, je suis disposé à courir le risque. Amenez-le-moi. »

Le jeune garçon entra, flanqué de ses parents. Dooley avança des fauteuils et Weill se leva pour serrer les mains. Il sourit au gosse et les rides de son visage se changèrent en plis bienveillants.

— Tu es Tommy Slutsky ?

Tommy approuva muettement de la tête. Il pouvait avoir environ dix ans et était d'une taille plutôt inférieure à la moyenne. Ses cheveux bruns étaient plaqués sans goût et sa figure avait été nettoyée pour la circonstance.

— Est-ce que tu es sage ? demanda Weill.

La mère s'empressa de sourire et tapota affectueusement la tête de Tommy sans que ce geste suffit à adoucir l'expression inquiète du gamin.

— Il est toujours sage, dit-elle.

Weill laissa passer cette affirmation douteuse.

— Dis-moi, Tommy, dit-il en lui présentant un sucre d'orge qui fut examiné avec attention avant d'être accepté, est-ce qu'il t'arrive d'écouter des rapsorêves ?

— Quelquefois, répondit Tommy d'une voix fluette et mal assurée.

Mr. Slutsky se racla la gorge. Large d'épaules, les mains épaisses, il était le type du travailleur manuel qui, de temps en temps, à la grande confusion des théoriciens de l'eugénique, procréait un rêveur.

Nous en avons loué un ou deux pour le petit. De très vieux.

Weill approuva du chef.

— Est-ce qu'ils t'ont plu, Tommy ?

— Ils étaient plutôt bêtes.

— Tu en rêves de meilleurs pour ton compte, n'est-ce pas ?

Le sourire qui éclaira le visage du gamin pouvait faire oublier ce que ses cheveux plaqués et ses joues bien lavées avaient d'artificiel.

Weill poursuivit avec douceur :

— Voudrais-tu faire un rêve pour moi ?

Tommy eut l'air aussitôt embarrassé.

— Non, je ne crois pas.

— Ce ne sera pas fatigant. C'est très facile. Joe !…

Dooley enleva un écran qui embarrassait et approcha un enregistreur de rêves monté sur un socle à roulettes. L'enfant considéra l'appareil avec des yeux ronds. Weill souleva le casque et le lui présenta.

— Sais-tu ce que c'est ?

Tommy eut un mouvement de recul.

— Non.

— C'est un pensographe. C'est le nom que nous lui donnons parce que les gens pensent dedans. Tu le mets sur ta tête et tu penses tout ce que tu veux.

— Et alors, ça vous fait quoi ?

— Rien du tout. On se sent bien.

— Non, dit Tommy. Je crois que j'aime mieux pas.

Sa mère se pencha sur lui avec empressement.

— Ça ne te fera pas mal, Tommy. Tu vas faire ce que le monsieur dit.

Il y avait dans sa voix un accent d'autorité indéniable.

Tommy se raidit et parut sur le point de fondre en larmes, mais il se retint. Weill lui adapta le pensographe.

Il le posa lentement, avec des gestes doux, et le laissa une trentaine de secondes avant de parler de nouveau pour que l'enfant puisse s'assurer que cela ne lui ferait pas de mal et pour qu'il s'habitue au contact insinuant des fibrilles contre les sutures de son crâne (pénétrant la peau avec tant de délicatesse qu'on les sentait à peine) et, finalement, au léger bourdonnement des champs variables créés par les bobinages.

Puis il dit :

— Maintenant, veux-tu penser pour nous ?

— Penser à quoi ?

Du visage de l'enfant, on ne voyait plus que le nez et la bouche.

— A tout ce que tu voudras. Qu'est-ce que tu aimerais faire quand tu seras en vacances ?

L'enfant réfléchit un moment et dit, prenant de l'assurance :

— Piloter un stratoréacteur.

— Pourquoi pas ? Bonne idée. Tu montes dans un jet. Le voilà qui décolle.

D'un geste imperceptible, il commanda à Dooley de mettre le cristalliseur en circuit.

Weill ne garda l'enfant que cinq minutes, après quoi il pria Dooley de le faire sortir de son bureau avec sa mère. L'épreuve paraissait avoir abasourdi Tommy, mais ne lui avoir fait aucun mal.

S'adressant alors au père, Weill lui dit :

— Maintenant, Mr.Slutsky, si votre fils a fait un essai satisfaisant, nous serons heureux de vous payer cinq cents dollars par an jusqu'à ce qu'il ait fini ses études au collège. Pendant ce temps, tout ce que noua demanderons, c'est qu'il passe une heure par semaine, l'après-midi qui lui plaira, à notre école spéciale.

— Est-ce qu'il faut que je signe un papier ?

La voix de Slutsky était un peu rauque.

— Certainement. C'est une transaction régulière, Mr.Slutsky.

— Ma foi, je suis embarrassé. Les rêveurs ne courent pas les rues, à ce qu'on dit.

— Non. C'est entendu. Mais votre fils, Mr.Slustky, n'est pas encore un rêveur. Il est possible qu'il n'en soit jamais un.

Cinq cents dollars par an, cela représente un risque pour nous. Mais ce n'en est pas un pour vous. Quand il aura fini au collège, rien ne dit qu'il aura les qualités pour faire un rêveur et, cependant, vous n'aurez rien perdu. Vous aurez peut-être gagné au total quatre mille dollars. S'il est qualifié comme rêveur, il gagnera bien sa vie et vous n'aurez certainement rien à regretter dans ce cas-là non plus.

— Il faudra qu'il suive un entraînement spécial, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, un entraînement très poussé. Mais nous n'avons pas à nous tourmenter pour cela avant qu'il soit sorti du collège. Alors, après

deux ans avec nous, ses facultés se seront développées. Vous pouvez me faire confiance, Mr. Slutsky.

— Me garantissez-vous cet entraînement spécial ?

Weill, qui avait poussé un papier sur son bureau en direction de Slutsky tout en lui tendant un porte-plume par le manche, posa celui-ci et ricana.

— Vous garantir cet, entraînement ? Non. Comment le pourrions-nous, alors que nous ne savons pas de façon certaine s'il a réellement du talent ? Cependant, les cinq cents dollars par an vous resteront acquis.

Slutsky réfléchit et secoua la tête.

— Je vais être franc avec vous, Mr. Weill. Après que votre représentant eut arrangé notre visite ici, j'ai téléphoné à la Pensée Radieuse. Ils m'ont dit qu'ils garantissaient l'entraînement.

Weill poussa un soupir.

— Mr.Slutsky, je n'aime pas dénigrer un concurrent. S'ils disent qu'ils garantissent l'entraînement, ils tiendront leur promesse, mais ils ne peuvent pas faire un rêveur d'un enfant qui n'a pas de dispositions. Il n'y a pas d'entraînement qui tienne. S'ils prennent un enfant ordinaire sans les capacités voulues et qu'ils lui fassent suivre un cours de développement, ils lui feront le plus grand tort. Il ne sera jamais un rêveur, cela je puis vous le garantir. Il ne sera pas non plus un être humain normal. Ne risquez pas votre fils dans des expériences de ce genre.

« Les Productions Rêves veulent être parfaitement honnêtes avec vous. S'il peut faire un rêveur, nous en ferons un rêveur. Sinon, nous vous le rendrons sans nous être livré sur lui à des essais dangereux et nous vous dirons. Faites-lui apprendre un métier. Cela vaudra mieux pour sa santé et à tout point de vue. Je vous le dis, Mr. Slutsky, j'ai des fils, des filles et des petits-enfants, je parle donc en connaissance de cause ; je n'accepterais pas qu'on me prenne un de mes enfants pour en faire de force un rêveur s'il n'est pas doué pour cela. Pas pour un million de dollars. »

Slutsky s'essuya la bouche d'un revers de main et se saisit du porte-plume.

— Que dit ce papier ?

— C’est une simple option. Nous vous payons cent dollars comptant immédiatement. Pas de conditions ni d’obligations.

Nous étudierons la rêverie de l’enfant. Si nous estimons que nous pouvons donner suite, nous vous convoquerons de nouveau et nous conclurons l’affaire sur la base de cinq cents dollars par an. Reposez-vous sur moi, Mr.Slutsky, et ne vous tourmentez pas. Vous n’aurez pas à le regretter.

Slutsky apposa sa signature.

Weill introduisit le document dans la fente du classeur automatique et tendit une enveloppe à Slutsky.

Cinq minutes plus tard, seul dans son bureau, il plaça le décristalliseur sur sa tête et absorba le rêve du jeune garçon avec une grande concentration d’esprit. C’était une rêverie typiquement enfantine. La Première Personne était aux commandes de l’appareil, dont les différentes parties semblaient tirées des films d’aventures qui circulaient encore parmi ceux qui n’avaient pas de temps ou d’argent à consacrer à des enregistrements de rêves ou qui n’en étaient pas amateurs.

Quand il enleva le décristalliseur de sur sa tête, il vit Dooley qui l’observait.

— Eh bien, Mr.Weill, qu’en pensez-vous ? dit Dooley avec un air de propriétaire vivement intéressé.

— Ça peut aller, Joe. Ça peut aller. Il a les hormoniques et, pour un gosse de dix ans sans aucune préparation, il y a de l’espoir. Quand l’avion a traversé un nuage, il y avait une sensation très nette d’oreillers de plume. Et aussi l’odeur de draps propres, ce qui donnait un cachet amusant. On peut le prendre à l’essai pour un temps, Joe.

— Parfait.

— Mais je vous le dis, Joe, ce qu’il faut faire, c’est les prendre encore plus tôt. Et pourquoi pas ? Le jour viendra, Joe, où chaque enfant subira un test à la naissance. Il doit nécessairement y avoir une différence dans la conformation du cerveau et il faudra bien la trouver. Alors, nous pourrons sélectionner les rêveurs dès leur entrée dans la vie.

— Diable ! Mr. Weill, dit Dooley, l’air chagriné. Que deviendra mon emploi à ce moment-là ?

Weill se mit à rire.

— Vous n'avez pas à vous faire de bile pour l'instant, Joe. Nous ne vivrons pas assez pour voir cela. Moi, du moins, certainement pas. Nous devrons encore compter sur de bons dépisteurs comme vous pendant de nombreuses années. Surveillez seulement les cours de récréation et les rues… (la main noueuse de Weill se posa sur l'épaule de Dooley en un geste d'amicale approbation) et trouvez-nous encore quelques types dans le genre d'Hillarey et de Janow, et ce n'est pas la Pensée Radieuse qui nous damera le pion. Maintenant vous pouvez partir. Moi je vais déjeuner et me préparer pour mon rendez-vous de deux heures. Le gouvernement, Joe, le gouvernement.

Et il fit une grimace d'appréhension.

A deux heures, Jesse Weill recevait un homme jeune, aux cheveux blonds, au nez surmonté de lunettes, et dont les joues rebondies brillaient sous l'effet de l'émotion que lui communiquait la mission dont il était chargé. Il tendit pardessus le bureau de Weill les papiers qui l'accréditaient et se présenta comme étant John D. Byrne, fonctionnaire du Secrétariat d'État aux Beaux-Arts et aux Sciences.

— Bonjour, Mr. Byrne, dit Weill. En quoi puis-je vous être utile ?

— Sommes-nous entre nous ici ? demanda le fonctionnaire.

— Tout à fait entre nous.

— Alors, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous demanderai d'absorber ceci.

Byrne exhiba un petit cylindre qui n'était plus dans son état neuf et le tendit d'un air dégoûté entre le pouce et l'index.

Weill le prit, le soupesa, le tourna d'un côté, puis de l'autre, et dit, avec un sourire qui révéla ses fausses dents :

— Ceci n'a pas été fabriqué par notre maison, Mr. Byrne.

— C'est bien ce que je pensais, dit le fonctionnaire.

Néanmoins, j'aimerais que vous l'absorbiez. Mais je vous conseillerais de régler l'arrêt automatique sur une minute environ.

— Est-ce tout ce qu'on peut en endurer ?

Weill tira le récepteur près de son bureau et plaça le cylindre dans le compartiment du décristalliseur. Puis il l'enleva, passa son mouchoir sur chaque extrémité du cylindre et essaya de nouveau.

— Il ne fait pas bien contact, commenta-t-il. Travail d'amateur.

Il plaça sur son crâne le casque rembourré du décristalliseur, régla les contacts sur les tempes et amena la commande d'arrêt automatique sur une certaine graduation.

Puis il se renversa dans son fauteuil, croisa ses mains sur sa poitrine et commença à absorber.

Ses doigts se raidirent et se crispèrent sur son veston.

Quand l'arrêt eut mis fin à l'absorption, il enleva le décristalliseur et laissa apparaître un visage légèrement irrité.

— C'est dégoûtant, dit-il. Il est heureux qu'à mon âge de telles choses ne puissent plus me troubler.

Byrne dit avec raideur :

— Ce n'est pas le pire que nous ayons trouvé. Et il y a de plus en plus d'amateurs pour ces saletés-là.

Weill haussa les épaules.

— Des rapsorêves pornographiques. C'est un développement logique, j'imagine.

— Logique ou non, répondit le fonctionnaire, il représente un danger mortel pour la morale.

— La morale, dit Weill, peut supporter de sérieux assauts. L'érotisme sous une forme ou une autre a été propagé depuis les temps les plus reculés.

— Pas de cette façon, monsieur. Une stimulation directe d'esprit à esprit est beaucoup efficace que des histoires de corps de garde ou des gravures obscènes. Celles-ci doivent filtrer à travers les sens et elles perdent ainsi une partie de leur effet.

Weill ne pouvait guère contester cette affirmation.

— Que voudriez-vous que je fasse ? demanda-t-il.

— Avez-vous une idée sur l'origine de ce cylindre ?

— Mr.Byrne, je ne suis pas policier.

— Non, non. Je ne vous demande pas de faire notre travail.

Le Secrétariat est tout à fait capable de mener lui-même ses

enquêtes. Pouvez-vous simplement nous aider en tant que spécialiste ? Vous dites que votre société n'a pas produit cette obscénité. Qui l'a produite alors ?

— Aucun distributeur de rêves qui se respecte, j'en suis certain. Ce cylindre fait trop camelote.

— On aurait pu le faire exprès.

— Et le rêve n'est l'œuvre d'aucun rêveur professionnel.

— En êtes-vous sûr, Mr.Weill ? Des rêveurs ne pourraient-ils faire des enregistrements de ce genre pour quelque petite boîte véreuse, pour de l'argent ou simplement pour s'amuser ?

— Ce serait possible, mais ce n'est pas le cas. Pas d'harmoniques. Il est en deux dimensions. Il est vrai qu'une chose comme celle-là n'a pas besoin d'harmoniques.

— Qu'entendez-vous par harmoniques ?

Weill esquissa un sourire.

— Vous n'êtes pas amateur de rapsorêves ? demanda-t-il. Byrne s'efforça d'éviter l'air vertueux, mais n'y réussit pas tout à fait.

— Je préfère la musique, dit-il.

— La musique, cela a du charme aussi, dit Weill d'un ton conciliant. Quant aux harmoniques, même les gens qui absorbent des rapsorêves ne pourraient peut-être pas vous les expliquer. Et, cependant, ils sentent qu'un rapsorêve n'est pas bon s'il manque d'harmoniques, même s'ils sont incapables de dire pourquoi. Voyez-vous, quand un rêveur expérimenté se laisse aller à une rêverie, il ne pense pas une histoire à la façon dont elle se déroulerait à la télévision ou dans les livres filmés, aujourd'hui démodés. Il a une série de petites visions dont chacune a plusieurs significations. Si vous preniez la peine de les étudier soigneusement, vous découvririez qu'elles en ont peut-être cinq ou six. Quand vous les absorbez de la manière ordinaire, vous ne pouvez pas le remarquer, mais une étude minutieuse le démontre. Croyez-moi, le personnel de mon service psychologique a passé de longues heures pour éclaircir ce simple point. Tous les harmoniques, toutes les différentes significations, fusionnent en une masse d'émotion dirigée. Sans eux, tout serait plat, insipide.

« Tenez, ce matin, j'ai fait subir un test à un jeune garçon. Un gosse

de dix ans qui a des possibilités. Pour lui, un nuage n'est pas seulement un nuage, c'est aussi un oreiller. Il ressent les deux séparément. Évidemment, ce gosse est encore mal dégrossi. Mais, quand il aura terminé ses études, nous l'entraînerons et le disciplinerons. Nous le soumettrons à toutes sortes de sensations. Il accumulera de l'expérience. Il étudiera et analysera les rapsorêves du passé. Il apprendra comment commander à ses pensées et les diriger, bien que, voyez-vous, j'aie toujours prétendu que, quand un bon rêveur improvise… »

Weill s'interrompit soudain, puis continua sur un ton moins placide :

— Je ne devrais pas m'énerver. Tout ce que j'essaie de vous faire comprendre maintenant, c'est que chaque rêveur professionnel a son propre type d'harmoniques qu'il ne peut dissimuler. Pour un expert, c'est comme s'il signait son nom sur le rapsorêve. Et moi, Mr.Byrne, je connais toutes les signatures. Or, cette obscénité que vous m'avez apportée n'a pas d'harmoniques du tout. Elle a été faite par une personne ordinaire. Un peu de talent, c'est possible, mais, comme vous et moi, cette personne ne sait pas penser.

Le visage de Byrne s'empourpra légèrement.

— Tout le monde n'est pas incapable de penser, Mr.Weill, dit- il. Penser n'est pas le privilège exclusif des auteurs de rapsorêves.

— Bah ! fit Weill en agitant la main en l'air. Ne vous formalisez pas de ce que vous dit un vieil homme. Je ne veux pas dire *penser* somme dans *raisonnement*. Je veux dire *penser* comme dans *rêve*. Nous pouvons tous rêver à notre façon, de même que nous pouvons tous courir. Mais pouvons-nous, vous et moi, courir le mille en moins de quatre minutes ? Nous pouvons parler, vous et moi, mais sommes-nous des Daniel Webster ? Moi, quand je pense à un bifteck, je pense au mot. Il est possible que se présente à mon esprit l'image fugitive d'un steak bien doré sur une assiette. Il est possible que vous vous le représentiez mieux que moi et que vous voyiez la graisse grésillante, les oignons et la pomme de terre rissolée. Je n'en sais rien. Mais un *rêveur*… Il le voit, le sent, le goûte et éprouve bien d'autres sensations encore ; tout ce qui s'y rapporte est dans son esprit : le feu allumé pour la cuisson, la satisfaction de l'estomac, la façon dont le couteau tranche la viande et cent autres choses simultanément. Sensibilité exceptionnelle, vous comprenez. Nous n'avons ce don ni l'un ni l'autre.

— Bref, dit Byrne, ceci n'est pas l'œuvre d'un rêveur professionnel. Voilà toujours un point d'acquis. » Il remit le cylindre dans la poche intérieure de son veston. « J'espère que vous nous aiderez dans toute la mesure de vos moyens à supprimer ces horreurs.

— Certainement, Mr. Byrne. De tout mon cœur.

— J'y compte bien. » Mr. Byrne parlait avec le sentiment de son autorité officielle. « Il ne m'appartient pas, Mr.Weill, de dire ce que fera le gouvernement et ce qu'il ne fera pas, mais de telles choses… : » (il tapota le cylindre dans sa poche) « …feront qu'il sera terriblement tentant d'imposer une censure des plus rigoureuses sur les rapsorêves. »

Il se leva. « Au revoir, Mr. Weill.

— Au revoir, Mr.Byrne . J'espère que cela s'arrangera. »

Francis Bellanger fit irruption dans le bureau de Jesse Weill dans son état d'excitation habituel, ses cheveux roux en désordre, le visage rouge de contrariété et humide d'une légère transpiration. Il s'immobilisa en voyant Weill affalé sur son bureau, la tête enfouie dans son coude, replié et ne laissant apparaître que l'éclat de ses cheveux blancs.

Bellanger avala sa salive :

— Patron ?

— C'est vous, Frank ? fit Weill, levant la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a, patron ? Vous êtes malade ?

— A mon âge, je pourrais être malade, mais pour le moment je tiens debout. Pas très ferme sur mes jambes, mais debout. Un fonctionnaire est venu me voir, envoyé par le gouvernement.

— Que voulait-il ?

— Il nous menace de la censure. Il a apporté un échantillon de cylindres clandestins. Des rapsorêves obscènes pour orgies.

— Bon Dieu ! fit Bellanger avec indignation.

— Le seul ennui est que la moralité est un bon sujet de propagande politique. Ils vont lancer des attaques partout. Et à dire vrai, Frank, nous sommes vulnérables.

— *Nous ?* Nos productions sont saines. Nous sommes spécialisés dans l'aventure et le romanesque.

Weill fit la moue et plissa le front.

— Entre nous, Frank, il est inutile de prétendre ce qui n'est pas. Sain ? Cela dépend de la façon dont on l'entend. Je n'irais pas le crier sur les toits, mais vous savez aussi bien que moi que tout rapsorêve comporte des prolongements freudiens. Vous ne pouvez pas le nier.

— Bien sûr, si vous les cherchez. Si vous êtes psychiatre… :

— Même si vous êtes une personne ordinaire. L'observateur ordinaire ne sait pas qu'ils sont là, et peut-être ne pourrait-il discerner un symbole phallique d'une cellule mère si on les lui désignait. Cependant, son subconscient fait la différence. Et ce sont les suggestions qui font le succès de plus d'un rapsorêve.

— Parfait, qu'est-ce que le gouvernement va faire ? Nettoyer les subconscients ?

— C'est une grave question. Je ne sais pas ce qu'il a l'intention de faire. Ce que nous avons comme atout, et ce sur quoi je compte principalement, c'est le fait que le public aime ses rapsorêves et ne se les laissera pas enlever. En attendant, pourquoi êtes-vous venu ? Vous voulez me voir au sujet de quelque chose, je présume ? »

Bellanger lança un objet sur le bureau de Weill et repoussa dans sa ceinture sa chemise qui sortait de son pantalon.

Weill ouvrit l'enveloppe en matière plastique brillante et en tira le cylindre qu'elle renfermait. A une extrémité, un titre était gravé, en une écriture trop enjolivée, à l'encre bleu pastel : *« Le long des pistes de l'Himalaya »*. Il portait la marque de la Pensée Radieuse.

— La marchandise de notre concurrent. » Weill prononça les mots avec une contraction nerveuse de la bouche. « Cet enregistrement n'est pas encore dans le commerce. D'où le tenez-vous, Frank ?

— Peu importe. Je voudrais seulement vous demander de l'absorber. »

Weill soupira.

— Aujourd'hui, tout le monde veut me faire absorber des rêves. Celui-ci n'est pas obscène, au moins ?

— Il a vos symboles freudiens, répondit Bellanger avec vivacité. D'étroites crevasses entre les pics montagneux. J'espère que cela ne vous

troublera pas.

— Je suis un vieil homme. Il y a des années que ces choses ne me troublent plus, mais cet autre cylindre, tout à l'heure, était si pauvre comme réalisation, il vous faisait mal...C'est bon, voyons ce que vous m'avez apporté là.

De nouveau l'enregistreur. De nouveau le décristalliseur lui enserrant le crâne et les tempes. Cette fois, Weill resta commodément assis dans son fauteuil pendant au moins un quart d'heure tandis que Francis Bellanger filmait nerveusement une cigarette, puis une autre.

Quand Weill enleva le casque et cligna des yeux pour se libérer des dernières traces du rêve, Bellanger dit :

— Alors, quelle est votre réaction, patron ?

Weill fronça les sourcils. .

— Ce n'est pas dans mes goûts. C'est plein de répétitions. Avec une concurrence comme celle- là, les Productions Rêves n'ont pas à se tracasser pour le moment.

— C'est là que vous faites erreur, patron. La Pensée Radieuse nous prendra nos clients avec des enregistrements comme celui-là. Il faut faire quelque chose.

— Voyons, Frank...

— Non, écoutez-moi. C'est le genre de production de l'avenir.

— Ça ? » Weill jeta sur le cylindre un regard mi-amusé mi-sceptique. « C'est du travail d'amateur. Plein de répétitions. Les harmoniques sont sans la moindre subtilité. La neige communique-t-elle le goût du sorbet au citron de nos jours, Frank ? Jadis, oui. Il y a vingt ans peut-être. Quand Lyman Harrison a lancé ses Symphonies de la Neige pour les vendre dans le Sud, c'était une idée de génie. Le sorbet, les sommets montagneux enduits de sucre parfumé, les descentes le long des pentes couvertes de chocolat... Le filon est épuisé, Frank. Le public ne mord plus.

— Patron, dit Bellanger, je vois que vous n'êtes plus à la page, aussi je vais parler franchement. Quand vous avez lancé l'affaire des rapsorêves, quand vous avez acheté les brevets et que vous avez commencé à lancer vos produits sur le marché, les rapsorêves étaient un objet de luxe. La demande était limitée et individuelle. Vous pouviez vous

permettre de faire des rapsorêves spécialisés et de les vendre au client un prix très élevé.

— Je sais, dit Weill, et nous avons continué de travailler ainsi. Mais nous avons ouvert aussi un service de location pour le grand public.

— Oui, c'est exact, mais ce n'est pas assez. Nos rapsorêves sont réputés pour leur finesse, c'est entendu. On peut les utiliser sans se lasser ; la dixième fois, on découvre encore de nouvelles choses et on goûte un plaisir toujours renouvelé. Mais combien de gens sont des connaisseurs ? Et autre chose : nos produits sont fortement individualisés. Ce sont des Premières Personnes.

— Et alors ?

— Alors, la Pensée Radieuse ouvre des salles de rêves. Elle en a ouvert une avec trois cents fauteuils à Nashville. Vous entrez, vous vous installez, vous coiffez votre décristalliseur et vous avez votre rêve. Dans la salle, chaque client consomme le même.

— J'en ai entendu parler, Frank, et cela s'est déjà fait. Ça n'a pas pris la première fois et ça ne prendra pas davantage maintenant. Vous voulez savoir pourquoi ? Eh bien, c'est parce que, avant tout, le rêve est une affaire personnelle. Est-ce que cela vous plaît que votre voisin sache à quoi vous rêvez ? En second lieu, dans une salle de rêves, les rêves doivent commencer à heure fixe, n'est-ce pas ? De sorte que le client doit rêver non pas quand il en a envie mais quand un directeur de salle décrète qu'il doit le faire. Enfin, un rêve qui plaît à une personne ne plaît pas nécessairement à une autre. Dans ces trois cents fauteuils, je vous garantis qu'il y aura cent cinquante mécontents. Et si le client est mécontent, il ne reviendra pas.

Lentement, Bellanger remonta ses manches de chemise et déboutonna son col.

— Patron, dit-il, vous n'y êtes pas. Pourquoi essayer de prouver que cette méthode d'exploitation n'aura pas de succès ? Elle en a. On a appris aujourd'hui que la Pensée Radieuse pose des jalons pour ouvrir une salle de mille places à Saint Louis. Les gens s'habitueront à l'idée du rêve en public si chacun, dans une même salle, a le même rêve. Et ils pourront s'adapter à la nécessité de le consommer à une heure donnée, dès l'instant qu'ils ne paieront pas trop cher et que l'heure sera judicieusement choisie.

« Nom d’un chien, patron, c’est une question à la portée sociale ! Un jeune homme et une jeune fille vont dans une salle de rêves et absorbent quelque camelote romanesque avec des harmoniques stéréotypés et des situations rebattues, mais cela ne les empêche pas d’en sortir le visage rayonnant. Ils ont fait le même rêve ensemble. Ils sont passés par les mêmes émotions faciles. Leurs cœurs sont à *l’unisson,* patron. Vous pouvez parier qu’ils retourneront à la salle de rêves et tous leurs amis aussi.

— Et si le rêve ne leur plaît pas ?

— Ah ! ça, toute la question est là. Il faudra qu’il leur plaise. Si vous fabriquez des « Hillarey spéciaux » avec de grandes complications de circonstances, avec des tours et détours imprévisibles aux harmoniques du troisième niveau, avec de subtils glissements de sens et tout ce dont nous sommes si fiers, il est certain que cela ne plaira pas à tout le monde. Les rapsorêves spécialisés sont pour les goûts spécialisés. Mais la Pensée Radieuse produit des petites choses à la Troisième Personne susceptibles d’intéresser l’un et l’autre sexes. Comme ce que vous venez d’absorber. Simples, avec des répétitions, sans originalité. Ils visent le plus petit commun dénominateur. Personne n’en raffolera, c’est possible, mais personne ne les trouvera détestables. »

Weill resta silencieux un long moment tandis que Bellanger l’observait. Puis il dit :

— Frank, j’ai choisi la qualité dès le début et je ne changerai pas. Il est possible que vous ayez raison. Que les salles de rêves soient l’avenir. S’il en est ainsi, nous en ouvr irons, mais nous offrirons au public des choses de qualité. Il se peut que nos concurrents de la Pensée Radieuse sous-estiment le public moyen. Ne nous emballons pas et ne nous effrayons pas. J’ai fondé toute ma politique commerciale sur la théorie qu’il y aurait toujours des débouchés pour la qualité. Parfois, mon garçon, vous seriez surpris de l’ampleur de la demande.

— Patron…

La sonnerie de l’interphone interrompit Bellanger.

— Qu’est-ce que c’est, Ruth ? demanda Weill.

La voix de sa secrétaire répondit :

— C’est Mr.Hillarey, monsieur. Il veut vous voir tout de suite. Il dit

que c'est important.

— Hillarey ? » La voix de Weill trahit la contrariété.

« Attendez cinq minutes, Ruth, et ensuite envoyez-le-moi. » Weill se tourna vers Bellanger.

— Aujourd'hui, Frank, dit-il, la chance n'est décidément pas de mon côté. Un rêveur devrait être chez lui avec son pensographe. Et particulièrement Hillarey, qui est notre meilleur rêveur. Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir ?

Bellanger, qui était resté à réfléchir sombrement sur la Pensée Radieuse et les salles de rêves, dit d'un ton bref :

— Faites-le venir et questionnez-le.

— Dans un instant. Dites-moi, que valait son dernier rêve ? Je n'ai pas absorbé celui qui est arrivé la semaine dernière.

Bellanger, redescendit sur terre. Il fronça le nez.

— Pas fameux.

— Comment cela ?

— Il était décousu. Trop saccadé. Je ne déteste pas les transitions brusques qui donnent de la vie, mais encore faut-il qu'il y ait quelque lien, ne serait-ce qu'au niveau le plus profond.

— Est-ce qu'il est tout à fait inutilisable ?

— Non, il n'est pas *tout à fait* inutilisable. Mais il a fallu sérieusement le remanier. Nous avons fait de nombreuses coupures et quelques raccords avec des bouts qu'il nous avait envoyés en vrac. Vous savez, des scènes détachées. Nous n'en avons pas fait une production « Série A », mais il est acceptable.

— Vous le lui avez dit, Frank ?

— Vous me croyez devenu fou, patron ? Vous croyez que j'irais faire une remontrance à un rêveur ?

A ce moment, la porte s'ouvrit et, le sourire aux lèvres, la jeune et jolie secrétaire de Weill introduisit Sherman Hillarey.

Sherman Hillarey, à l'âge de trente et un ans, aurait pu être reconnu comme un rêveur par n'importe quelle personne non avertie. Il ne portait

pas de lunettes, mais ses yeux avaient le regard brumeux d'un homme qui a besoin de verres ou qui se concentre rarement sur les choses terrestres. Il était de taille moyenne, mais d'un poids au-dessous de la normale, avec des cheveux noirs trop longs dans le cou, un menton étroit et un visage blême à l'expression troublée.

Il murmura un « Bonjour, Mr.Weill » et esquissa un signe de tête à l'adresse de Bellanger sans se départir de sa gravité.

— Sherman, mon garçon, vous faites une drôle de tête, dit Weill avec cordialité. Qu'y a-t-il de cassé ? Vous avez un rêve qui ne mijote pas comme vous le voudriez ? C'est ça qui vous tracasse ? Asseyez-vous, asseyez-vous.

Le rêveur s'assit timidement sur le bord d'un fauteuil, les cuisses serrées fortement l'une contre l'autre comme s'il eût voulu se tenir prêt à se lever immédiatement sur un ordre inopiné.

— Mr.Weill, je suis venu vous donner ma démission.

— Votre démission ?

— Je ne veux plus rêver, Mr. Weill.

Le visage de Weill parut soudain encore plus vieux.

— Pourquoi, Sherman ?

Le rêveur fit la grimace et se mit à parler avec volubilité :

— Parce que je ne vis pas, Mr.Weill. La vie passe à côté de moi. Ce n'était pas trop dur au début. C'était même délassant. Je rêvais le soir, ou pendant le week-end, ou à tout autre moment quand l'envie m'en prenait. Et quand je n'en avais pas envie, je ne rêvais pas. Mais maintenant, Mr.Weill, je suis un vieux professionnel. Vous me dites que je suis un des as de la corporation et que la maison attend de moi que j'imagine de nouveaux raffinements et des variations sur les classiques éprouvés, comme les rêveries volantes et les fantaisies en serpentin.

— Y a-t-il en effet quelqu'un qui soit meilleur que vous, Sherman ? Votre petite séquence sur la conduite d'un orchestre se vend toujours autant au bout de dix ans.

— C'est entendu, Mr.Weill. J'ai toujours travaillé consciencieusement. C'en est venu à un point où je ne sors même plus. Je néglige ma femme. Ma fillette ne me connaît pas. La semaine dernière,

nous sommes allés à un dîner – c'est Sarah qui m'a, forcé à y aller – et je ne me souviens de rien. Sarah dit que je suis resté assis sur le divan toute la soirée dans le vague à fredonner. Elle dit que les invités ne cessaient de me regarder. Elle a pleuré toute la nuit. Je suis fatigué de tout cela, Mr.Weill. Je veux être un homme normal et vivre dans ce monde. J'ai promis à ma femme que je donnerais ma démission et je le fais, aussi je vous dis adieu, Mr. Weill.

Hillarey se leva et tendit gauchement la main. Weill fit un léger geste de refus.

— Si vous voulez laisser tomber, Sherman, libre à vous. Mais faites à un vieil homme la faveur de le laisser vous expliquer quelque chose.

— Je ne reviendrai pas sur ma décision, dit Hillarey.

— Je ne vais pas chercher à vous forcer la main. Je veux simplement vous expliquer quelque chose. Je suis vieux et vous n'étiez pas encore né que j'avais déjà monté cette affaire, c'est pourquoi j'aime en parler. Voulez-vous me faire le plaisir d'écouter, Sherman ?

Hillarey se rassit. Il planta ses dents dans sa lèvre inférieure et resta immobile, considérant ses ongles d'un air maussade.

— Savez-vous ce qu'est un rêveur, Sherman ? reprit Weill. Savez-vous ce qu'il signifie pour les gens ordinaires ?

Savez-vous ce que c'est que d'être comme moi, comme Frank Bellanger, comme votre femme Sarah ? D'avoir des esprits atrophiés qui sont incapables d'imaginer, incapables de construire des pensées ? Les gens comme moi, les gens ordinaires, ne désireraient rien tant qu'échapper une fois de temps en temps à cette vie que nous menons. Or, nous ne le pouvons pas. Il faut qu'on nous aide.

« Au temps jadis, c'étaient les livres, les pièces de théâtre, le cinéma, la radio, la télévision. Ils nous dispensaient de l'illusion, mais ce n'était pas là l'important. L'important, c'était que pendant un moment notre imagination était stimulée. Nous pouvions penser à de beaux séducteurs et à de belles princesses.

Nous pouvions être séduisants, spirituels, forts, capables, tout ce que nous n'étions pas.

« Mais jamais le rêve ne passait avec une efficacité parfaite du rêveur au consommateur. Il devait être traduit en mots d'une façon ou

d’une autre. Le meilleur rêveur du monde pouvait ne pas réussir à faire passer son rêve sous la forme écrite. Et le meilleur écrivain du monde ne pouvait mettre qu’une infime partie de ses rêves dans des mots. Vous me comprenez ?

« Mais maintenant, avec l’enregistrement des rêves ; n’importe qui peut rêver. Vous, Sherman, et une poignée d’autres, vous fournissez ces rêves directement et efficace ment.

Directement de votre tête dans la nôtre, sans que rien se perde.

Vous rêvez pour cent millions de personnes à chaque rêve que vous faites. Vous faites cent millions de rêves à la fois. C’est magnifique, cela, mon garçon. Vous donnez à tous ces gens un aperçu de choses qu’ils ne pourraient avoir tout seuls. »

Hillarey murmura

— J’ai fait ma part. » Hillarey se leva, l’air accablé.

«J’abandonne. Peu m’importe ce que vous pouvez dire. Et si vous voulez me poursuivre en justice pour rupture de contrat, ne vous gênez pas. Je m’en moque.

— Vous poursuivre, moi ? s’écria Weill, se levant également. Ruth, appela-t-il dans l’interphone, apportez-moi notre exemplaire du contrat de Mr. Hillarey.

Il attendit. Hillarey et Bellanger attendirent aussi. Weill sourit et ses doigts jaunis se mirent à battre le tambour sur son bureau.

Sa secrétaire parut avec le contrat. Weill le prit, le montra à Hillarey et dit :

— Sherman, mon garçon, du moment que vous ne tenez plus à rester à mon service, il ne serait pas juste de ne pas vous rendre votre liberté.

Et, avant que Bellanger ait pu seulement ébaucher un geste horrifié pour l’en empêcher, il déchira le contrat en quatre morceaux qu’il jeta dans la glissière aux vieux papiers.

— Et voilà ! d it- il.

La main d’Hillarey se tendit pour saisir celle de Weill.

— Merci, Mr.Weill, dit-il d’une voix enrouée et avec conviction. Vous avez toujours été très chic avec moi et je vous en suis reconnaissant.

Je regrette d'avoir dû prendre cette décision.

— Ça ne fait rien, jeune homme. Ça ne fait rien.

Moitié pleurant, moitié murmurant des remerciements, Sherman Hillarey s'en alla.

— Pour l'amour du ciel, patron, pourquoi l'avez-vous laissé partir ? demanda Bellanger. Ne voyez-vous pas dans son jeu ? Il va courir tout droit à la Pensée Radieuse. Ils vous l'ont soulevé.

Weill leva la main.

— Vous vous trompez du tout au tout, dit-il. Je connais ce garçon et je ne le vois pas agir ainsi. De plus, ajouta-t-il sèchement, Ruth est une bonne secrétaire qui sait ce qu'il faut m'apporter quand je lui demande le contrat d'un rêveur. Le vrai contrat est toujours dans le-coffre-fort, rassurez-vous.

« Il n'empêche que j'ai passé une drôle de journée. J'ai dû discuter avec un père pour qu'il me laisse tenter de développer les possibilités de son fils, avec un représentant du gouvernement pour éviter la censure, avec vous pour rejeter l'adoption de méthodes funestes, et maintenant avec mon meilleur rêveur pour l'empêcher de me quitter. Le père, je l'ai probablement gagné à ma cause. Le type du gouvernement et vous, je n'en sais rien, Peut-être que oui, peut-être que non. Mais pour Sherman Hillarey, là au moins il n'y a pas de doute. Le rêveur reviendra.

— Qu'en savez-vous ? »

Weill sourit à Bellanger et ses joues se plissèrent en un réseau de fines rides.

— Frank, mon garçon, sous prétexte que vous savez monter des rapsorêves, vous vous imaginez connaître tout le mécanisme et tous les rouages de l'entreprise. Mais laissez-moi vous dire ceci : le rouage le plus important, dans l'industrie des rapsorêves, c'est le rêveur lui-même. C'est l'homme qu'il vous faut comprendre avant tout. Et moi, mes rêveurs, je les comprends.

« Écoutez. Quand j'étais jeune – il n'y avait pas de rapsorêves à l'époque – je connaissais un type qui écrivait pour la télévision. Il se plaignait amèrement à moi que lorsque quelqu'un le voyait pour la première fois et apprenait ce qu'il faisait, il ne manquait jamais de lui demander : *« Où allez-vous donc chercher ces idées baroques ? »*

« Ceux qui le questionnaient étaient sincères ; ils ne savaient pas. Pour eux, c'était une impossibilité de trouver une seule de ces idées. Il m'en parlait souvent et me disait : « Que veux-tu, est-ce que je peux leur dire : je ne sais pas ? Quand je me couche, je ne peux pas dormir à cause des idées qui dansent dans ma tête. Quand je me rase, je me coupe ; quand je parle, je perds le fil de ce que je suis en train de dire ; quand je conduis, je risque ma vie. Et toujours parce que des idées, des dialogues, des situations tourbillonnent et se tortillent dans mon crâne. Je ne peux pas te dire où je prends mes idées. Pourrais-tu me dire, toi, comment t'a fais pour *ne pas avoir* des idées, afin que moi aussi je puisse avoir un peu de repos ? »

« Vous voyez ce qu'il en est, Frank. Vous pouvez cesser votre travail ici à n'importe quel moment. Moi aussi. C'est notre emploi, ce n'est pas notre vie. Mais pas Sherman Hillarey. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, il rêvera. Aussi longtemps qu'il vivra, il devra penser ; aussi longtemps qu'il pensera, il devra rêver. Nous ne le tenons pas prisonnier ; notre contrat n'est pas une chaîne pour lui. C'est de son propre crâne qu'il est prisonnier. Que pourrait-il faire d'autre ? »

Bellanger haussa les épaules.

— Si ce que vous dites est exact, j'en éprouve comme de la pitié pour ce pauvre gars.

Weill hocha tristement la tête.

— Ils me font tout pitié, dit-il. Au cours des années, j'ai constaté une chose. C'est leur vocation : créer du bonheur. Du bonheur *pour les autres*.

TABLE

Le livre d’or de la science-fiction

Le « livre d’or » présente le panorama complet de la science-fiction classique et moderne à travers les œuvres, les écoles et les genres qui ont marqué son évolution.

Chaque volume est consacré à un auteur ou à un domaine particulier, dont il regroupe les nouvelles les plus fulgurantes, les plus illustres ou les plus significatives.

- Un grand nombre de textes présentés dans le « livre d’or » sont inédits en français.

- Chaque volume est en outre enrichi d’une préface, d’une étude bibliographique approfondie et de nombreuses notices demandées aux meilleurs spécialistes.

Le « livre d’or », c’est la « bibliothèque idéale » de l’amateur de science-fiction.

Isaac Asimov

Anthologie présentée par Demètre loakimidis

Isaac Asimov est né en 1920 en Russie, et vit aux Etats-Unis depuis l’âge de trois ans. Il publia sa première nouvelle à l’âge de dix-neuf ans et poursuivit parallèlement des études qui le menèrent au doctorat de biochimie. Dans les années quarante, sa nouvelle *Crépuscule,* sa série des robots et son cycle de *Fondation* le hissèrent au tout premier plan des auteurs de S.F. Puis le vent tourna : il se spécialisa dans la vulgarisation scientifique, où il a conquis une notoriété mondiale, ce qui ne-l’a pas empêché, à l’occasion, de revenir à ses premières amours.

Pour lui, la S.F. est un jeu intellectuel : il adore poser des règles et les transgresser en tapinois. Amateur d’énigmes et d’humour, le « bon docteur » se situe à mi-chemin de Verne et d’Agatha Christie.

De là, sans doute, son immense popularité.

---

[1] La thiotimoline est une substance imaginaire conçue par l'esprit Subie d'Isaac Asimov qui la décrit avec le plus grand sérieux et de la façon la plus scientifique qui soit dans une revue de S. F. La légende veut que, lorsqu'il passa son doctorat, l'examinateur, l'ayant reconnu, lui posa une question subsidiaire sur… la thiotimoline. Isaac Asimov comprit alors qu'il avait gagné ! (N. d.T.)

[2] L'épisode est authentique (N. d. T.)

[3] Baker Street, célèbre rue de Londres où habitait Sherlock Holmes, le héros de Conan Doyle.